

Delly

Le violon du tzigane



BeQ

Delly

Le violon du tzigane

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 344 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Le violon du tzigane

Édition de référence :
Éditions du Dauphin, Paris, 1950.

Première partie

I

Mirka !... Mirka !... Mirka !...

Le premier appel, lancé d'une voix rude, témoignait déjà d'une certaine impatience ; le second se fit irrité, le troisième revêtit une intonation menaçante.

Mais personne n'y répondit.

Et la vieille servante, ses gros sourcils blancs furieusement froncés, rentra dans sa cuisine en grommelant :

– Encore à courir, cette mauvaise bohémienne ! Attends un peu, je te recevrai comme il convient, tout à l'heure !

Cependant, la voix d'Aglaja était fort bien parvenue aux oreilles de la destinataire. Mais la petite tête brune de Mirka avait répondu à l'appel par un mouvement de défi, et le maigre petit corps vêtu de vieux vêtements déteints s'était

enfoncé plus commodément encore dans le trou creusé du hêtre centenaire où Mirka avait élu domicile.

Elle était si bien ici, loin de M^{lle} de Holsenheim et d'Aglaja ! Et ce coin du parc de Rosdorf était si joli ! Elle serait grondée, peut-être battue tout à l'heure, mais tant pis ! Une fois de plus ne comptait guère, et elle aurait au moins passé une bonne après-midi près de ce joli petit lac couvert de nénuphars et moiré de grandes plaques étincelantes par le soleil à son couchant.

Et puis elle se trouvait au milieu de ses arbres, ses chers arbres. Ils étaient ses seuls amis, elle leur parlait comme à des êtres intelligents et elle écoutait leurs réponses Car ils lui répondaient. L'enfant des bohémiens, la fille des races errantes, découvrait un sens au frémissement des feuilles soulevées par la brise, au craquement des branches, aux bruits mystérieux courant à travers les futaies de Rosdorf et de la forêt d'Harbenheim, sa voisine. Au printemps, elle se réjouissait à la montée de la sève, à l'éclosion des petites feuilles vert tendre ; à l'automne, elle

pleurait lorsque le sol se couvrait des dépouilles jaunies de ses amis. Elle s'inquiétait si l'été était torride et, l'hiver, venait admirer leur blanche parure, se réjouissant depuis que Lohn, le vieux domestique à tout taire de Rosdorf, lui avait appris que la neige ne les incommodait pas, bien au contraire.

Elle leur confiait tous ses chagrins, elle leur racontait toutes les amertumes dont l'abreuyaient M^{lle} Adèle de Holsenheim et sa servante, toutes les souffrances de sa vie de petite paria, d'enfant méprisée. Les géants centenaires avaient vu couler ses larmes, ils avaient entendu les paroles de colère et de haine sortant parfois de cette petite bouche enfantine

Car Mirka haïssait ces deux femmes. Et qui donc lui aurait appris que ce sentiment était répréhensible ? L'enfant avait poussé à l'aventure, sans direction morale, laissé aux instincts bons ou mauvais de sa nature. Celle-ci était ardente, orgueilleuse en même temps que très aimante, affamée d'un peu d'affection. De l'affection ! Personne ne lui en avait jamais

témoigné à Rosdorf. Tous la détestaient, sauf peut-être le vieux Lohn. Cet homme taciturne et morose se montrait juste envers l'enfant, à défaut de réelle sympathie.

– Pourquoi cela ? se demandait Mirka. Serait-ce parce que je suis bohémienne ? Quand ils m'appellent ainsi, ils ont toujours l'air de me dire une injure. Lohn m'a expliqué que c'était des gens qui s'en allaient partout et qui n'avaient de demeure nulle part. Il paraît qu'on ne les aime pas parce qu'ils sont souvent voleurs. S'ils prennent ce qui leur faut à de méchantes gens comme M^{lle} de Holsenheim, ils ont bien raison.

Comme on le voit, les notions de morale de Mirka étaient assez restreintes. Et cependant, par une honnêteté innée, jamais l'enfant privée de tout n'avait commis la faute qu'elle approuvait chez ceux dont elle était issue.

Une bohémienne ?... Oui, vraiment, elle en avait la chevelure d'un noir intense et les yeux sombres et superbes, tour à tour farouches, presque violents, et doux, caressants, pleins de charme. Mais le teint ? Une fille de bohémien

avait-elle jamais eu cette carnation idéale, d'un blanc laiteux, telle celle d'une enfant du Nord ?

*

D'où venait Mirka ? Personne ne le savait. M^{lle} de Holsenheim l'avait rapportée un jour, tout petit bébé chétif, au retour d'un voyage en Autriche. C'était, avait-elle dit, une petite tzigane abandonnée par les siens et recueillie par charité.

On avait d'autant plus admiré cette action que M^{lle} Adèle n'avait pas précisément la réputation de posséder un cœur très sensible aux misères d'autrui.

Sous sa frêle apparence, l'enfant devait posséder une robuste constitution, car, malgré le quasi abandon où on l'avait laissée à Rosdorf, elle s'était élevée, telle qu'une petite plante, sauvage, jamais malade, supportant toutes les intempéries dont personne ne songeait à la préserver.

Jusqu'à sept ans, on l'avait laissée courir tout

le jour à travers le parc, sans s'occuper d'elle autrement que pour la gronder et la corriger lorsqu'elle rapportait une déchirure à ses vieux vêtements ou que, pressée par la faim, elle demandait à Aglaja un morceau de pain supplémentaire.

Mais un jour, la vieille servante lui avait dit :

– Tu as sept ans maintenant, il faudra désormais que tu gagnes ta nourriture, fainéante. Je vais t'apprendre à travailler, et ce sera fini de baguenauder toute ta journée.

Dès lors avaient commencé pour l'enfant des jours pénibles. Aglaja était brusque, maussade ; elle prenait un évident plaisir à molester Mirka, à la charger de besognes difficiles, à l'accabler de reproches injustes. Très fière, rendue un peu farouche par sa vie solitaire et presque sauvage, la petite tzigane se révoltait, refusait d'obéir. C'étaient alors des coups, des punitions disproportionnées avec la faute. Aglaja était laissée absolument maîtresse de Mirka par M^{lle} Adèle, qui approuvait et encourageait sa servante.

L'enfant était demeurée dans une ignorance

absolue. On ne lui laissait pratiquer qu'une vague religion consistant en une prière qu'Aglaja l'avait obligée à apprendre et lui faisait réciter de temps à autre, quand l'idée lui en passait par la tête.

Tenue tout le jour sous la fêrule de la vieille femme. Mirka éprouvait une sensation de bonheur lorsqu'elle pouvait y échapper quelques instants, comme en ce moment où elle était là, près du lac, toute seule, regardant le soleil, disparaître derrière les futaies du parc.

Elle demeura là jusqu'au crépuscule. Alors, lentement, elle revint vers le château.

Au bout de la grande allée se distinguait encore, dans le demi-jour, la masse sombre des vieux bâtiments, demeure patrimoniale des barons de Holsenheim. La noble race était tombée en quenouille. Isidora de Holsenheim, la nièce de M^{lle} Adèle et l'héritière des biens de la famille, avait épousé un roturier, Friedrich Halder, directeur d'une importante manufacture et possesseur d'une grosse fortune.

Rosdorf lui appartenait, mais elle n'y venait jamais. Le château, vieux et délabré, était une

demeure indigne de l'élégante et mondaine M^{me} Halder.

Chaque année, M^{lle} de Holsenheim allait passer quelque temps chez elle, à M... Précisément, elle devait en revenir ce soir, ainsi qu'un mot dit par Aglaja l'avait incidemment appris à Mirka.

Comme l'enfant arrivait tout près du château, une silhouette s'encadra dans l'ouverture du vieux porche de pierre couvert de lierre qui conduisait aux écuries,

– Qu'est-ce que tu faisais donc, Mirka ? dit la voix sans timbre de Lohn. Voilà Aglaja en fureur après toi, tu vas passer un mauvais quart d'heure.

L'enfant secoua énergiquement sa tête brune.

– J'ai eu une bonne après-midi, j'aime mieux cela, monsieur Lohn.

– Mais tu vas encore manger ton pain sec et coucher sur la paille, dit-il d'un ton grondeur. Après tout, ça te regarde, tu es libre de choisir ce qui te plaît le mieux.

Il se renfonça sous le porche, et Mirka

s'élança délibérément vers la cuisine.

La vaste pièce, maigrement éclairée par un lumignon fumeux, était déserte. Mais, par une porte entrouverte, un bruit de voix parvint jusqu'à Mirka. À l'organe rude d'Aglaja se raclait une voix sèche et coupante. M^{lle} de Holsenheim était là.

– Cette petite vaurienne n'est pas encore revenue, croyez-vous, gracieuse demoiselle ! Aujourd'hui où j'avais tant d'ouvrage à lui donner !

– Il faut la punir sévèrement, Aglaja. Cette enfant a besoin d'être matée. J'en ai parlé à Isidora, elle est aussi d'avis qu'il faudra la placer dans quelque établissement charitable à l'usage des enfants miséreux. Là, on saura bien l'obliger à travailler. Du reste, ma nièce jugera elle-même de ce que vaut l'enfant pendant son séjour ici.

– Ah ! Mademoiselle, je suis encore toute abasourdie de la nouvelle ! M^{me} Halder se décide enfin à revenir à Rosdorf.

– Oui, son mari veut y donner de grandes

chasses, et surtout ils désirent profiter des fêtes, des réunions de toutes sortes, plus merveilleuses les unes que les autres, dont Volenstein sera le théâtre.

– Ah ! on en fait des arrangements, là-bas. Annchen Hempel, qui est engagée comme fille de cuisine, dit que ce sera pire qu'un palais.

– Ces Liehman ont une fortune incalculable et mènent un train de princes. J'ai vu M^{me} Liehman à Wiesbaden où nous avons passé quelques jours. M^{me} Halder a d'intimes relations avec elle. C'est une jolie personne, très mondaine, très gracieuse. Mais son fils a une morgue épouvantable...

Une sourde rancune vibrait soudain dans l'accent de M^{lle} Adèle.

– Les enfants d'Isidora voudraient devenir ses amis, mais ce jeune personnage les traite du haut de sa grandeur. Ils espèrent cependant qu'ici, étant données la proximité des deux châteaux et les relations plus fréquentes, ils arriveront à leurs fins.

– Mais pourquoi ne le laissent-ils pas de côté,

cet individu qui les traite avec si peu de façon ? Pourquoi courent-ils après lui ?

– C'est que, vois-tu, Aglaja, les Liehman occupent, par leur fortune et leurs relations, une telle position en Allemagne ! Leur influence dans tous les milieux est immense, et M. Halder a expérimenté plus d'une fois, pour ses affaires, la nécessité du puissant appui de Conrad Liehman. De même, pour l'avenir de Tankred et d'Hermann, il peut être d'un inestimable secours. Et si la petite Camilla, qui promet d'être fort jolie, pouvait plus tard plaire au jeune Reinhold Liehman !

– Eh là ! M^{me} Halder voit de loin. M^{lle} Camilla n'a pas douze ans, n'est-ce pas ?

– Non, pas tout à fait. Mais il n'est jamais trop tôt pour préparer ses petites combinaisons. Nécessairement, Isidora va se voir obligée de faire faire quelques réparations ici, par exemple. Son mari doit venir un de ces jours pour examiner cela.

– Ah ! bien, ça va nous en donner du tracas ! grommela Aglaja.

En prononçant ces paroles, elle s'avavançait vers la porte qu'elle ouvrit toute grande. Son regard tomba aussitôt sur la petite fille, debout au milieu de la cuisine.

– Ah ! Te voilà, mauvaise créature ! Et tu écoutais sans doute ce que nous disions, hein, vaurienne ?

Elle s'approchait et, saisissant le bras de l'enfant, le secouait violemment.

– Te n'écoutais pas ; j'ai entendu parce que vous parliez très haut, dit Mirka en couvrant la servante d'un regard de défi.

– Bohémienne de malheur, qu'as-tu fait toute l'après-midi ? N'as-tu pas entendu que je t'appelais ?

Jamais Mirka n'avait menti. Et, cette fois encore, elle répondit intrépidement :

– Oui, j'ai entendu.

Le large visage blême d'Aglaja s'empourpra soudain.

– Tu m'as entendue !... et tu n'es pas venue ! bégaya-t-elle, la gorge serrée par la colère. Vous

voyez... vous voyez, gracieuse demoiselle !

M^{lle} de Holsenheim, qui venait d'apparaître au seuil de la cuisine, s'avança de deux pas.

– En effet, c'est une révolte complète. Voilà une enfant qui aura besoin d'être bien matée. Tu vas la mettre au cachot, Aglaja, avec un petit morceau de pain et un peu d'eau. Ce sera plus que suffisant pour une créature de son espèce.

Et pivotant sur ses talons, M^{lle} Adèle s'éloigna en balançant sa petite taille replète, qu'épaississait encore une robe gris clair, mal coupée, datant au moins d'une dizaine d'années.

– Ah ! oui, tu iras au cachot, mais après que tu auras fait mon ouvrage, marmotta Aglaja en administrant une bourrade à l'enfant ; tu verras si je ne saurai pas te faire marcher, mauvaise graine, coureuse de grands chemins !

II

Le monotone flic-flac de la pluie rompait seul le silence de la grande cuisine où Mirka finissait d'écosser un panier de petits pois. De temps à autre, le regard de l'enfant se dirigeait, par la porte ouverte, vers le parc noyé de brume, et il semblait que la tristesse ambiante se reflétât dans ses grandes prunelles noires et farouches.

Aujourd'hui arrivait toute la famille Halder. Et Mirka ne voyait pas approcher ce moment sans appréhension. Évidemment, ces étrangers seraient pour elle des tyrans supplémentaires, ainsi que le faisaient prévoir les menaces de M^{lle} Adèle et d'Aglaja.

– Tu verras, quand M^{me} Halder sera là ! Ah ! nous trouverons bien un moyen de te faire obéir, méchante créature !

Car Mirka avait renouvelé plusieurs fois son escapade, malgré corrections et punitions. Elle

avait soif de grand air, de liberté, soif surtout de se trouver loin de M^{lle} Adèle et d'Aglaïa.

La vieille femme était plus atrabilaire que jamais, depuis que les ouvriers avaient envahi Rosdorf afin d'y faire les réparations indispensables. Dame Aglaïa détestait les changements. Et sa bile se déversait sur la pauvre Mirka.

Aujourd'hui les tapissiers finissaient de poser les rideaux et de réparer les blessures de quelques-uns des vieux meubles de grande valeur qui ornaient le château. Aglaïa avait dû, depuis le matin, s'astreindre à les surveiller, M^{lle} de Holsenheim étant en proie à une crise de rhumatismes aigus. Voilà pourquoi Mirka se trouvait seule en ce moment, bien tranquille dans la cuisine où se répandait un appétissant parfum de bouillon.

Mais hélas ! Voici que s'entendait un pas lourd, trop connu. Aglaïa entra en disant d'un ton rogue :

– Va-t-en vite chez Anna Büntz voir si elle a encore des poires comme celles de la semaine

dernière. M^{me} Halder et M. Tankred aiment beaucoup les fruits, mais les bons seulement, et nos poires ne valent pas grand-chose cette année. Dépêche-toi, pour que je puisse leur en offrir quand ils arriveront, en leur servant le café.

Mirka jeta un regard au dehors. La pluie, jusque-là assez fine, se changeait en averse. Cependant, elle se leva sans faire d'observation, ôta son tablier et jeta sur ses épaules un mince petit châle usé et déteint. C'était le seul vêtement que la munificence de M^{lle} de Holsenheim eût jamais accordé à Mirka.

L'enfant sortit du château, puis du parc par une petite porte donnant sur un sentier de la forêt qui commençait au seuil même de Rosdorf.

Mirka se hâtait, car au bout de cinq minutes ses vêtements étaient déjà transpercés. Et la demeure d'Anna Büntz, la femme d'un garde forestier de Rosdorf et la nièce de Lohn, se trouvait à deux kilomètres du château.

Bientôt, la petite fille se mit à courir. La pluie lui fouettait le visage et elle la sentait couler en petits ruisseaux le long de son cou. Enfin, voici

qu'apparaissait la maison forestière, bâtie dans un large espace découvert qui avait permis à Hans Büntz de se créer un fort gentil jardin fruitier.

Mirka frappa et, sur l'invitation qui lui en fut faite par une voix féminine, entra dans une salle d'une méticuleuse propreté, où une jeune femme fraîche et robuste cousait, tout en conversant avec Lohn, confortablement assis dans un grand fauteuil de paille.

– Eh ! ma pauvre petite, que vous est-il arrivé ?

Tout en prononçant ces mots, la jeune femme se levait et s'approchait de Mirka qui s'était arrêtée près du seuil.

– Dame Aglaja m'envoie chercher des poires, répondit une petite voix un peu enrouée.

– Par ce temps !... et si peu couverte !... C'est une pitié, mon oncle !

Elle se tournait vers Lohn qui s'était un peu soulevé et regardait l'enfant en fronçant ses gros sourcils.

– Allume une flambée, qu'elle se sèche et se

réchauffe, dit-il brusquement. Et puis, tu as peut-être bien quelques vêtements à lui donner pour changer ?

– Les vêtements de Roschen ? dit Anna avec hésitation.

– Eh ! oui, ceux-là si tu veux ! dit-il du même ton brusque. Ferme cette porte Mirka, et avance donc.

En quelques instants, l'active Anna avait fait flamber les rondins qui remplissaient l'âtre. Puis, elle disparut et revint peu après, portant de petits vêtements modestes mais propres et chauds, dont elle s'empressa de revêtir Mirka.

– Ils lui vont tout à fait bien ! murmura-t-elle en se tournant vers Lohn dont le regard s'attachait avec une sorte de fixité douloureuse sur la petite robe de lainage brun garnie de boutons de nacre.

Il passa lentement sa main sur son front dégarni.

– Ce n'est pas étonnant, « elle » avait son âge, dit-il d'une voix un peu rauque. Maintenant,

Anna, prépare-lui quelque chose de chaud à boire... Reste assise près du feu, Mirka.

– Mais dame Aglaja m'avait dit de me dépêcher, répliqua l'enfant très perplexe. Elle attend les poires pour l'arrivée de...

Un geste impatienté de Lohn l'interrompt.

– Eh bien ! Elle ne les aura pas, voilà tout ! Ne t'inquiète pas de cela, je m'en occuperai. Avant tout, il faut que tu te sèches bien, car tu finiras par prendre mal. Et, ma foi, je ne veux pas entrer là-dedans ! acheva-t-il entre ses dents.

Mirka s'assit docilement près du feu, sur un petit tabouret bas que lui avait avancé Anna. Une sensation de bien-être l'envahissait dans cette pièce chaude et hospitalière, près de ces gens qu'elle sentait sympathiques.

Deux beaux enfants joufflus, qui s'étaient réfugiés dans un coin de la pièce d'où ils regardaient la petite étrangère, se décidèrent à se rapprocher et se laissèrent caresser par Mirka. Au bout de dix minutes, ils étaient tous trois les meilleurs amis du monde.

La petite fille but le thé bien chaud que lui présenta Anna ; puis Lohn se leva en disant :

– Maintenant, nous pouvons partir ; la pluie a presque cessé. Anna, donne-lui un manteau.

La jeune femme apporta une petite cape de chaud lainage dont elle enveloppa Mirka, elle chaussa l'enfant de galoches qui, malgré leurs mignonnes proportions se trouvèrent encore trop larges pour le pied si fin de la petite tzigane.

– De vrais pieds de princesse ! dit Anna en riant. Ils me rappellent ceux de M^{lle} Renata, la pauvre ! On lui disait toujours qu'elle avait des pieds et des mains de poupée.

Lohn leva les épaules et enfonça d'un geste brusque son bonnet de drap presque sur ses yeux.

– Allons, en route, Mirka ! Dis bonjour de ma part à ton mari, Anna.

– Bonsoir, oncle Karl ! dirent les voix enfantines.

Il donna une vague caresse aux petits visages roses qui se levaient vers lui.

– Bonsoir, Lieschen, Hænsel, soyez sages.

Mirka s'avança vers la jeune femme, et dit de sa voix harmonieuse :

– Je vous remercie beaucoup, madame.

– Ah ! pauvre petite, je suis bien contente d'avoir pu te rendre service ! Si cela te fait plaisir, reviens nous voir quand tu voudras.

– Et voilà ton panier de poires ; j'ai choisi les plus belles afin d'adoucir la colère de dame Aglaja.

– Donne-moi cela, c'est trop lourd pour elle, dit Lohn.

Il s'enveloppa dans sa grande pèlerine, prit le paquet des vêtements de Mirka que lui tendait sa nièce, et, suivi de l'enfant, s'avança vers la porte qu'il ouvrit.

Quelqu'un arrivait au même instant et se heurta presque à lui. C'était un homme de taille herculéenne, dont la longue barbe rousse encadrait un visage aux traits durs.

Mirka le connaissait bien, Lukas Holtz était garde forestier sur le domaine de Volenstein. Vaguement parent d'Aglaja, il venait à Rosdorf

trois ou quatre fois par an. Ces visites étaient suivies d'une longue période d'humeur sombre de la part de la maîtresse et de la servante. Un jour, Mirka avait entendu Aglaja marmotter, en apercevant Holtz qui arrivait :

– Ah ! voilà le vampire !

La petite fille, elle, avait soin de toujours se cacher lorsque le garde forestier était là.

Elle avait une peur étrange de ces yeux verdâtres et brillants qui l'avaient regardée d'une si singulière manière, les deux ou trois fois où elle s'était trouvée en sa présence.

– Ah ! bonjour, monsieur Lohn ! dit Holtz.

– Bonjour, Holtz, répondit brièvement le vieillard.

– Bonjour, madame Büntz, ajouta le garde forestier en apercevant Anna qui apparaissait derrière son oncle. Votre mari n'est pas là ?

– Non, monsieur Holtz, il est en tournée. Vous aviez besoin de lui parler ?

– Oh ! ce n'est pas très pressé ! Qu'il passe chez moi, un de ces jours, quand il aura le

temps... Bonsoir, tout le monde.

Il fit le geste vague de porter sa main à sa coiffure, effleura d'un regard Mirka qui baissait les yeux pour ne pas le voir, et, tournant le dos, s'éloigna d'un pas rapide.

– Ce qu'il fait le fier, celui-là ! dit Anna d'un ton mi-moqueur, mi-irrité. Hans dit qu'il a toujours l'air de considérer les autres gardes du haut de sa grandeur, probablement parce qu'il a plus d'argent qu'eux. Il paraît qu'il va se retirer et ira habiter la jolie maison qu'il a achetée à Melsau. On se demande comment il a pu réaliser de pareilles économies, surtout que sa femme et lui ne se sont jamais privés de rien.

– Il y a des mystères comme cela dans l'existence, murmura Lohn, dont la bouche se contracta avec une sorte de rictus sardonique. Bonsoir, Anna.

Il s'éloigna avec Mirka. Gênée par les galoches trop larges, l'enfant n'avancait pas vite, Fort heureusement, la pluie avait cessé, et ce fut avec des vêtements secs que Mirka rentra à Rosdorf.

Deux voitures de louage se trouvaient encore dans la cour. Et sur le vieux perron de pierre verdie apparaissait Aglaja, son bonnet tuyauté un peu de travers, signe d'orage.

– Ah ! te voilà enfin ! glapit-elle. C'était bien la peine que je te recommande de revenir vite ! Et tu as trouvé le moyen de te faire porter ton panier par Lohn !

– C'était trop lourd pour elle, dit la voix sèche du vieil homme. Et quant à son retard, c'est moi qui en suis cause. L'enfant était tellement mouillée que je l'ai obligée à changer de vêtements et à attendre la fin de l'averse.

Tout en parlant, il s'avavançait avec Mirka vers le perron et en gravissait les degrés.

– Eh ! là, prétendez-vous la dorloter, Lohn ? riposta Aglaja avec un ricanement.

Comme l'enfant arrivait près d'elle, la main de la vieille femme écarta la cape.

– Comment, vous lui avez mis les affaires de Roschen ! s'exclama-t-elle en posant sur Lohn des yeux stupéfiés. À une misérable bohémienne

comme elle !

– Bohémienne ou non, elle n'en est pas moins une créature humaine, riposta brusquement Lohn. Et je suis sûr que ma petite ne m'en veut pas de ce que j'ai fait là.

Il posa son panier à terre et, redescendant les degrés, s'éloigna d'un pas lourd.

Aglaja leva les épaules en marmottant quelques mots que Mirka ne comprit pas. Puis, tout haut, elle dit rudement :

– Prends ce panier et viens le porter aux maîtres. Ils veulent te voir.

L'enfant, dont le cœur battait d'appréhension, suivit Aglaja dans le vestibule. Par une porte dont les deux battants étaient ouverts arrivait un bruit de voix. On paraissait discuter, se disputer même.

– Je veux m'en aller !... Nous nous ennuiers trop ici ! disait une voix pleurarde.

– Moi aussi ! ajoutait une autre. Ce vieux château est trop noir. Retournons, maman !

– Oh ! moi, ça m'est égal, je vais chasser, et puis je tâcherai de rester le plus possible à

Volenstein ! dit une troisième voix un peu rauque et particulièrement désagréable.

Aglaja, qui s'était avancée près de la porte, dit respectueusement :

– Mirka est là, gracieuse dame... Je ne la fais pas entrer, parce que ses souliers sont remplis de boue.

– Tu as raison, Aglaja... Voyons cette petite...

Dans l'encadrement de la porte apparut une grande et forte femme d'une quarantaine d'années, vêtue d'un élégant costume de voyage. Mirka se sentit enveloppée du regard perçant et dur de deux yeux clairs.

– Ah ! c'est la bohémienne ! s'écria une petite fille aux cheveux trop pâles, qui apparaissait près de M^{me} Halder.

– Son origine se voit à première vue, ajouta dédaigneusement un garçon de seize ans, dont le visage large et rouge, décoré d'une naissante moustache rousse, se dressait au-dessus de la tête de sa sœur.

– Oh ! pour cela, on ne peut pas le nier, dit

M^{me} Halder. Et voyez ce regard effronté !

Mirka dominant son émotion, levait en effet, vers ces étrangers ses grands yeux sombres qui regardaient très droit et très fièrement.

– Ah ! Madame, je puis assurer que chez elle le regard ne trompe pas ! gémit Aglaja. C'est un démon, positivement !

– Il y a des moyens pour venir à bout de ces natures-là... Hermann, que vas-tu faire ?

Un nouveau personnage se glissait hors de la salle à manger : un petit garçon aux cheveux rouges et au teint blême. Il s'avança vers Mirka en lui jetant un regard en dessous. Et, tout à coup, étendant la main, il voulut saisir une poire dans le panier que tenait la petite fille.

Mirka recula instinctivement, mais la lourde main d'Aglaja s'abattit sur son épaule.

– Veux-tu bien laisser M. Hermann prendre des poires !... Avance ton panier et tiens-le bien, des deux mains, pour qu'il puisse choisir... Monsieur Tankred, mademoiselle Camilla, voyez donc comme elles sont belles !

– Moi, je n'aime pas les poires, déclara dédaigneusement la petite fille blonde qui s'était avancée pour regarder Mirka sous le nez, d'un air de profond mépris.

Tankred, lui, tandis que son jeune frère dévorait gloutonnement un fruit pris au hasard, se mit en devoir de choisir avec soin celui qui aurait l'honneur d'être mangé par lui. Pendant ce temps, les petits bras de Mirka supportaient avec mille peines le lourd panier. Et tout à coup celui-ci s'écroula à terre, juste sur les pieds de Tankred, qui jeta un cri de douleur.

– Imbécile !... Maladroite !... cria-t-il.

– Tiens !... Tiens !

Et la main sèche d'Aglaja s'abattit sur les joues de Mirka.

M^{me} Halder, qui était demeurée au seuil de la salle à manger, les yeux fixés sur Mirka, comme s'ils ne pouvaient s'en détacher, dit d'un ton sec :

– Emmène cette petite sottie et punis-la sévèrement, Aglaja, pour lui apprendre à être plus adroite.

– Elle l’a fait exprès, maman, j’ai bien vu cela à son air ! s’écria la petite fille blonde.

– Tu crois, Camilla ?... En ce cas, la punition doit être plus forte. Tu arrangeras cela, Aglaja ?

– Oh ! vous pouvez compter sur moi, gracieuse dame. Viens, méchante vermine. Tu donnes une belle idée de toi, dès le premier jour !

Sans mot dire, l’enfant la suivit. Des sentiments tumultueux s’agitaient dans ce pauvre petit cœur à demi sauvage, révolté par l’injustice dont il était l’objet, par l’accusation méchante de Camilla, contre laquelle la fière petite tzigane avait dédaigné de protester.

Dans la cuisine, Lohn mangeait un morceau de pain et du fromage qu’il arrosait de bière. Il leva la tête et jeta un coup d’œil sur le visage empourpré de l’enfant.

– Qu’est-ce qu’il y a eu encore ? dit-il d’un ton brusque.

– Eh ! figurez-vous, Lohn, que cette espèce d’idiot a laissé tomber le panier de poires sur les pieds de M. Tankred.

– C’est qu’il était trop lourd pour elle, riposta tranquillement Lohn.

– Trop lourd !... Ah ! oui, vous allez chercher encore à l’excuser ! Vous êtes d’une faiblesse, Lohn ! C’est sans doute parce que la petite a des yeux et des cheveux noirs comme ceux de votre Roschen... Mais vous ne devriez pas oublier qu’elle n’est qu’une misérable bohémienne.

– Une bohémienne... à moitié, murmura Lohn d’un ton singulier.

Un tressaillement agita la vieille femme ; ses yeux, où passait une lueur d’inquiétude, se posèrent sur le maigre visage de Lohn.

– Pourquoi à moitié ? dit-elle avec une intonation de défi.

– Une idée à moi... Il est bien permis à tout le monde d’avoir des idées particulières... des soupçons...

– Des soupçons de quoi ? fit-elle l’air agressif.

– De bien des choses. Vous savez, Lohn n’est pas plus bête qu’un autre et il sait pourquoi M^{lle} de Holsenheim, qui n’est pas généralement la

générosité même, lui a donné à plusieurs reprises de si grosses sommes.

– Taisez-vous ! murmura Aglaja d'un ton d'effroi, en désignant d'un coup d'œil l'enfant qui écoutait, intriguée.

Il leva brusquement les épaules et, reprenant son couteau un instant abandonné, se mit à couper son fromage.

– Va-t'en éplucher mes légumes, dit Aglaja à Mirka. Et puis prépare-toi à coucher au cachot ce soir.

Lohn releva brusquement la tête.

– Au cachot ?... Encore ?... Écoutez-moi, Aglaja...

Il se leva, et, s'approchant de la vieille femme, continua en lui parlant à l'oreille :

– Si vous voulez que je continue à rester muet et aveugle, vous traiterez autrement cette innocente... Sans quoi, je ne répons de rien.

Le blême visage d'Aglaja devint livide, ses doigts décharnés s'agrippèrent sur la manche de Lohn.

– Non, non, elle n’ira pas au cachot, Lohn, si c’est cela qu’il vous faut !... Je dirai à M^{me} Halder que je l’ai punie, elle ne s’informerait pas quand ni comment... Mais vous avez tout de même de drôles d’idées, mon pauvre Lohn, ajouta-t-elle en grimaçant un sourire que démentait l’éclat inquiet de son regard.

III

Rosdorf, si paisible depuis tant d'années, se trouvait maintenant transformé.

M. Halder était arrivé, et, en même temps que lui les piqueurs, la meute, les chevaux. On organisait tout pour la première chasse qui devait se donner incessamment. M^{me} Halder avait amené ses domestiques, et Mirka s'était vu reléguée toute la journée dans une petite pièce sombre donnant sur les anciennes douves du château, avec défense expresse de paraître devant les nouveaux hôtes de Rosdorf.

L'enfant n'en avait aucune velléité. Si triste que fût son existence solitaire, avec l'unique occupation d'ourler des torchons et de raccommoder le linge de cuisine, elle la préférait encore à une rencontre avec M^{me} Halder ou ses enfants.

Lohn venait parfois la voir. Il avait repris dès

le lendemain les vêtements prêtés, sauf la petite cape de laine qu'il avait laissée à Mirka en disant :

– Garde-la, tu as besoin d'avoir quelque chose d'un peu chaud à te mettre.

Le vieil homme adressait quelques mots laconiques à l'enfant, lui donnait parfois des fruits dont Aglaja privait généralement Mirka qui les aimait beaucoup. Puis il s'en allait, le front assombri, une expression perplexe et anxieuse au fond de ses petits yeux noirs.

Une après-midi ensoleillée, il entra dans le réduit où travaillait mélancoliquement Mirka.

– Viens avec moi, je t'emmène chez ma nièce, Mirka.

Les yeux de l'enfant brillèrent de joie, puis s'assombrirent aussitôt.

– Dame Aglaja m'a dit qu'il fallait que je finisse tout cela aujourd'hui, dit-elle en désignant la corbeille à demi remplie de linge.

– Ne t'inquiète pas, j'ai arrangé la chose avec elle, déclara Lohn d'un ton péremptoire. Va te

donner un coup de peigne et rejoins-moi dans la cour.

Ravie, Mirka s'éloigna et gagna la mansarde où elle couchait près d'Aglaja. Elle arrangea soigneusement sa chevelure qui s'émancipait toujours en boucles rebelles, défripa le mieux qu'elle put sa vieille robe et descendit dans la cour des écuries où Lohn, appuyé contre un mur fumait une grosse pipe en causant avec le cocher de M. Halder.

Au même instant apparaissait Tankred, l'air important, plein de morgue.

– Marten, attalez immédiatement le break pour nous conduire à Volenstein... Eh bien ! Que fait ici cette bohémienne ? Ne lui a-t-on pas défendu ?...

Il toisait l'enfant avec un mépris arrogant, où se devinait un violent ressentiment.

– La petite ne peut pourtant pas rester enfermée indéfiniment, il faut qu'elle sorte un peu, répliqua Lohn d'un ton sec. Du reste, je l'emmène, elle ne vous gênera pas longtemps,

monsieur.

L'ironie de l'accent fit monter une rougeur de colère au teint déjà coloré de Tankred.

– Dites donc, voulez-vous me parler autrement, vous ? s'écria-t-il avec insolence. Attendez, voilà M^{lle} de Holsenheim et ma mère qui vont vous traiter comme vous le méritez.

M^{lle} Adèle apparaissait en effet à l'entrée de la cour. Elle s'appuyait sur le bras de sa nièce qui lui parlait avec une certaine animation.

Tankred s'avança vers elles, leur dit quelques mots. Une même expression d'embarras et de contrariété parut sur la physionomie des deux dames.

– Lohn est un vieux serviteur. Il faut lui pardonner bien des choses, murmura M^{lle} de Holsenheim.

– Évidemment, appuya M^{me} Halder dont le regard, avait rapidement enveloppé Lohn, debout à une certaine distance, et Mirka qui redressait fièrement sa petite tête brune.

– Ah ! c'est comme cela que vous me donnez

tort devant cet inférieur ! s'écria rageusement Tankred. Eh bien ! Vous allez voir comment je le traite, moi.

Et s'élançant vers Lohn, il lui lança en plein visage le stik qu'il tenait à la main.

Le vieillard devint livide. Il saisit le bras de Tankred, le secoua avec une violence telle que le jeune homme perdit pied et roula sur le sol.

– Lâche !... misérable lâche, toi aussi, murmura Lohn.

– Seigneur ! Ton fils est fou, Isidora ! gémit M^{lle} Adèle dont le maigre visage de fouine était devenu blême.

Très pâle, M^{me} Halder s'avança et prit le bras de Tankred qui se relevait, la rage dans les yeux.

– Va-t-en ! dit-elle d'une voix sifflante. Pas un mot, Tankred !... Tu as agi ridiculement, comme un enfant. Si tu recommençais pareille scène, je me verrais obligée de sévir.

Tankred regarda sa mère avec stupeur.

Chez elle, si dure pour ses inférieurs, il n'avait jamais trouvé qu'indulgence et faiblesse. Mais

cette fois, il comprit qu'il ne fallait pas résister et s'éloigna.

Lohn était demeuré immobile, les lèvres serrées, son regard fixé sur la mère et le fils. Mirka lui avait saisi la main et la serrait entre les siennes, toutes tremblantes.

M^{me} Halder s'avança vers le vieillard ; elle dit d'un ton contraint :

– Je suis au regret, Lohn, de ce qui vient de se passer. Mon fils est tellement vif ! Mais il ne vous a pas fait grand mal, n'est-ce pas ?

– Assez, madame, répliqua sèchement le vieillard. Assez pour que je prenne la résolution de quitter immédiatement Rosdorf.

– Lohn, vous ne ferez pas cela !

C'était M^{lle} Adèle qui prononçait ces mots en s'avançant vivement vers lui.

– Si bien, mademoiselle, je le ferai. J'ai ma dignité, moi aussi, et il ne me convient pas d'être battu par un gamin eût-il du sang de Holsenheim dans les veines !

Une lueur de colère passa dans le regard des

deux femmes et s'éteignit aussitôt.

– Oui, un gamin, vous dites bien, Lohn ! s'écria M^{lle} Adèle. Il n'a pas mesuré la portée de son acte, il a cédé à un tempérament trop ardent. Mais je ne veux pas perdre l'excellent serviteur que vous êtes, Lohn ! Non, je ne le veux pas !

– Il le faudra pourtant bien, mademoiselle, dit-il paisiblement. Je n'ai pas envie que pareille chose se renouvelle.

– Cela ne se renouvellera pas, Lohn, je puis vous en donner l'assurance, s'écria M^{me} Halder. Restez sans crainte à Rosdorf, près de ma chère tante Adèle. Je suis tellement rassurée pour elle en la sachant entre Aglaja et vous ! C'est un sacrifice que je demande à votre dévouement, Lohn. Vous ne pouvez le refuser à un membre de cette famille de Holsenheim que vous avez si bien servie ?

Une singulière expression, mélange de triomphe et d'ironie, passa dans le regard du vieillard.

– Soit, j'essayerai encore, dit-il

laconiquement.

Il ôta son bonnet pour saluer les deux dames et, prenant la main de Mirka, s'éloigna d'un pas traînant.

– Dire qu'il faut nous humilier devant ce domestique, murmura M^{lle} de Holsenheim en crispant sa main sur le bras de sa nièce.

– Oui, il le faut ! dit M^{me} Halder d'un air sombre. Il a deviné trop de choses et pourrait nous amener de graves ennuis. Je vais chapitrer sévèrement Tankred. Mais cet enfant est tellement rancunier que j'aurai toujours des craintes à ce sujet !

– Cependant, il est absolument indispensable d'éviter tout conflit de ce côté, Isidora ! Songe que cet homme pourrait tirer de nous une vengeance terrible ! s'écria M^{lle} Adèle avec effroi.

– Bah ! Il n'a pas de preuves, après tout, murmura M^{me} Halder avec un haussement d'épaules.

... Mirka se vit accueillie avec une affectueuse cordialité dans la petite maison du garde forestier. C'était la bonne Anna elle-même qui avait demandé à son oncle de lui amener la petite fille, dont l'air triste et la maigreur l'avait frappée de compassion.

Quand Lohn vit l'enfant occupée à jouer avec Lieschen et Hæensel, les deux beaux bébés d'Anna, il s'éloigna pour aller faire une commission au village voisin, en disant qu'il reprendrait Mirka au passage.

Anna l'accompagna jusqu'au dehors. Quand elle rentra dans la salle, elle vit que Mirka avait cessé de jouer, malgré les avances de la grosse Lieschen, qui agitait devant elle une poupée informe couverte d'oripeaux éclatants. La petite tzigane regardait avec une attention pensive une des photographies posées sur la tablette de bois ciré clouée dans un angle de la pièce.

Anna s'approcha et lui posa la main sur l'épaule.

– Tu regardes la pauvre Roschen, enfant ?

– Oui, madame... C'était la petite-fille de M. Lohn, n'est-ce pas ?

– Oui, la fille de son unique enfant, une orpheline qu'il aimait comme jamais on n'aurait pensé qu'un homme si froid pût le faire. C'était en vue de lui préparer un bel avenir qu'il travaillait, qu'il amassait comme un avare, disait-on. Et voilà que la petite, élevée chez sa grand-mère maternelle, à une lieue d'ici, se noya dans une promenade sur la rivière.

Mirka joignit les mains.

– Oh ! pauvre monsieur Lohn ! Quel chagrin il a dû avoir !

– Hélas ! Et encore il sut le dissimuler ; on ne s'en aperçut guère à l'extérieur. Bien peu de gens se sont doutés de ce qu'il a réellement souffert... de ce qu'il souffre encore. Il y a des moments où il est si sombre ! On voit que le chagrin le tourmente, le mine. Pauvre petite Roschen, si douce, si jolie ! Elle avait des cheveux noirs comme les tiens, Mirka, et des yeux pareils aussi, mais pas si grands. Son teint non plus n'était pas blanc comme le tien. C'est drôle, un teint pareil,

pour une bohémienne ! Il me rappelle tout à fait celui de M^{lle} Renata.

– Qui est M^{lle} Renata ? demanda machinalement Mirka en prenant d'une main distraite la poupée que Lieschen persistait à lui tendre.

– C'était la sœur aînée de M^{me} Halder. Ah ! elle était bien jolie !... Et si bonne ! Hélas ! Elle est morte là-bas, en Autriche !

– Je n'aime pas du tout M^{me} Halder, déclara Mirka d'un ton plein de rancune. Est-ce qu'elle était méchante aussi autrefois ?

– Elle a toujours été très dure et très orgueilleuse. On disait aussi qu'elle était jalouse de sa sœur, beaucoup plus jolie qu'elle et surtout plus aimée du vieux baron Wilhelm de Holsenheim, leur oncle, dont elles étaient les héritières.

– Ah ! oui, celui dont le portrait est dans le grand salon ! Il a l'air méchant.

– Non, il ne l'était pas, mais seulement orgueilleux et extrêmement violent. Eh bien ! Où

est donc passé Hænsel ? Je suis sûre que ce vilain désobéissant est encore dehors ! J'évite de les laisser seuls près de la route depuis que Volenstein est habité, car il y passe très souvent des voitures et des cavaliers...

Tout en parlant, elle s'avavançait vers la porte. Mais Mirka, plus vive, l'avait précédée. Et tout à coup, sans un cri, la petite fille s'élança.

Un cavalier arrivait, au trot d'un superbe cheval blanc. Et, au même moment, Hænsel traversait la route.

Mirka s'était jetée sur l'enfant et le repoussa si brusquement qu'elle-même chancela et tomba.

D'un mouvement nerveux, le cavalier avait arrêté son cheval, non pas assez à temps, pourtant, car un des pieds de devant de l'animal frappa la tête de Mirka.

Le promeneur, un jeune homme de dix-huit ans environ, svelte et blond, sauta à terre et se pencha vers la petite fille, vers laquelle s'élançait Anna avec des exclamations d'effroi.

– Je crois qu'elle a peu de chose, dit-il après

un bref examen. Une légère contusion faite par le sabot... Mais elle est évanouie...

– La voilà qui revient ! dit Anna avec un soupir de soulagement.

Les grands yeux noirs s'ouvraient, en effet. Une lueur d'inquiétude et d'effroi y passa à la vue de l'étranger penché sur elle.

– Ce ne sera rien, heureusement ! dit le jeune homme d'un ton satisfait. Essayez de vous lever, petite, que nous voyions si vous pouvez marcher. Tenez, appuyez-vous sur moi.

Il lui tendait sa main finement gantée de peau de daim. Mirka, très intimidée par les beaux yeux bruns étincelants qui se posaient sur elle, y mit la sienne, un peu tremblante, et se leva sans difficulté.

– Il n'y a rien de cassé, rien de trop endommagé, c'est l'essentiel. Eh ! quelle drôle de petite main de poupée est-ce là ?

Une lueur amusée passait dans son regard fier tandis qu'il se posait sur la toute petite main, puis se levait vers le visage de Mirka, légèrement

empourpré.

– L'enfant n'a rien non plus, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en se tournant vers Anna qui avait couru à Hænsel, toujours étendu sur le sol et brillant comme un beau diable.

– Non, monsieur, je ne vois rien. Mais sans cette petite Mirka il aurait été se jeter en plein sous les pieds du cheval.

Une terreur rétrospective faisait trembler la voix d'Anna.

– Vous êtes brave, petite, dit le jeune homme d'un ton approbateur. C'est très bien, cela ! Tenez, voici pour vous remettre tout à fait de la peur que vous a causée mon cheval.

Il prit dans sa poche une pièce d'or et la tendit à l'enfant.

Mirka devint pourpre et fit de la main un geste de refus.

– Non, je ne veux pas d'argent, je ne suis pas une mendicante, dit-elle en redressant sa petite tête brune.

Une surprise intense s'exprima dans le regard

du jeune homme, pour faire place aussitôt à un amusement railleur.

– Quelqu'un qui refuse mon argent ! J'ai enfin trouvé ce phénomène, cette merveille ! Et cela chez une enfant misérable, alors que les grands de ce monde s'aplatissent devant notre or !

Un rire sarcastique s'échappa de ses lèvres fines, qu'ombrageait une légère moustache blonde. Et tout à coup il posa doucement sa main sur la sombre chevelure de la petite fille qui le regardait sans comprendre, d'un air stupéfié.

– Comment t'appelles-tu, enfant qui dédaigne cet or pour lequel le monde prodigue bassesses et crimes ?

– Mirka, monsieur.

– Mirka ?... De quel pays es-tu ?

– Je suis bohémienne.

Et la petite tête se redressait fièrement.

– Vraiment !... Eh bien, petite bohémienne aux yeux couleur de nuit, je te remercie d'avoir refusé ce que je t'offrais, car tu m'as fait un plaisir immense. Qui est cette enfant ? Où habite-t-elle ?

demanda-t-il en se tournant vers Anna.

– C'est une pauvre petite créature recueillie par M^{lle} de Holsenheim, Monsieur, et élevée à Rosdorf.

– Ah ! tu es de Rosdorf, Mirka ! Nous devons y aller demain ; tu viendras me dire bonjour et me montrer ta petite blessure, entends-tu ?

Elle murmura timidement :

– C'est que... on ne me permettra pas...

Il eut un froncement de sourcils qui donna une soudaine expression de dureté à son visage un peu pâle.

– Si tu dis que je te l'ai demandé, on te permettra... Allons, au revoir, Mirka... Madame, voulez-vous accepter ceci pour acheter quelques friandises à vos petits enfants ?

Il tendait à Anna, d'un geste empreint d'urbanité un peu hautaine, la pièce d'or dédaignée par Mirka.

– Prenez donc ! dit-il, voyant qu'elle hésitait. Cela fera plaisir à ces petits et consolera tout à fait ce pauvre gros garçon qui pleurniche encore

un peu.

Tandis qu'Anna le remerciait, il souleva son chapeau et, mettant le pied à l'étrier, s'enleva d'un bond souple.

– Au revoir, petite tzigane !... Et à demain !
lança-t-il de sa voix nette, aux intonations un peu impératives.

Anna et Mirka se regardèrent disparaître au détour de la route. La jeune femme saisit alors les mains de l'enfant et l'attira contre sa poitrine.

– Merci, Mirka, ma chère petite, tu as sauvé mon Hænsel !

– Oh ! ce n'est rien du tout !... rien du tout, M^{me} Buntz ! Et je suis si contente d'avoir pu faire cela pour vous qui êtes si bonne !

Elle penchait sa tête sur l'épaule de la jeune femme, et son regard se faisait si doux, si caressant qu'Anna en fut frappée.

– Pauvre petite chérie ! dit-elle en l'embrassant. C'est l'oncle Lohn qui... Tiens, le voilà justement !... Mon oncle, arrivez vite pour féliciter la brave petite Mirka !

Quand Anna eut terminé son récit, ému, Lohn posa sa main sur la tête de Mirka.

– C'est bien, Mirka, dit-il gravement. Je te remercie aussi, moi qui suis le grand-oncle d'Hänsel.

– Et pensez-vous, mon oncle, que cette petite princesse a refusé la pièce d'or que voulait lui donner M. Reinhold Liehman ! s'écria Anna en riant.

– M. Reinhold Liehman ? dit le vieillard d'un ton surpris.

– Oui, ce cavalier était le fils du nouveau propriétaire de Volenstein ; je l'ai bien reconnu, d'après le portrait que m'en avait fait Hans, qui l'a aperçu l'autre jour. C'est un beau garçon, avec des manières de prince, mais l'air fier et pas commode.

– Il est très bon, dit Mirka, dont le regard pensif se perdit pendant quelques secondes dans la direction où avait disparu le cavalier.

– Il est certain qu'il s'est montré aimable et bienveillant, surtout quand tu as refusé ce qu'il

voulait te donner, Mirka.

Elle secoua vivement la tête.

– Je ne demande d’argent à personne, je voudrais seulement qu’on soit bon pour moi... Et lui a été très bon, répéta-t-elle d’un ton où passait comme une sorte de ravissement.

– Ce n’est pourtant pas sa réputation ! murmura Lohn. On le dit si dur, si dédaigneux pour ses inférieurs. Généreux, par exemple, très généreux ! Il jette l’or autour de lui... Mais, même alors, alors surtout, paraît-il, il a l’air de mépriser profondément les gens.

IV

Mirka passa une nuit très agitée.

Tout d'abord, elle eut un cauchemar dans lequel elle se voyait poursuivie par des bandes de chevaux apocalyptiques, dont les naseaux jetaient flammes et fumée... Et tout à coup apparaissait, sur un cheval ailé, un beau cavalier blond, le glaive à la main, qui fonçait sur les ennemis et les exterminait tous.

Après cela, elle ne parvint pas à s'endormir. Elle pensa longuement à l'invitation faite, où plutôt à l'ordre donné par Reinhold Liehman. Comment cela se passerait-il ? Que dirait M^{lle} Adèle, M^{me} Halder, Aglaja ?

Car Mirka était résolue à se présenter coûte que coûte devant le jeune étranger. Sa petite âme, si peu gâtée en fait de sympathie, éprouvait une reconnaissance ardente pour la bonté que lui avait témoignée Reinhold, et elle n'aurait voulu pour

rien au monde manquer au rendez-vous donné.

Mais il y avait là un certain héroïsme de sa part, car elle n'ignorait pas quelle suite serait donnée par ses maîtres à cet acte d'audace.

Elle passa sa matinée comme de coutume dans la sombre petite salle, occupée à repriser un vieux corsage d'Aglaja. Le soleil brillait merveilleusement au dehors, mais pas un rayon n'en arrivait à cette pièce. Cependant, Mirka n'en éprouvait pas aujourd'hui la tristesse accoutumée. Elle pensait à ce qui se passerait l'après-midi, et toute l'ardeur de sa petite âme combative s'élevait à l'idée de l'acte de courage qu'elle aurait à accomplir.

Après le frugal déjeuner que lui octroyait Aglaja, l'enfant, profitant, de l'absence de la vieille servante qui prolongeait son repas à l'office, monta à sa petite mansarde et s'acharna à enlever quelques taches sur sa pauvre vieille robe dont la nuance était devenue indéfinissable. Puis elle se glissa doucement hors du château et s'enfuit vers le parc, pour être bien sûre qu'Aglaja ne la retiendra pas au moment voulu.

Mais quand arriverait M. Liehman ? Et à quel moment devrait-elle se présenter devant lui ?

Perplexe et anxieuse, elle erra deux heures au plus profond du parc, puis à petits pas, elle reprit la direction du château.

Comme elle approchait du détour d'une allée, un bruit de voix frappa son oreille. Elle reconnaissait l'organe désagréable de Tankred, puis celui de Camilla, traînant et moqueur. Les autres voix étaient étrangères.

Si, elle reconnaissait celle qui s'élevait maintenant. Déjà elle avait entendu ce timbre clair et impérieux.

Son cœur se mit à battre. Il était là, c'était le moment.

Mirka s'appuya au tronc d'un hêtre. Comme il n'y avait pas de chemin transversal à cet endroit, ils allaient nécessairement passer devant elle.

En effet, un groupe nombreux apparaissait, composé de fillettes et d'adolescents, tous élégamment vêtus, caquetant et discourant à qui mieux mieux avec les jeunes Halder.

Reinhold Liehman marchait entre Tankred et Camilla, répondant du bout des lèvres à leurs avances, l'air dédaigneux et railleur, si différent de celui que Mirka avait vu la veille, qu'elle se sentit saisie soudain d'une insurmontable timidité qui clouait ses pieds au sol.

Le premier, Tankred aperçut l'enfant. Il devint cramoisi et s'élança vers elle, furieux, le stik levé, prêt à la traiter, sans doute, comme il l'avait fait la veille de Lohn.

– Misérable bohémienne, que fais-tu ici ? Comment oses-tu ? Attends, je vais t'administrer une correction dont tu te souviendras !

Mais le stik fut brusquement enlevé, brisé par des mains nerveuses tandis qu'une voix indignée s'écriait :

– Êtes-vous donc un lâche pour vouloir frapper cette enfant ?

– Un lâche ! bégaya Tankred.

Son regard furieux se posait sur Reinhold, dont les yeux bruns étincelaient de colère méprisante.

– Oui, un lâche, je le répète !

Dédaigneusement, il toisait le jeune Halder.

Celui-ci essaya de redresser la tête.

– De quoi vous occupez-vous ? dit-il rageusement. Cette enfant est une misérable créature qui doit être traitée comme un animal nuisible.

– La jolie théorie !... On ne se douterait pas que vous êtes chrétien, Halder ! dit ironiquement Reinhold. Mais comme moi, je la considère tout autrement, je me constitue son défenseur, et je vous interdis d’y toucher. Autrement, je fais atteler à l’instant et je quitte Rosdorf pour n’y jamais remettre les pieds.

Une véritable consternation se peignait sur tous les visages. Et la physionomie de Tankred se transforma instantanément.

– Pour cette bohémienne !... Mais vraiment, Liehman, vous prenez trop à cœur un mouvement de vivacité de ma part ! Je suis désolé, je vous fais toutes mes excuses.

Le gros garçon, si arrogant avec ses inférieurs

et tous ceux qui n'avaient pas reçu ses dons de la fortune s'aplatissait littéralement devant le fils de l'industriel milliardaire, plus adulé qu'un souverain.

Un sourire de mépris glissa sur les lèvres de Reinhold.

Tournant presque le dos à Tankred, il prit la main de Mirka, qui restait collée à son arbre, toute tremblante.

– Tu as eu peur, petite Mirka ? dit-il avec une douceur qui contrastait singulièrement avec les vibrations habituellement dures de sa voix. C'était très bien, très courageux, ce que tu as fait là pour m'obéir, sachant ce qui t'attendait, n'est-ce pas ?

Elle inclina affirmativement la tête, incapable de parler, tellement l'émotion lui serrait la gorge.

Et cette petite contusion d'hier ?... Il y a encore une marque ; dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

– Je voudrais la garder toujours, murmura l'enfant.

– Tiens, quelle idée !... Pourquoi cela, Mirka ?

– Parce qu'elle me rappellera que vous avez été si bon pour moi ! dit-elle en rougissant.

Une brève lueur d'émotion passa dans les yeux de Reinhold. Sans quitter la main de Mirka, il se tourna vers le petit groupe qui considérait cette scène avec stupeur.

– Eh bien ! continuons-nous notre promenade ? dit-il d'un ton bref.

– Avec la bohémienne ? bégaya Camilla.

– Mais certainement, avec Mirka. Seulement vous savez, si sa présence vous offusque, ne vous gênez pas, allez de votre côté. Mirka me guidera dans le parc et m'en montrera les jolis coins.

Un sourire sarcastique, étrange sur une si jeune physionomie entrouvrit ses lèvres.

Une protestation unanime s'éleva.

– Mais à quoi pensez-vous ! L'enfant ne nous gêne aucunement, au contraire ! Elle est très gentille, cette petite, avec ses grands yeux effarouchés.

Et Mirka, sa petite main serrée dans celle de Reinhold, se vit entraînée au milieu de cette bande élégante, qui n'aurait eu en toute autre circonstance, pour elle qu'un regard de dédain.

Camilla, pourpre de colère, demeurait en arrière avec son frère aîné, non moins furieux qu'elle.

– Y comprends-tu quelque chose, Tankred ? dit-elle à voix basse. Lui qui est si orgueilleux ! s'occuper ainsi d'une mendiante ! Et il la connaissait déjà, puisqu'il l'a appelée par son nom.

– Non, je ne comprends pas ! Mais nous interrogerons cette misérable petite. Et elle payera cher ce qui s'est passé tout à l'heure ! dit Tankred d'un ton de haineuse menace.

Pauvre petite Mirka !... Si inexpérimentée qu'elle fût, elle se doutait bien des colères qui s'agitaient près d'elle. Un seul regard sur la physionomie du frère et de la sœur lui avait suffi. Et sa main avait un peu frémi dans celle de Reinhold.

Le jeune homme écoutait distraitemment le bavardage de ses compagnons. Et, bientôt, il se mit à interroger Mirka sur le parc, sur la forêt dont elle connaissait tant de jolis coins. Elle répondit avec timidité d'abord, puis, s'enhardissant, laissa voir son admiration, son amour pour la chère forêt, pour les arbres, ses fidèles amis. Une poésie naïve et délicieuse s'exhalait des confidences de cette âme enfantine, qui se révélait toute vibrante, et si admirablement neuve.

– Eh ! petite Mirka, il faudra venir dire tout cela à ma cousine Héléna ! dit en souriant Reinhold. La chère enfant est poète, elle mettra en vers charmants ton amour de la forêt. Je t'enverrai chercher un de ces jours.

– Non, c'est complet ! murmura une fillette à l'oreille de Camilla. Voilà maintenant que la bohémienne va avoir ses entrées à Volenstein !... Toutes les originalités de M. Liebman sont dépassées par celle-là !

– Dites qu'il est fou ! murmura Camilla entre ses dents serrées. À moins qu'il s'amuse à se

moquer de nous.

– Ah ! c'est encore bien possible ! déclara l'autre fillette.

Reinhold, insouciant de la surprise et de l'irritation qu'il soulevait, continuait à s'entretenir avec Mirka. Et lorsque, au retour, les promeneurs furent en vue du château, le jeune homme dit d'un ton décidé :

– Tu vas venir que je te présente à ma mère, Mirka.

Cette fois, Tankred n'y tint plus.

– Vous n'y songez pas, Liehman !... Cette pauvre, cette créature en haillons !

– Eh bien ! M^{lle} Camilla, qui n'a rien à faire pendant ses vacances, n'aurait-elle pas pu s'occuper à vêtir convenablement cette enfant ? riposta sans façon Reinhold.

Camilla le regarda, suffoquée.

– Moi !... m'occuper de... de... bégaya-t-elle.

– Mais vous n'auriez fait que votre devoir de chrétienne, mademoiselle ! dit-il carrément.

Là-bas, sous un superbe tilleul, un groupe de dames entourait M^{me} Halder et M^{lle} de Holsenheim, près de la table où Aglaja et un domestique préparaient le café. Tous les regards s'étaient tournés vers les arrivants, et M^{me} Halder se levait, le teint empourpré, les lèvres durement serrées.

– Reinhold, mon cher enfant, que t'arrive-t-il ?... Qu'est-ce que cette enfant ?

La question, était faite par une dame blonde fort jolie, vêtue d'une délicieuse toilette de foulard blanc.

– Maman, c'est la petite fille dont je vous ai parlé hier... Vous savez, la courageuse petite Mirka ?... Viens, Mirka.

Elle le suivit, le teint écarlate, le cœur battant à grands coups. Tous ces regards fixés sur elle étaient tellement intimidants !... Et surtout elle voyait la mine furibonde de M^{lle} Adèle.

Mais la jolie dame avait un regard si doux, et elle souriait si gentiment en la regardant !

– Ah ! c'est Mirka !... Mon fils nous a parlé de

vous hier, enfant, à propos de ce petit accident...

– Quel accident ? interrompit M^{me} Halder en s’avançant. Mirka ne nous a rien dit...

– Ah ! vraiment ? dit Reinhold sans surprise. Elle a pensé sans doute que la chose vous importerait peu. Voici ce qui s’est passé...

Et, en quelques phrases brèves, il raconta le petit incident de la veille, sans omettre le refus fait par Mirka du dédommagement offert par lui.

– Ah ! vous êtes fière, petite tzigane ? dit en riant M^{me} Liehman. Vous me semblez une étrange petite fille, et je ne m’étonne pas que vous intéressiez mon fils, qui a des idées si particulières, lui aussi.

– Dites tout de suite que je suis un original, ma mère, riposta Reinhold avec un demi-sourire.

Et, comme quelques-unes des dames présentes protestaient, il ajouta d’un ton ironique :

– Oh ! je sais fort bien ce que l’on pense de moi, mesdames !... Ma mère, ne croyez-vous pas qu’Hélène serait contente de connaître cette petite Mirka ? Si vous saviez comme elle sait bien

parler de la forêt ! Elle est réellement poète d'instinct.

– Oh ! alors, elle s'entendra avec Héléna !... Permettriez-vous à cette enfant, chère madame Halder, de venir quelquefois à Volenstein ?

Une lueur d'intense contrariété, aussitôt éteinte, passa dans le regard de M^{me} Halder.

– Y songez-vous, madame ?... cette mendicante !... à Volenstein ! s'exclama-t-elle d'un ton stupéfié.

– Mirka n'est pas une mendicante, dit froidement Reinhold. Du reste, ma cousine a l'âme trop haute pour s'arrêter à des détails de ce genre. Mirka lui plaira, l'intéressera beaucoup et la distraira, pauvre Héléna... C'est pourquoi, madame, nous vous demandons si vous nous autorisez à envoyer demain une voiture chercher l'enfant.

– Mais je ne puis vous refuser cela ! dit-elle avec un sourire forcé. Seulement, le temps de faire habiller convenablement cette petite.

– Oh ! c'est inutile, Héléna ne s'en offusquera

pas... N'est-il pas vrai, ma mère ?

– Non, certainement... J'étais en train d'admirer l'étrange et ravissant contraste de ces cheveux si noirs et de ce teint d'une si éblouissante blancheur. Pour une tzigane, c'est singulier.

– N'est-ce pas, ma mère ? J'en ai été frappé comme vous... Êtes-vous vraiment certaine de l'origine de cette petite fille, madame ? ajouta le jeune homme en se tournant vers M^{me} Halder.

– On ne peut jamais être certaine de l'origine d'une enfant trouvée sur le bord d'une route, sans aucun indice sur elle, monsieur... Nous l'avons seulement supposée telle, parce qu'une bande de tziganes avait campé quelque temps auparavant non loin du lieu où elle fut découverte.

– Oui, c'est assez vague... Pourtant elle a bien les yeux de sa race. Mais c'est ce teint et ce type de visage qui déroutent un peu... Allons, Mirka, je te donne ta liberté, maintenant. Au revoir, à demain.

Sa main effleura d'une caresse la sombre

chevelure de l'enfant, à qui M^{me} Liehman adressait un joli geste plein de bienveillance. Et Mirka s'éloigna, le cœur en fête, à la pensée de ce lendemain que lui préparait Reinhold Liehman.

Elle rencontra Lohn et, dans son bonheur, se mit à lui raconter tout. Le vieillard hocha la tête en marmottant :

– Eh bien, si je n'étais pas là pour te défendre, ils te feraient joliment payer cela, ma pauvre !... Un brave cœur tout de même, ce jeune M. Liehman ! Il vaut mieux que ce que l'on en dit.

Mirka se réfugia dans sa petite salle, elle se remit à son travail. Mais bientôt elle vit entrer Aglaja, semblable à une furie, et, malgré son courage, elle frémit un peu devant la physionomie mauvaise de la vieille femme.

– Ah ! méchant crapaud, voilà encore un de tes tours !... Oser paraître devant cette belle société !... Toi !... Toi...

Elle avait saisi le bras de l'enfant et le secouait brutalement.

– Laissez Mirka, Aglaja ! dit une voix brève.

Laissez-là ou vous aurez affaire à moi.

C'était Lohn qui apparaissait, une lueur de colère au fond de ses petits yeux noirs.

– La laisser ! glapit Aglaja au comble de l'exaspération. Pas avant de lui avoir administré une bonne correction...

La main sèche du vieillard se posa sur l'épaule de la servante.

– Ne faites pas cela, Aglaja, car aussi vrai que je m'appelle Karl Lohn, je saurais vous en faire repentir.

Elle devint blême et lâcha l'enfant.

– Vous êtes ridicule, Lohn ! grommela-t-elle. Si vous croyez rendre service à l'enfant en m'empêchant de la corriger comme elle le mérite !

– Non, elle ne mérite même pas un blâme. Vous multipliez contre elle les injustices, Aglaja, mais je ne le permettrai plus... Non, pas davantage à M^{lle} de Holsenheim et à M^{me} Halder qu'à vous.

La vieille femme tourna le dos et s'éloigna en

marmottant.

Mirka se leva impétueusement, elle sauta au cou de Lohn,

– Oh ! que vous êtes bon ! Elle allait tellement me battre !... Oh ! merci, merci, monsieur Lohn !

La froide physionomie de Lohn s'éclaira d'un rayon d'émotion. Ses lèvres effleurèrent les cheveux noirs qui les frôlaient.

– Ne me remercie pas, enfant, je ne le mérite pas, dit-il d'une voix changée. Mais j'espère pouvoir réparer, Mirka, et ce jour-là seulement j'aurai recouvré le repos.

V

Toute la domesticité de Rosdorf se trouvait le lendemain aux aguets pour assister à ce spectacle extraordinaire : Mirka, la pauvre petite paria, montant dans une des voitures de Volenstein envoyée exprès pour elle.

La moins abasourdie n'était certes pas Mirka elle-même ! Tandis que l'équipage s'éloignait, elle se demandait si elle n'était pas le jouet d'un rêve. Ses mains tâtaient l'étoffe soyeuse des coussins, ses yeux émerveillés allaient du cocher en sombre livrée, aux superbes chevaux fringants... Mais oui, c'était bien la réalité, elle n'en pouvait douter !

Et voici qu'au bout d'une demi-heure apparaissait le château de Volenstein. Mirka ne l'avait jamais aperçu que de loin, et elle avait beaucoup admiré la superbe demeure près de laquelle le vieux Rosdorf faisait triste figure.

Maintenant, elle la voyait devant elle, et une intense impression de timidité et d'effroi la saisit à la pensée de pénétrer, elle, pauvre misérable, dans ce palais.

Un domestique qui flânait sur le monumental perron vint ouvrir la portière, et, tout en enveloppant l'enfant d'un coup d'œil stupéfié, l'invita à le suivre.

Le cœur bondissant, la vue brouillée par l'émotion, Mirka passa sans rien voir dans un magnifique vestibule, dans des salons féériques. Le domestique souleva une portière et dit :

– Gracieuse demoiselle, voici la petite fille.

Il fit signe à l'enfant d'entrer. Elle obéit et pénétra dans une grande pièce toute blanche, éclairée par une immense baie garnie de stores vaporeux. Sur une chaise longue était étendue une fillette d'une quinzaine d'années. Deux nattes blondes tombaient sur son peignoir blanc, encadrant un délicat visage pâle, sérieux et doux.

– Ah ! voilà Mirka, dit une voix musicale. Approchez, petite Mirka !

La fillette souriait en parlant ainsi d'un si joli, d'un si doux sourire, que toutes les appréhensions de Mirka s'envolèrent à tire d'aile. Et, quelques instants plus tard, la petite tzigane, assise sur un tabouret près de la chaise longue, laissait s'échapper la confidence de sa triste vie devant ce regard dont l'ardente sympathie lui avait dès le premier instant réchauffé le cœur,

Héléna de Bünstein était la fille d'une sœur de M^{me} Liehman. Orpheline à huit ans, infirme et sans fortune, elle avait été recueillie par les Liehman qui la traitaient comme leur fille. C'était une nature d'élite, déjà mûrie par la souffrance, par la vie retirée que lui imposait sa santé, par une éducation religieuse très forte. Personne mieux qu'elle n'était à même de comprendre les souffrances de Mirka et d'y compatir.

– Comme je vais remercier mon cousin d'avoir eu cette délicieuse idée de me faire faire votre connaissance ! dit-elle en caressant la joue de l'enfant. Ce cher Reinhold s'est bien douté du plaisir qu'il me causerait !

– Il est si bon ! dit Mirka avec élan.

– N'est-ce pas, Mirka ! Ceux qui disent le contraire ne le connaissent pas. Pour les étrangers, pour ceux qui lui déplaisent surtout, il est très froid, dur parfois. Mais je puis dire, par expérience, combien il sait être délicat et attentionné. Seulement, petite Mirka, il est trop riche, vois-tu, et cela le rend méfiant, quelquefois injuste, parce qu'il croit voir dans tous les actes de ceux qui l'approchent un motif intéressé. Mais je te parle comme à une grande personne, Mirka ! ajouta Héléna en souriant, c'est la faute de ces beaux yeux-là qui me regardent avec tant d'intelligence et de sérieux.

– Oh ! je comprends, dit gravement Mirka. Et je sais maintenant pourquoi il était si content, de me voir refuser son argent.

– Oui, c'est à cela que tu dois l'intérêt qu'il te porte, Mirka. Tiens, le voilà justement.

Reinhold entra dans le salon voisin que laissait voir une porte ouverte à deux battants. Il tenait à la main une gerbe de fleurs blanches et, s'avançant rapidement, vint la poser sur les genoux d'Héléna.

– Eh bien ! voilà ma petite tzigane, dit-il gaiement. Êtes-vous déjà bonnes amies, toutes deux ?

– Tout à fait, Reinhold ! Mirka m'a déjà fait ses confidences, pauvre petite !

– Vraiment ! N'en aurai-je pas aussi ma petite part, Mirka ?

Il souriait à l'enfant qui s'était levée à son entrée et posait sur lui ses grands yeux devenus si doux, comme chaque fois qu'un peu de sympathie lui était témoignée.

– Oh ! si, à vous aussi je dirai tout, répondit-elle spontanément.

– Eh bien ! assieds-toi et raconte-moi...

– Laisse-moi d'abord te remercier, Reinhold. Tu me gâtes toujours, dit Héléna en désignant les fleurs qui exhalaienent un délicieux parfum.

Il baisa la petite main diaphane qui lui était tendue en répliquant :

– Un frère aîné ne doit-il pas toujours gâter sa petite sœur ? Je les ai fait venir de Cannes pour toi, Héléna, en demandant tes préférées. Et toi,

aimes-tu les fleurs, Mirka ?

– Oh ! oui, murmura l'enfant, dont le regard s'attachait sur la gerbe blanche, avec admiration. Mais je n'en ai jamais vu de si belles !... et qui sentent si bon, si bon !

– Permits-tu que j'en enlève une pour la lui donner ? demanda en riant Reinhold à sa cousine.

– Oh ! je crois bien, donne-lui ce que tu voudras, Reinhold !

Il détacha de la gerbe une rose blanche, délicatement nacrée, et, se penchant vers Mirka, la fixa dans ses cheveux noirs.

– Tu es charmante ainsi, petite rose sauvage... Maintenant assieds-toi, et dis-moi un peu ce que tu fais à Rosdorf.

L'enfant refit son triste récit. Reinhold écoutait d'un air impassible avec, seulement, un léger froncement de ses sourcils blonds lorsqu'il était question des traitements injustes dont Mirka était l'objet.

Quand la petite fille eut terminé, il ne fit pas de réflexions, et, comme un domestique arrivait à

ce moment pour préparer la table à thé, il dit en souriant :

– Si Mirka nous servait le thé ? Qu'en dis-tu, Héléna ?

– Mais c'est une charmante idée, Reinhold ! Ces toutes petites mains doivent être excessivement adroites.

Mirka, toute rouge, balbutia :

– Oh ! non, je ne saurais pas... Et puis, je suis... je suis...

Elle abaissait son regard sur sa robe misérable. Jusqu'ici, elle n'avait jamais songé à rougir de son dénuement. Mais depuis qu'elle était entrée dans cette demeure magnifique, le contraste trop frappant l'écrasait littéralement.

– Ne t'inquiète pas de cela, Mirka, dit Reinhold en levant les épaules. Nous ne prenons pas garde à des questions de ce genre ; il n'y a pas ici de péronnelle comme Camilla Halder ni d'imbécile tel que son frère aîné, Nous ne voyons en toi qu'une gentille enfant à laquelle nous nous intéressons beaucoup. Sers-nous donc sans

crainte, petite Mirka.

Tout à fait rassurée, elle obéit. Et tandis qu'elle s'acquittait de sa tâche, Héléna faisait remarquer à son cousin la grâce innée de ses moindres gestes, l'élégance aristocratique de sa petite personne, malgré les pauvres vêtements qui la couvraient.

– Que pourrons-nous faire pour elle, Reinhold Crois-tu que cela froisse M^{me} Halder si je lui fais confectionner un petit trousseau par ma femme de chambre.

– Si cela la froisse, tant pis ! Elle n'avait qu'à agir autrement envers cette pauvre petite. Quelles misérables natures que tous ces gens-là ! Fais-lui faire ce que tu voudras, Héléna, et surtout ne crains pas de me demander ce qu'il te faut.

– Oh ! Reinhold, mon oncle est tellement généreux pour moi que mon tiroir est toujours rempli, à mesure que j'y puise !

– C'est ce qu'il faut, puisque ton plaisir est de donner. Un plaisir ! Pas pour moi, certes. Si jeune que je sois, je connais déjà l'ennui d'être sollicité

par des gens que l'on ne parvient guère à rassasier.

– Mais, Reinhold, il y en a qui ont réellement besoin !

– Oui, c'est certain, mais l'écœurement produit par la bassesse et l'hypocrisie des autres rejaillit sur ceux-là.

– C'est un tort, Reinhold.

– Je ne dis pas le contraire, ma pauvre petite ! Je suis un être injuste, mauvais...

– Oh ! non.

La protestation s'échappait des lèvres de Mirka, qui s'approchait des deux cousins, un plateau à la main.

– Très bien, Mirka ! s'écria gaiement Héléna.

– Voyez-vous cette petite audacieuse qui me contredit ! répliqua en riant Reinhold. Allons, ne rougis pas comme cela, Mirka, je ne suis pas fâché, bien au contraire. Tu es une bonne petite fille, et nous chercherons, ma cousine et moi, à te faire tout le bien possible.

Quand Mirka quitta Volenstein dans la même voiture que le matin, une joie débordante remplissait son jeune cœur. Héléna lui avait dit qu'elle l'enverrait chercher chaque jour, qu'elle lui apprendrait à lire et commencerait son instruction religieuse. La petite abandonnée avait senti qu'elle était aimée, qu'elle serait désormais protégée par l'affection d'Héléna et l'intérêt si profond de Reinhold Liehman.

*

L'existence, à dater de ce jour, se trouva transformée pour Mirka.

Chaque après-midi, une voiture venait la chercher et l'emmenait à Volenstein. Là, elle passait plusieurs heures près d'Héléna, qui avait entrepris de lui apprendre à lire et de lui donner l'instruction religieuse qui lui manquait. Emma, la femme de chambre attachée au service de M^{lle} de Brünstein, lui avait confectionné une gentille blouse de lainage gris, simple comme il convenait

à la position de l'enfant. Mais la grâce et la distinction innée de Mirka suffisaient à la parer, si bien que Reinhold, la première fois qu'il avait vu la petite fille ainsi vêtue s'était écrié :

– Eh quoi ! est-ce ma petite rose sauvage que je vois si élégante !

La petite paria de Rosdorf était ici choyée, entourée de la chaude affection d'Hélène. Elle s'épanouissait dans cette atmosphère sympathique, et ses grands yeux noirs perdaient cette expression farouche et triste qui s'y voyait si souvent autrefois.

Pourtant l'enfant avait encore de pénibles moments à passer pendant le temps où elle se trouvait à Rosdorf. Tankred et Camilla, furieux de voir cette créature méprisée reçue chaque jour à Volenstein, alors qu'eux-mêmes n'y étaient invités que cérémonieusement, poursuivaient la petite fille de leurs méchancetés sournoises ; Hermann, gourmand et voleur, faisait main basse sur les fruits et les confiseries de l'office et laissait accuser Mirka par Aglaja, trop heureuse de tourmenter l'enfant qu'elle détestait.

Mais la vieille servante n'osait plus traiter Mirka avec la dureté d'autrefois. Elle craignait sans doute Lohn. M^{me} Halder elle-même lui avait conseillé la prudence.

– Il faut ménager Lohn, Aglaja. Il pourrait nous ennuyer beaucoup s'il le voulait. Et de plus, maintenant, il nous faut compter avec Reinhold Liehman et sa cousine. Si l'enfant se plaignait à eux, cela ferait un effet déplorable.

M^{me} Halder n'avait pas élevé une objection contre cette quotidienne visite de Mirka à Volenstein. Son mari se trouvait en ce moment dans une fort mauvaise passe financière dont il ne pouvait sortir qu'avec l'aide puissante de M. Liehman. Il fallait donc céder sans discuter à l'étrange fantaisie de Reinhold qui avait une extrême influence sur la volonté de son père et pourrait ainsi contrecarrer quand il lui plairait les projets de M. Halder. Mais M^{lle} de Holsenheim et sa nièce suivaient chaque fois d'un sombre regard l'équipage qui emmenait Mirka.

L'enfant un peu sauvage se transformait, moralement et physiquement, dans l'atmosphère

de Volenstein, sous la douce influence d'Hélène. La vivacité, la profondeur de son intelligence, la droiture et le sérieux de sa nature frappaient M^{lle} de Brünstein et Reinhold, en même temps que les charmait ce petit cœur aimant, dont la reconnaissance s'exprimait en délicates attentions.

Plusieurs fois, Reinhold emmena sa cousine dans la voiture qu'il conduisait lui-même, pour faire une promenade à travers la campagne ou la forêt, et Mirka fut de la partie. On s'arrêtait près d'une ferme, le jeune homme faisait apporter à Hélène et à l'enfant une tasse de lait frais tiré ; puis on s'asseyait dans quelque joli coin et on causait amicalement, Hélène continuant à donner à sa petite élève des enseignements enveloppés sous une forme charmante, Reinhold apprenant à sa protégée mille choses que s'assimilait promptement l'intelligente Mirka.

Une après-midi, à la suite d'une conversation avec sa cousine, le jeune homme alla trouver son père. Le résultat de ces deux conciliabules fut que, le lendemain, M. Liehman se rendit à

Rosdorf, et, ayant demandé à voir M^{me} Halder, il lui offrit de se charger complètement de l'enfant, qu'il désirait donner comme compagne à sa nièce dont Mirka avait entièrement fait la conquête.

– Nous la doterons, nous nous chargerons de son avenir, ajouta le grand industriel. Je serais heureux de causer ce plaisir à notre pauvre Héléna, en même temps qu'à mon fils qui est très attaché à cette petite fille dont la fierté lui a plu.

M^{me} Halder ne broncha pas ; à peine si une contraction vint un instant rider son front uni. Elle se répandit en exclamations admiratives sur la générosité de M. Liehman, fit observer qu'il était peut-être imprudent d'introduire chez soi une enfant qui pouvait avoir les pires instincts de sa race. Puis, comme M Liehman restait indifférent à cette objection, elle déclara que pour son compte elle ne voyait aucun inconvénient à accéder à sa demande, mais qu'il lui fallait consulter son mari, en ce moment dans le Hanovre.

– Soit, nous attendrons ces quelques jours, dit M. Liehman, d'autant mieux que je suis à peu

près certain de la réponse de M. Halder.

Quand il se fut éloigné, M^{me} Halder se précipita dans la chambre où M^{lle} Adèle gémissait, en proie à une nouvelle crise de rhumatismes.

– Eh bien ! mes prévisions se réalisent, dit-elle d'une voix haletante. Ils la demandent... tout à fait... Ils veulent l'élever, se charger de son avenir.

– Oh ciel ! murmura M^{lle} de Holsenheim. C'est un danger, Isidora.

– Oui, un véritable danger ! S'ils ont un soupçon, s'il leur vient, avec cela, le moindre fil indicateur – et je me défie de ce Lohn, – ils peuvent, puissants comme ils le sont, arriver à connaître au moins une partie de la vérité.

M^{lle} Adèle se souleva sur son lit en fixant sur sa nièce ses yeux pâles où passait une sorte d'affolement.

– Il faut... prendre les mesures nécessaires... Il faut agir, Isidora.

– Oui, il est temps. J’ai même commis une faute immense en laissant s’engager ces relations. J’aurais dû immédiatement éloigner l’enfant sous un prétexte quelconque. Maintenant, il va falloir manœuvrer avec un tel soin !... Mais il est impossible de la mettre entre les mains des Liehman ! Autant vaudrait nous attacher une pierre au cou et nous jeter dans l’étang !

VI

– Mademoiselle Héléna, M. Halder revient demain !

Mirka jetait joyeusement cette nouvelle en entrant dans le salon blanc, domaine particulier de la jeune infirme.

– Ah ! tant mieux, chérie. J'ai tellement hâte de t'avoir tout à moi, dit Héléna en embrassant l'enfant qui se pressait câlinement contre elle. Nous ferons de si bonne besogne ensemble !

– Oh ! je serai trop, trop heureuse, s'écria Mirka en joignant les mains. Être toujours près de vous, près de M. Reinhold ! Non, je ne peux pas croire que ce bonheur m'arrive jamais, dit-elle en hochant la tête.

– Tu l'auras dès demain, car pourquoi M. Halder refuserait-il ? Il ne te connaît même pas, je crois ?

– Non. je ne l’ai jamais vu que de loin, c’est un gros monsieur qui n’a pas l’air trop méchant.

– Reinhold dit que c’est un assez brave homme qui se laisse tout à fait conduire par sa femme. Du moment où celle-ci a consenti à te donner à nous, tu n’as donc rien à craindre, Mirka. Maintenant, sonne Emma pour qu’elle m’apporte mon chapeau et mon vêtement. Il fait si beau aujourd’hui que mon cousin doit nous faire faire une promenade en forêt.

Quand le jeune homme parut dans le salon, Héléna était prête et Mirka s’occupait à fixer sur ses cheveux un peu rebelles le grand chapeau de paille bise, garni de coquelicots, que lui avait donné sa protectrice.

L’enfant s’élança vers Reinhold et lui tendit son front sur lequel il mit un baiser.

– Vous êtes prêtes, toutes deux ?... Héléna, il y a dans la cour des tziganes qui demandent à donner une audition. Cela te ferait-il plaisir ?

– Oh ! beaucoup. J’aime tant cette musique !

– Viens, alors. Je t’installerai dans la voiture et

tu écouteras tout à ton aise.

Des tziganes !... Le mot avait fait dresser la tête à Mirka. Elle aussi était tzigane, disait-on. Elle allait donc voir des gens de sa race pour la première fois.

Elle suivit Reinhold et Héléna hors du château. Devant le perron, la voiture était arrêtée, son fougueux attelage tenu en main par deux domestiques... Un peu plus loin se trouvait un groupe d'hommes au teint bronzé, aux yeux sombres et aux longs cheveux noirs.

Reinhold, aidé d'un domestique, installa Héléna sur les coussins avec des précautions infinies. Puis il se tourna vers les tziganes et leur fit signe qu'ils pouvaient commencer.

Le chef, un homme d'une quarantaine d'années, extraordinairement maigre et sec, détourna son regard de Mirka, sur laquelle il s'attachait depuis que l'enfant était apparue. Il leva son archet... Et douce, tendre, caressante, la mélodie s'éleva dans le silence de la cour que rompait seul le cliquetis des gourmettes des chevaux.

Reinhold s'était appuyé à la voiture, et son pénétrant regard se posait sur Mirka, demeurée debout près de lui. L'enfant ne quittait pas des yeux les musiciens, et sa petite bouche ouverte semblait littéralement boire les sons produits par leurs instruments. Quand le chant se fit plus ardent, plus vif, quand il devint une sorte de tourbillon vertigineux pour finir par un doux murmure, la physionomie de la petite fille s'éclaira, se transfigura comme sous l'empire d'une sorte d'extase.

– Oh ! c'est fini ! murmura-t-elle quand le dernier son se fut éteint.

D'un geste, Reinhold fit signe aux tziganes de continuer... Et ils jouèrent encore, passant sans transition d'une mélodie pleine de douceur à une chevauchée guerrière à travers laquelle semblaient vibrer des cris de mort et des hurlements de victimes, de la rêverie mélancolique aux accents de joie farouche ou passionnée.

Et tandis que le chef faisait glisser avec une remarquable souplesse, l'archet sur les cordes de

son violon, il ne détachait pas ses yeux de Mirka.

Les musiciens s'arrêtèrent enfin. Reinhold se penchant vers l'enfant, lui mit dans la main une pièce d'or.

– Puisqu'ils t'ont fait plaisir, va leur porter cela, Mirka.

Elle s'avança, un peu intimidée par tous ces yeux sombres qui la regardaient. Le chef fit un pas vers elle, et ce fut à lui qu'elle tendit la rémunération offerte par Reinhold.

Il remercia en un allemand très pur, salua et s'éloigna, suivi de sa troupe, non sans avoir encore enveloppé l'enfant d'un long regard.

– Allons, Mirka, en voiture ! dit Reinhold. Notre promenade va se trouver nécessairement écourtée par suite de cet intermède imprévu. Mais j'en suis content, du moment où vous y avez trouvé toutes deux quelque agrément.

– Ils jouaient remarquablement bien, Reinhold ! s'écria Héléna.

– Le chef surtout est un véritable artiste... Mais regarde donc si les yeux de cette petite

brillent !

– Oh ! que c'était beau ! dit Mirka avec ravissement. Je n'avais jamais entendu de musique, et, maintenant, je voudrais en entendre toujours !

– Eh bien ! on te fera prendre des leçons, tu pourras alors t'en donner tant que tu voudras, dit Reinhold en lui caressant la joue avec le gant qu'il tenait à la main. Il n'y a rien d'étonnant à ce que tu aimes la musique si tu es vraiment fille de tziganes.

– Alors, mes parents seraient comme ceux-là, dit pensivement l'enfant. Ils vivent peut-être encore ?

– C'est très possible, mais comment les retrouver, parmi ces nomades ?... Allons, monte vite près d'Hélène, et en route !

Pendant la première partie de la promenade, Mirka demeura silencieuse et un peu rêveuse. Cet incident, cette musique si prenante, la vue de ces êtres à la race desquels elle appartenait l'avaient fortement émotionnée. Elle songeait que, si elle

était demeurée parmi les siens, elle aurait vécu de cette vie libre, indépendante, elle n'aurait pas connu Aglaja ni M^{lle} Adèle.

Mais pas davantage, M^{lle} Héléna ni M. Reinhold.

Son regard, brillant de tendre reconnaissance, se posa sur le doux visage d'Héléna pour se reporter sur le jeune homme qui conduisait l'attelage, dont il modérait l'ardeur à cause de sa cousine, un peu craintive.

Ils étaient tellement bons pour elle, tous deux ! Et, pourtant Reinhold était quelquefois très dur pour les autres, pour ses domestiques, par exemple. Mirka s'en était aperçue plusieurs fois et elle n'avait pu s'empêcher de le regarder d'un air de chagrin et de reproche. Il avait détourné chaque fois les yeux en prenant un air impatienté. Mais, depuis quelque temps, Mirka ne l'avait plus entendu parler avec cette colère froide ou cette mordante ironie que l'on redoutait tant chez lui.

Et maintenant, elle allait vivre près d'eux, toujours ! Un tel bonheur ne lui semblait pas

croyable.

Comme la voiture ralentissait en s'engageant sur une route de la forêt un peu montueuse, un homme surgit d'un sentier transversal. C'était le garde forestier Holtz. Il salua profondément et passa, en couvrant l'enfant d'un regard énigmatique.

D'un mouvement instinctif, Mirka s'était serrée contre Héléna.

– Qu'as-tu, chérie ? demanda M^{lle} de Brünstein.

– Cet homme me fait peur ! murmura Mirka.

– Il est certain qu'il n'a pas une physionomie sympathique, mais enfin, je ne vois pas ce qui peut t'inspirer cet effroi. J'ai cru m'apercevoir, Mirka, que tu avais de très vives antipathies.

– Oh ! c'est vrai, mademoiselle. Je déteste M^{lle} de Holsenheim, M^{me} Halder, ses enfants, Aglaja, Holtz...

Mirka débitait tout cela d'une haleine, et ses prunelles noires reprenaient leur lueur farouche, leur lueur tzigane, avait dit un jour Reinhold.

– Mirka, Mirka ! dit Héléna d'un ton de reproche. Que fais-tu des enseignements religieux que je te donne ? Ne sais-tu pas qu'il faut pardonner à ceux mêmes qui nous font souffrir ?

– Non, non, pas à eux ! s'écria impétueusement Mirka. Je les déteste !... je les déteste !... je les déteste !

– Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que cette petite furie ? dit Reinhold en tournant vivement la tête.

Très rouge, elle baissa le nez d'un air confus.

– Tu détestes qui, Mirka ?

– Eux, là-bas, qui m'ont rendue malheureuse. Dites, monsieur Reinhold, est-ce que je ne dois pas ?...

Elle s'était levée et se haussait sur la pointe de ses petits pieds pour atteindre à la hauteur du siège où était assis le jeune homme.

– Certainement non. Écoute Héléna, c'est une sainte, tu n'auras qu'à suivre ses enseignements pour devenir une petite perfection.

– Mais je ne peux pas... je ne peux pas les aimer ! soupira l'enfant d'un ton désolé.

Reinhold se mit à rire, tandis qu'Hélène, entourant de son bras le cou de Mirka, l'attirait contre elle.

– Pour le moment, essaye seulement d'oublier le mal qu'ils t'ont fait, petite Mirka. Dis, promets-moi d'essayer, ma mignonne ?

– Oh ! vous savez bien que, pour vous, je ferai tout, tout ce que je pourrai, s'écria l'enfant d'un ton ardent. Je vous aime, vous, je vous aime tant ! Et M. Reinhold aussi.

– Pauvre petite ! murmura Reinhold avec un sourire ému.

Il se détourna, car la montée était terminée et l'attelage reprenait une allure plus vive.

– Ah ! nous voici près de chez M^{me} Büntz ! dit tout à coup Mirka.

– Veux-tu que j'arrête pour que tu puisses lui dire bonjour ? demanda Reinhold.

– Oh ! oui, s'il vous plaît, monsieur !

Au bruit de la voiture, Hænsel et Lieschen étaient apparus au seuil de la porte. Et, derrière eux, s'avança leur mère.

– Mirka veut vous dire bonjour, Madame Büntz, dit Reinhold en la saluant avec cordialité.

Déjà l'enfant avait sauté hors de la voiture et se précipitait vers Anna, au cou de laquelle elle se jeta.

– Je suis bien contente de te voir, Mirka ! dit la jeune femme en l'embrassant affectueusement. L'oncle Lohn m'a raconté tout ce qui t'est arrivé d'heureux, et je m'en suis réjouie pour toi.

Tout en parlant, elle s'avançait vers la voiture et saluait respectueusement Héléna qui l'accueillait avec un aimable sourire.

– Si j'osais, Mademoiselle, vous offrir quelques rafraîchissements, ainsi qu'à Monsieur Liehman ? proposa-t-elle timidement.

– J'accepterais volontiers une tasse de lait, dit Héléna avec sa gracieuse simplicité habituelle.

– Et moi un peu de bière, Madame Büntz, ajouta Reinhold. La promenade nous a altérés. Mais surtout, pas de cérémonies, n'est-ce pas ? Nous les avons en horreur. Vos tasses, vos verres de tous les jours, voilà ce qu'il nous faut.

– Si vous le voulez, Monsieur, c'est bien facile, dit Anna avec un franc sourire qui découvrit ses fortes dents éblouissantes de blancheur.

– Je vais vous aider, Madame Büntz ! s'écria Mirka.

Elle s'élança vers la maison, suivie de Lieschen et de son frère qui s'accrochait à elle

Bientôt elle reparut, portant avec soin un petit plateau sur lequel se trouvait un verre rempli de bière blonde. À petits pas, elle s'avança vers le siège de la voiture et présenta ce verre à Reinhold.

– Merci, ma gentille petite ménagère, dit-il en riant. Maintenant, va chercher quelque chose pour toi, car je ne veux pas que tu t'oublies.

– Oh ! je suis contente pourvu que vous ayez ce qu'il vous faut tous les deux, répliqua gravement l'enfant.

Reinhold la couvrit d'un regard plein d'affection en murmurant :

– Brave petit cœur !... Je sens bien que tu ne

réagis pas par intérêt, toi !

Quelques instants plus tard, la voiture s'éloignait dans la direction de Rosdorf où l'on devait laisser au passage Mirka. L'enfant avait cette fois pris place sur le siège de devant, près de Reinhold. C'était son grand plaisir, mais elle ne le demandait jamais afin de demeurer près d'Hélène. Celle-ci, tout à fait dépourvue d'égoïsme et ne cherchant que la satisfaction d'autrui savait cependant le procurer souvent à sa petite amie, et Reinhold qui avait pour Mirka des complaisances extraordinaires, paraissait charmé d'avoir près de lui l'enfant dont les réflexions ardentes et vives, souvent profondes, semblaient l'intéresser beaucoup.

– Voilà Rosdorf ! soupira Mirka en apercevant la vieille grille qui fermait la cour. Faites aller les chevaux doucement, monsieur Reinhold, pour que j'arrive le moins vite possible !

– Il se mit à rire tout en accédant à la demande de l'enfant.

– Pauvre Mirka !... Enfin, bientôt, ce sera fini, nous n'aurons plus à te reconduire là.

– Oh ! oui, je resterai toujours avec vous, les heures me semblent si longues quand je suis ici !... Pour prendre patience, je regarde alors la rose que vous m’avez donnée, je l’embrasse...

– Tu l’as gardée, Mirka ?

– Oui, je l’ai là...

Elle sorti de son corsage une sorte de petit sachet en grosse toile et le montra à Reinhold.

– Je la garderai toujours, dit-elle d’un ton grave.

Les doigts de Reinhold caressèrent doucement la joue satinée de Mirka.

– Tu es une âme reconnaissante. C’est bien, cela, Mirka, dit-il avec émotion.

Malgré tout, il fallait s’arrêter à Rosdorf ! Mirka eut un gros soupir quand la voiture s’immobilisa devant la grille.

– À demain, monsieur Reinhold !

– À demain, petite Mirka !

Il lui tendit la main. L’enfant se penchant, y posa longuement ses lèvres.

– Merci !... Merci !... Je vous aimerai bien toujours ! dit-elle d'un ton ardent.

– Eh bien ! que te prend-il, petite fille ? fit-il, surpris et ému de cette soudaine effusion.

– Je ne sais pas ! murmura-t-elle avec confusion. Il m'a semblé tout à coup que je ne vous reverrais plus.

– Petite folle !... Descends vite, car les chevaux ne tiennent plus en place.

Elle obéit et sauta à terre, puis s'élança au cou d'Héléna qui l'embrassa affectueusement. Après quoi, elle s'en alla vers la grille qu'elle ouvrit. Mais elle se détourna encore pour regarder Reinhold et sa cousine, et, portant sa petite main à ses lèvres leur envoya un baiser.

Souriants, ils lui répondirent par le même geste. Et l'enfant disparut derrière la grille refermée.

À ce même moment, Lohn arrivait chez sa nièce. Celle-ci l'accueillit avec un sourire joyeux, et lui demanda des nouvelles de sa santé.

– Elle ne va guère, ma petite. Je baisse

beaucoup, je crois que la fin est proche...

– Oh ! mon oncle, que venez-vous me raconter là !

– Je le sens, ma fille. C'est même pourquoi je suis ici aujourd'hui. Je voudrais te confier quelque chose.

Il sortit de sa poche une enveloppe qui ne portait aucune suscription.

– Veux-tu accepter ceci en dépôt, Anna, pour le remettre à Mirka quand elle aura dix-huit ans ?

– Mais bien sûr, mon oncle ! Seulement, ça m'ennuie de vous voir ces idées-là. Dans huit ans, vous serez encore ici, certainement.

Le vieillard eut un brusque mouvement d'épaules.

– Ah ! oui, pour sûr, après les chagrins que j'ai eus et le tourment que je me fais !

– Du tourment ?... Pourquoi donc, mon bon oncle ? interrogea la jeune femme avec une sympathique curiosité.

Une contraction passa sur le visage de Lohn

– Pour des choses que j’aurai dû faire... pour des injustices que j’aurais pu empêcher. Si je vis quelque temps encore, j’aurai peut-être la possibilité de réparer le mal que j’ai laissé commettre... Mais, en tout cas, je te confie ce papier, Anna, afin que l’enfant y trouve quelques indications plus tard, lorsqu’elle aura la force de se défendre.

– Je vais le ranger soigneusement en haut, mon oncle, dans le secrétaire. Et j’espère que ce sera vous qui viendrez me le réclamer, dans huit ans.

– Que Dieu t’entende ! dit Lohn avec une gravité triste.

Il s’éloigna presque aussitôt, refusant le café que lui offrait Anna. Il s’en alla d’un pas pesant, la tête courbée, le regard absorbé par de pénibles pensées.

En regagnant la chambre qu’il occupait dans une petite dépendance du château, le vieillard croisa Mirka qui allait porter de l’herbe aux lapins élevés par Aglaja dans un coin de la cour des communs.

– Tu as passé une bonne après-midi, Mirka ? dit-il, frappé sans doute de la mine fraîche et du regard brillant de l'enfant.

– Oh ! oui, monsieur Lohn !... Et quand je pense que bientôt je serai toujours, toujours près d'eux !

– J'en serai bien content pour toi, Mirka. Je crois que tu ne regretteras pas grand-chose à Rosdorf ?

– Vous seulement, monsieur Lohn ! dit-elle avec un joli sourire.

Une sorte d'émotion passa sur le visage du vieil homme. Il se détourna et s'éloigna en murmurant :

– Moi aussi, j'aurai de la peine à ne plus la voir. Elle me rappelait un peu Roschen... Mais elle sera heureuse, là-bas... Puisque les Liehman vont devenir ses protecteurs, je leur confierai ce que je sais, ils sauront, mieux que moi, suivre la bonne piste et découvrir la vérité.

Quand Lohn entra le lendemain dans l'office, il y trouva Aglaja qui avalait son café au lait en roulant des yeux furibonds.

– Vous n'auriez pas vu Mirka, par hasard ? lui cria-t-elle dès qu'il parut sur le seuil.

– Non. Pourquoi ?

– Parce que la petite n'est pas dans sa chambre et que je ne peux la trouver nulle part. Elle aura été sans doute courir dans le parc pour se dispenser de travailler.

– Par ce temps ? dit Lohn en montrant l'épais brouillard qui atteignait presque jusqu'aux fenêtres.

– Bah ! cela ne gêne pas une sauvage de son espèce. Elle va se perdre là-dedans, et nous la reverrons je ne sais quand. Pourtant, ce n'est pas l'ouvrage à lui donner qui me manque !

– Vous n'aurez plus longtemps à la faire travailler, puisqu'elle va aller définitivement à Volenstein, fit observer Lohn tout en s'asseyant devant une table.

Aglaja marmotta quelques mots indistincts, tout en jetant au vieillard un singulier regard.

Le brouillard se dissipa vers midi. Mais Mirka ne reparut pas.

À deux heures, la voiture de Volenstein arriva. On chargea le cocher de dire à M^{lle} de Brünstein que Mirka était introuvable.

Aglaja tempêtait, Lohn devenait inquiet. Malgré la fatigue de ses vieilles jambes, il s'en alla explorer le parc et revint à la nuit tombante, exténué, n'ayant rien trouvé.

– Elle n'est pas revenue, la mauvaise gamine ! répondit Aglaja à son anxieuse question.

– Mais alors, que peut-elle être devenue ?

– Ces tziganes qui étaient par ici hier l'ont peut-être enlevée ? dit Aglaja en levant les épaules. Henrich en a vu errer hier soir de ce côté.

– Cela se pourrait ! dit Lohn, frappé d'une idée subite. Ils l'ont peut-être reconnue comme l'une des leurs... Mais il faudrait qu'ils aient pénétré cette nuit dans le château.

– La petite pouvait être de connivence avec eux et les avoir rejoints hier soir, au lieu d’aller se coucher.

– Cela, non, s’écria Lohn. Juste au moment où elle avait pour ainsi dire la certitude d’aller vivre à Volenstein !... Si elle a été emmenée par ces gens-là, c’est contre sa volonté, bien certainement !

– Je n’en suis pas sûre du tout ! riposta Aglaja. Il paraît que cette race-là a dans le sang le goût de l’indépendance et de la vie nomade. La petite n’aura pas pu y résister, malgré tout ce qu’on lui promettait à Volenstein.

– Non, non, non ! gronda Lohn. Cela, je n’y croirai jamais !

Le vieillard passa une nuit sans sommeil. D’étranges idées vinrent l’assaillir, des soupçons jaillirent eu lui. Au matin, il se leva et s’en alla errer dans la forêt.

Quand il revint au château, il trouva dans la cour Reinhold, qui venait d’arriver à cheval et s’exclamait à la nouvelle que lui donnait un

domestique :

– Comment ! Elle n'est pas revenue ?... Mais alors, il y a un accident ?

– On parle des tziganes qui auraient peut-être pu l'enlever, hasarda le domestique.

– C'est possible. L'un d'eux, je me le rappelle maintenant, la regardait beaucoup hier. Il faut faire immédiatement des recherches. M^{me} Halder s'en est-elle occupée ?

– Non, monsieur.

C'était Lohn qui répondait, en s'avançant de quelques pas.

– Non ?... Qu'attend-elle donc ?... Puisqu'il en est ainsi, je m'en charge. Mais s'ils l'ont enlevée ici, n'a-t-on pas trouvé quelques traces de leur passage ?

– Rien, monsieur, pas même des marques de pas, le sol étant très sec en ce moment.

– Il n'y a dans sa chambre aucune trace de lutte ?

– Absolument rien, monsieur. Le lit n'est pas

défait, il semblerait que l'enfant ne s'est pas couchée.

– Je ne saurais pourtant croire qu'elle fût de complicité avec eux ! murmura Reinhold.

– Oh ! non, ne le croyez pas, monsieur, dit vivement Lohn. Il y a là-dessous...

Il s'interrompt en voyant M^{me} Halder paraître sur le perron. Elle se répandit en exclamations désolées, déclara qu'elle allait prendre toutes les mesures nécessaires...

– C'est inutile, madame, je disais précisément à vos domestiques que je m'en chargeais, interrompit Reinhold avec froideur. Si j'avais pu penser que vous ne vous étiez pas occupée hier de cette absence inexplicable et inquiétante, j'aurais déjà fait des recherches.

Il prit congé de la châtelaine, furieuse sous son sourire forcé, et retourna au galop à Volenstein, d'où partirent aussitôt des ordres pour les recherches à effectuer.

Les gardes forestiers battirent en vain la forêt. La police arrêta les tziganes, qui protestèrent de

leur innocence et contre lesquels on ne put fournir aucune preuve... Mirka demeura introuvable.

Deux jours après la disparition de l'enfant, Lohn, qui errait méconnaissable, à travers le parc et la forêt, demanda un entretien à M^{lle} de Holsenheim et à sa nièce. Au bout d'un quart d'heure, un violent coup de sonnette appela les domestiques. Le vieillard était étendu à terre, frappé d'apoplexie, comme il semblait en avoir le pressentiment depuis quelque temps.

Deuxième partie

I

La pension Klautz avait une certaine renommée à Vienne, dans le monde de la petite bourgeoisie. Les élèves y recevaient une excellente éducation, une instruction soignée donnée par de bons professeurs. La directrice avait une réputation de sérieux et de haute honorabilité parfaitement établie, et, de l'avis de toutes les familles qui lui avaient confié leurs enfants, son institution méritait le qualificatif de « maison de toute confiance » inscrit sur le prospectus.

M^{me} Klautz se chargeait du cours de littérature, pour diminuer ses frais, et elle s'en acquittait avec un grand succès. Sa sœur, M^{lle} Clara donnait les leçons de solfège, chant, piano et violon. Excellente musicienne, elle avait réussi à former quelques bonnes élèves, dont elle aimait à faire valoir le jeune talent dans une petite audition

offerte chaque année aux parents, dans la grande salle de l'institution.

En cette matinée de mars, elle s'occupait précisément à dresser la liste des morceaux qu'elle devait donner à étudier à chaque élève pour ce grand jour. Sa taille frêle, un peu contrefaite, était penchée sur la table, tandis qu'elle écrivait lentement, réfléchissant, marmottant entre chaque mot.

– Menuet de Beethoven. Ida me jouera fort bien cela... *Le chœur des fileuses*, pour Martha Bleinz... Non, Crescenz l'interprétera encore mieux... Je donnerai à Martha...

Une porte qui s'ouvrait l'interrompit. Sa sœur entra, une lettre à la main, une expression de violente contrariété sur son visage coloré encadré de bandeaux grisonnants.

– J'ai enfin reçu la réponse, Clara... Elle me dit de patienter, car elle ne peut rien m'envoyer encore, se trouvant très gênée pour le moment.

– Les renseignements que nous avons pu avoir sont donc bien exacts ? Son mari fait de

mauvaises affaires ?

– Oui, ce doit être exact... Mais en attendant nous n'avons pas notre argent, et Lina se trouve à notre charge !

– C'est le moment de tirer parti de son talent Sophie. Au moins elle nous payera ainsi son entretien.

– Oui, je le ferais, si j'osais... Mais si elle venait à l'apprendre ?... Si Lina était reconnue ?

– Ce serait bien extraordinaire !... D'ailleurs il ne s'agit que de lui faire donner quelques leçons ici à l'intérieur. Évidemment, nous ne pouvons songer à lui faire courir le cachet, car elle attirerait beaucoup trop l'attention... Mais il serait, vraiment ridicule de pas profiter du talent que possède cette enfant et que nous lui avons donné les chances de développer.

– Certes, tu as raison... Eh bien ! va pour les leçons.

– Je la ferai aussi paraître à l'audition prochain.

– Oh ! que cela, Clara !

– Eh Dieu ! Que peux-tu craindre ? Nous n'avons là que les parents de nos élèves. Elle n'a jamais été connue d'eux.

– Qui peut savoir ? Nous ignorons tout de cette enfant.

M^{lle} Clara eut un impatient mouvement d'épaules, tandis qu'un sourire ironique se posait sur ses lèvres pâles.

– Que tu es trembleuse, Sophie !... Tu te laisses effrayer par cette femme, alors que maintenant nous la tenons aussi... Car la justice aurait sans doute vite fait de rechercher le motif de cette sorte de séquestration... ailleurs, il faut considérer une chose : c'est qu'avec l'âge que vient d'atteindre Lina, et avec cette nature énergique et ardente que, sur bien des points, nous n'avons jamais pu faire plier, il nous sera bientôt impossible de continuer le système suivi jusqu'ici. Un de ces jours elle trouvera le moyen de s'évader... Or, je trouve beaucoup moins dangereux de lui octroyer peu à peu quelque liberté, d'autant mieux qu'il faudra bien qu'elle lui soit rendue un jour ou l'autre. Sa

« protectrice » n'a pas la prétention, je suppose, de la tenir prisonnière toute sa vie ?

– J'avais compris qu'elle chercherait à l'envoyer très loin, au fond de l'Amérique, à la marier là-bas pour s'en débarrasser.

– La marier ?... Contre son gré ?... Je ne vois pas Lina se laissant faire !... Enfin, cela la regarde ; quant à nous, puisqu'elle ne peut plus nous payer, nous avons le devoir d'utiliser la petite, en prenant naturellement toutes les précautions nécessaires.

– Eh bien ! fais comme tu voudras ! conclut M^{me} Klautz.

Au moment où elle fermait la porte, sa sœur lui cria :

– Si Lina est rentrée, envoie-la moi !

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrait de nouveau. Sur le seuil apparut une svelte jeune fille, de taille un peu au-dessous de la moyenne. Ses magnifiques cheveux noirs formaient des bandeaux qui encadraient harmonieusement un fin visage au teint éblouissant, où brillaient des

yeux noirs très grands, fiers et profonds.

– Arrive, Lina, j’ai une nouvelle à t’apprendre, dit M^{lle} Clara. Nous avons décidé, ma sœur et moi, que tu jouerais à la prochaine audition.

Le visage de la jeune fille s’empourpra, son regard exprima une sorte de stupeur.

– Moi !... Vous voulez que je joue en public ?

– Oui, nous voulons faire un peu connaître ton talent... Et ensuite tu m’aideras en donnant quelques leçons, ce dont tu es très capable maintenant.

– Ce sera avec grand plaisir, mademoiselle ! dit Lina d’un ton très sincère.

– Alors mets-toi tout de suite à chercher ce que tu veux jouer. Je te donne carte blanche ; tu n’auras qu’à me soumettre ton choix, que je suis sûre d’approuver, car tu as du goût. Il faudra trois ou quatre morceaux... Nous n’en mettrons que deux sur le programme, mais certainement les auditeurs en redemanderont.

– Quelle confiance vous avez dans le pauvre petit talent de votre élève ! dit Lina avec un

sourire qui rendit plus charmant encore son beau visage.

– Oh ! je n'ai pas à te cacher que tu es déjà une véritable artiste ! Tu as un merveilleux instinct musical que je n'ai eu qu'à cultiver. Ce talent te servira maintenant à gagner ta vie.

Une ombre couvrit le regard de la jeune fille. Elle prit congé de M^{lle} Clara et s'éloigna pour gagner la petite chambre qu'elle occupait au second étage.

Elle s'assit près de la fenêtre et appuya son front dans sa main. La dernière phrase de M^{lle} Clara venait de réveiller en elle les inquiétudes qui s'y agitaient depuis des années.

Qui était-elle ?... D'où venait-elle ?... Ces questions, elle les avait faites plusieurs fois à M^{me} Klautz et à sa sœur. Toujours on lui avait répondu : « Nous ne savons pas. Quelqu'un qui s'intéresse à toi t'a confiée à nous ; nous t'élevons de notre mieux, sans nous inquiéter d'autre chose. »

Voyant qu'elle ne pouvait éclaircir ce mystère,

Lina ne questionnait plus maintenant. Mais elle cherchait toujours au fond de sa mémoire, elle essayait de saisir, de coordonner des bribes de souvenirs qui y flottaient, de percer le brouillard épais qui couvrait cette mémoire antérieurement au jour où elle s'était éveillée, dans cette maison, d'une sorte de lourd sommeil, et où elle avait vu, penchée sur elle, les figures inconnues de M^{me} Klautz et de M^{lle} Clara.

Jusqu'ici ses efforts avaient été vains. En dehors de quelques fugitifs souvenirs vagues et voilés, elle ne se rappelait rien.

Il lui restait cependant un vestige de ce mystérieux passé. À son cou elle portait un tout petit sachet de vieille toile renfermant une rose blanche flétrie. M^{me} Klautz avait voulu un jour le lui enlever, mais l'enfant avait crispé sa petite main avec une telle énergie, que la directrice, levant les épaules, n'avait pas insisté.

Cette fleur fanée ne rappelait rien à Lina. Qui la lui avait donnée ? Pourquoi l'avait-elle si bien conservée ?... Aucune réponse ne venait à ses questions. Mais elle y tenait plus que tout au

monde, et chaque jour elle la baisait pieusement, ayant l'intuition de répéter un geste antérieur habituel.

Elle avait vécu assez tranquille dans cette pension Klautz. La directrice était une nature autoritaire et froide, mais, sans témoigner à Lina aucune sympathie, elle ne l'avait pas rendue malheureuse. M^{lle} Clara, caractère un peu fantasque, souvent brusque et maussade, aurait plutôt fait souffrir l'enfant ardens, un peu vive, qui ne se gênait pas pour lui riposter. Mais cette crânerie elle-même avait plu à la cadette de M^{me} Klautz, et Lina était entrée tout à fait dans ses bonnes grâces le jour où elle s'était aperçue que la petite fille avait de merveilleuses dispositions musicales.

Dés lors, elle avait montré à l'enfant quelque sympathie – non de l'affection, car sa nature égoïste était incapable d'en éprouver. Et c'était aussi ce même sentiment qu'elle inspirait à Lina, qui n'avait pour M^{me} Klautz que de l'indifférence,

Par exemple, à mesure qu'elle grandissait, elle se rendait compte qu'une étroite surveillance était

exercée sur elle. Depuis une année surtout, elle éprouvait davantage la bizarre sensation d'être prisonnière dans cette maison. Ainsi, même pour se rendre à la chapelle toute proche, il lui était interdit de sortir sans l'une des deux sœurs. Elle n'avait aucun rapport avec les élèves, son instruction avait été faite à part par ces demoiselles, à leurs moments perdus. Les heures de récréation s'étaient toujours passées solitaires dans le grand vieux jardin, alors que les autres enfants se trouvaient à leurs cours. Deux fois par semaine, M^{me} Klautz ou M^{lle} Clara l'emmenaient faire une promenade, et elles l'obligeaient à s'envelopper le visage d'un voile épais, quelque temps qu'il fût.

De plus en plus, à mesure qu'elle avançait en âge, le mystère qui couvrait son passé qui l'entourait encore pesait lourdement sur son jeune cœur, et souvent, comme en ce moment, elle cherchait avec angoisse à percer cette brume épaisse.

Mais voilà qu'il semblait que ces dames eussent tout à coup l'idée de changer son

existence. Lui faire donner des leçons !... C'était la mettre en contact avec d'autres qu'elles-mêmes... Et à cette audition Lina se trouverait pour la première fois à visage découvert en présence de nombreux étrangers.

— Alors je me demande pourquoi elles m'ont élevée ainsi ? songea la jeune fille en appuyant sur sa main son front un peu brûlant.

*

L'audition du mois d'avril fut un triomphe pour Lina. Elle joua avec tant de charme, avec une si délicate expression unie à une remarquable virtuosité, qu'on lui redemanda avec enthousiasme plusieurs morceaux, comme l'avait prévu M^{lle} Clara.

Il est vrai que la beauté de la jeune violoniste n'était pas non plus étrangère à son succès. Cette jeune fille, dont la modeste robe blanche, confectionnée par elle-même, rehaussait l'élégance naturelle unie à une grâce tout

aristocratique, avait excité à son entrée dans la salle une admiration fortement mélangée de curiosité.

– Qui est-ce ?... Qui est-ce ?... demandait-on.

– Une pauvre enfant recueillie par charité et que l'on nous a confiée, répondait les deux sœurs.

En commençant à jouer. Lina tremblait un peu d'émotion et de vague effroi. Mais bientôt elle avait été tout entière à son jeu et, comme le lui avait dit plus tard M^{lle} Clara, elle s'était surpassée.

Ce succès l'avait un instant grisée. Puis elle s'était ressaisie, et tout d'abord, une fois retirée dans sa chambrette, avait remercié Dieu qui lui procurait ainsi un moyen de gagner sa vie. Après quoi, elle s'était laissée aller à faire quelques projets d'avenir. Quand elle serait majeure, – et même avant, si les êtres mystérieux qui s'occupaient d'elle l'y autorisaient – elle établirait un cours de musique, en cherchant une collaboratrice plus âgée. Pis elle pourrait paraître dans quelques concerts bien que cette perspective coutât à sa nature réservée, ennemie

de l'éclat et de la représentation.

En attendant, elle se vit chargée par M^{lle} Clara d'un certain nombre de leçons données à l'institution. Elle se mit avec zèle à cette tâche nouvelle pour elle, dans laquelle elle excella presque aussitôt.

D'ailleurs, comme le disait avec complaisance M^{lle} Clara, enchantée du succès de son élève préférée, Lina avait le don de réussir en tout. Elle confectionnait les confitures comme pas une, faisait des « sandkachen » à rendre jaloux le chef pâtissier de la cour, devenait à certaines heures couturière et modiste accomplie, discutait littérature avec M^{me} Klautz, tout en brodant ou en achevant une fine aquarelle, et ne craignait pas d'aborder victorieusement les difficultés d'une des plus épineuses parmi les œuvres de Listz.

Depuis la lettre reçue par M^{me} Klautz, les deux sœurs laissaient à la jeune fille un soupçon de liberté, c'est-à-dire qu'elle avait la permission de se rendre seule à la chapelle, ou encore d'aller faire une course dans un des magasins environnants. Lina n'en demandait pas

d'avantage, elle n'avait plus ainsi cette sensation d'être tenue en geôle qui lui devenait plus pénible depuis qu'elle était jeune fille.

Une après-midi, comme elle achevait de donner sa leçon à une petite Hongroise, fille d'un notable commerçant, M^{lle} Clara entra, en tenue de sortie.

– Va t'habiller, nous allons faire quelques courses pour profiter de ce temps magnifique, dit-elle à la jeune fille.

En peu d'instant Lina fut prête. La perspective d'une promenade quelconque l'enchantait toujours, car elle n'était pas gâtée par les distractions, la pauvre Lina, et cette courte variation à la solitaire et monotone existence de la pension Klautz lui faisait un bien infini, moralement et physiquement, car la nature ardente et vive de la jeune fille s'étiolait faute d'air et d'exercice suffisant.

Les courses accomplies, M^{lle} Clara déclara que l'on irait se promener un peu au Prater. Et les deux femmes gagnèrent la célèbre promenade viennoise, où, à cette heure, se, croisaient les

équipages élégants.

Lina s'intéressait à tout ce mouvement, regardait sans ombre d'envie, avec un plaisir tout artistique, les toilettes qui s'étaient sur les coussins des voitures, pour la plupart armoriées. Le coup d'œil était superbe, dans cette féerie de soleil et de verdure.

– Les merveilleux chevaux ! dit tout à coup M^{lle} Clara, qui avait un sens esthétique très vif. Regarde donc, Lina !... Cette victoria où sont assis deux messieurs...

Le regard de Lina suivit la direction indiquée. Et tout à coup, la jeune fille s'immobilisa, raidie par une sorte de stupeur, le cœur battant, à grands coups.

Où donc avait-elle vu déjà cette fine tête masculine, aux cheveux blonds, au profil unique et fier ?

Elle l'avait vue... Elle en était sûre ! Mais où ?... où ?

– Eh bien ! que te prend-il ? demanda M^{lle} Clara d'un ton surpris.

Elle se ressaisit aussitôt, avec une extrême présence d'esprit.

– Je regardais ces chevaux... Comme vous le dites, ils sont admirables, mademoiselle !

Elle avait réussi à donner à sa voix l'intonation accoutumée. Et elle bénissait ce voile, si désagréable pourtant par ce temps chaud, qui lui avait permis de dissimuler son émotion aux yeux de sa compagne.

M^{lle} Clara, aujourd'hui en veine d'amabilité, s'arrêta quelques pas plus loin pour offrir des gâteaux à Lina. Celle-ci accepta, car son jeune appétit se trouvait aiguisé par l'air et l'exercice. Elle releva son voile et commença à manger lentement un gâteau feuilleté, tout en continuant à jeter les yeux sur les équipages, dans l'espoir de revoir cet inconnu dont la vue l'avait si étrangement émue. Tout, à coup, elle eut un tressaillement. Un homme passait près d'elle, un homme vêtu d'une veste bariolée et portant un violon. Ce visage bronzé, ces longs cheveux, ces yeux noirs, mais elle les avait vus aussi !

Et les sombres prunelles de l'homme se

fixaient, sur elle, exprimant la joie, le triomphe de l'être qui trouve enfin ce qu'il cherchait.

Un instant elle crut qu'il allait lui adresser la parole. Mais il passa sans que M^{lle} Clara l'eût remarqué.

– Encore un gâteau, Lina ? proposa-t-elle.

– Non, merci, mademoiselle, je n'ai plus faim.

M^{lle} Clara leva les yeux vers elle.

– Qu'est-ce que tu as ?... Tu es toute pâle.

– J'éprouve un léger malaise... La marche le fera passer, sans doute.

De fait, elle se remit bientôt. Mais elle se sentait intérieurement fort agitée, et toute la nuit, toute la journée du lendemain, elle chercha à mettre un nom, un souvenir précis sur ces visages étrangers.

Mais elle ne trouvait rien. Et elle finit par se dire :

– C'est une idée, une illusion de mon esprit toujours tendu vers cette recherche du passé.

II

M^{me} Klautz et sa sœur se réjouissaient fort d'avoir enfin utilisé le talent de leur élève. Les leçons de la jeune fille étaient très prisées, et en outre, on la demandait parfois pour de petits concerts intimes, où elle obtenait les plus grands succès.

Sur ce dernier point, M^{me} Klautz, plus craintive que sa sœur, avait d'abord opposé quelque résistance.

— Bah ! que peux-tu craindre ? avait répliqué M^{lle} Clara. Les gens qui l'ont connue ne devaient pas appartenir à ce monde-là. D'ailleurs, nous ne pourrions pas la garder toujours sous cloche, tu en as convenu toi-même.

M^{me} Klautz avait cédé, et Lina avait joué dans trois de ces petites réunions sans prétention, où sa grâce et sa beauté avaient été fort remarquées.

Ces succès la laissaient très simple et fort calme, bien qu'intimement satisfaite, car elle entrevoyait un avenir de travail et de vie tranquille et indépendante, grâce à ce talent pour lequel son âme reconnaissante remerciait chaque jour la Providence.

Un dimanche, en rentrant des vêpres auxquelles elle avait assisté dans la chapelle voisine, elle rencontra près de la porte de l'institution la mère d'une de ses élèves, M^{me} Holster, femme d'un avocat qu'une toute récente plaidoirie venait de rendre presque célèbre,

– Ah ! vous voilà, chère mademoiselle ! s'écria-t-elle en tendant la main à la jeune fille. Je venais justement vous voir, ainsi que ces dames, pour vous faire une proposition.

– Veuillez entrer, madame, dit Lina en introduisant la clé dans la serrure.

Elle conduisit la visiteuse jusqu'au salon où M^{me} Klautz écrivait, tandis que sa sœur feuilletait des partitions.

– Une vraie chance que je vous apporte pour

M^{lle} Lina ! s'écria la visiteuse après leur avoir serré la main. Figurez-vous qu'hier, me trouvant à une réunion de charité, j'entends M^{me} Bruck, la femme du grand peintre, demander à une de ses voisines si elle ne connaîtrait pas une personne convenable, distinguée et très artiste, pouvant venir plusieurs fois par semaine faire de la musique chez une jeune dame malade. Comme la réponse était négative, je prends la parole, je parle de vous, je vante votre talent. M^{me} Bruck, qui me connaît bien – nous nous rencontrons dans différentes œuvres, – me charge alors de venir vous trouver pour vous demander de vous présenter chez son amie.

– Qui est cette dame ? demanda M^{me} Klautz.

– C'est la baronne de Brünstein, la femme d'un secrétaire de l'ambassade d'Allemagne.

Une légère contraction passa sur le front de la directrice. Mais M^{lle} Clara s'écria :

– Ce sera bon pour toi, Lina ! Cette personne, si tu lui plais, pourra te procurer de nouvelles élèves.

– Tu n’y penses pas, Clara ! interrompit vivement sa sœur. Envoyer Lina dans cette maison inconnue... elle si jeune !... on ne sait qui sont ces personnes...

– Oh ! des gens de la plus haute honorabilité, vous pouvez m’en croire ! s’écria M^{me} Holster. D’ailleurs, vous irez vous-même présenter M^{lle} Lina, vous pourrez ainsi juger... et quant au prix, il sera superbe, les Brünstein étant connus pour leur générosité, m’a dit M^{me} Bruck.

Cette dernière considération parut impressionner vivement M^{me} Klautz, de naturel fort intéressé... Pourtant, elle demanda à réfléchir, et, après le départ de M^{me} Holster, eut un long conciliabule avec sa sœur, d’où elle sortit le front soucieux, une expression hésitante au fond du regard.

Deux jours plus tard, elle se présentait avec Lina au petit hôtel qu’occupaient le baron et la baronne de Brünstein. Introduites dans un coquet salon, elles se trouvèrent en présence d’une jeune femme blonde, étendue sur une chaise longue. Après un bref échange de paroles, Lina fut

invitée à jouer... Et le visage un peu froid de la baronne s'éclaira alors, exprimant un véritable enthousiasme.

– C'est ravissant !... Vous êtes une merveilleuse musicienne, mademoiselle ! dit-elle quand la jeune fille eut terminé. Il faudra que vous veniez souvent me faire jouer de ce beau talent... Voyons, trois fois par semaine... pourriez-vous ?

Les jours furent fixés, ainsi que le prix, qui amena une lueur de satisfaction dans le regard de M^{me} Klautz. Puis les deux femmes s'éloignèrent, après que M^{me} de Brünstein eut remercié Lina du plaisir qu'elle lui avait causé.

La jeune baronne valait mieux que ne le faisait penser son premier abord, un peu altier, ainsi que Lina put s'en convaincre lors de la première séance de musique. Elle se montra fort aimable, fit causer la jeune fille et parut sincèrement touchée en apprenant sa singulière et pénible position.

Quand Lina s'éloigna après avoir pris le thé avec son hôtesse, M^{me} de Brünstein lui demanda :

– Vous serait-il possible de revenir demain, mademoiselle ? Nous attendons un cousin de mon mari, très amateur de musique, qui me saura grand gré de lui faire jouir d'un si admirable talent.

– Mais je crois que rien ne m'en empêchera, madame, répondit Lina après un instant de réflexion.

En apprenant cette invitation, M^{me} Klautz parut mécontente, et, une fois seule avec sa sœur, laissa échapper son inquiétude.

– Elle qui nous avait tant recommandé de ne la laisser voir à personne !... Si elle vient à le savoir !

– Eh bien ! nous lui répondrons qu'elle n'avait qu'à nous payer comme il était convenu ! riposta M^{lle} Clara. Elle ne peut pourtant pas prétendre que nous entretenions pour rien cette jeune fille !

– Évidemment, tu as raison en un sens... Mais j'ai peur, malgré tout, que tout cela ne finisse mal, murmura M^{me} Klautz en hochant la tête.

Le lendemain, Lina, son violon à la main, se

dirigea vers l'hôtel de Brünstein. Elle s'y rendait seule, la distance étant fort courte... Dans le vestibule, un domestique la débarrassa de son vêtement et de son chapeau et l'introduisit près de la baronne qui l'accueillit avec cordialité.

– Asseyez-vous là, chère mademoiselle. Quelle jolie mine fraîche vous avez !... Et cette robe couleur noisette va si bien à votre teint !... Voyons, qu'allez-vous nous jouer aujourd'hui ? Du Beethoven, d'abord, c'est le maître des maîtres... Ah ! vous avez apporté les œuvres de ce compositeur norvégien si à la mode !... Et ceci ?

– C'est une chanson tzigane que M^{me} Klautz a découverte dans un tas de vieille musique, dit Lina tout en déroulant le morceau désigné. Elle est signé d'un nom inconnu : Atikarus... Je l'ai trouvée admirable, et je suis certaine qu'elle tous plaira.

– Eh bien ! jouez-la-moi donc en attendant l'arrivée de mon mari et de son cousin, qui vont rentrer dans un instant.

Lina se leva aussitôt et commença à jouer...

Elle avait dit vrai, cette œuvre d'un inconnu était admirable. Une douceur exquise, un souffle de passion, une mélodie grave ou mélancolique y passaient tour à tour, délicieusement rendus par Lina dont l'âme vibrait avec celle du compositeur.

Comme elle laissait mourir la dernière note, des applaudissements discrets se firent entendre... Et par une portière soulevée, apparurent deux hommes, l'un fort et de haute taille, l'autre moins grand, très svelte dans sa correcte tenue d'après-midi.

– Cette œuvre est une merveille ! Et elle est interprétée d'une manière incomparable ! s'écria ce dernier.

Mais les mots moururent sur ses lèvres... Immobilisé soudain, il posait sur Lina ses yeux bruns où se lisait une stupeur intraduisible.

Et elle le regardait aussi, le cœur battant, reconnaissant soudain le jeune étranger aperçu en voiture au Prater...

– Mirka ! dit-il en avançant de quelques pas.

Mirka !... Il sembla à la jeune fille qu'un afflux soudain se faisait à son cerveau, elle eut la sensation d'un voile se déchirant, lui laissant voir enfin le passé mystérieux...

– Monsieur Reinhold ! s'écria-t-elle.

Il s'élança vers elle, le visage rayonnant, les mains tendues... Mais tout tournait autour de Mirka, elle chancelait et serait tombée sur le parquet si Reinhold ne l'avait retenue.

Il la porta sur un canapé, et, presque aussitôt, elle reprit ses sens. Ses grands yeux stupéfiés et ravis rencontrèrent le visage à la fois inquiet et heureux penché vers elle...

– Mirka !... Mirka, je vous retrouve, enfin ! Oh ! je n'ai pas eu de doute en voyant ces yeux-là ! C'étaient bien ceux de notre petite Mirka !

– Monsieur Reinhold ! murmura Mirka comme en un rêve. Je me rappelle maintenant... tout, tout ! Le château... M^{lle} Héléna...

– Quoi ! aviez-vous donc oublié ?

– Oui, je ne me souvenais plus de rien. Malgré tous mes efforts, le passé demeurait

complètement perdu dans la nuit. C'est en vous voyant que tout me revient... Je me rappelle. Vous habitiez le château de Volenstein, et j'y allais souvent pour tenir compagnie à M^{lle} Héléna...

– Ma chère cousine Héléna qui vit toujours avec nous. Quelle joie elle va éprouver à la nouvelle de votre découverte ! Nous vous avons tellement fait chercher, Mirka ! Qu'étiez-vous donc devenue ?

Mirka passa la main sur son front.

– Il y a quelque chose qui reste obscur... Je me rappelle Rosdorf, le vieux château où on m'avait recueillie, je me rappelle ses habitants : M^{lle} Adèle, Aglaja, le vieux Lohn...

– Qui est mort deux jours après votre disparition, Mirka.

– Oh ! pauvre Lohn ! Il était bon pour moi, lui !... Mais les autres !... Il y avait M^{me} Halder, ses enfants... Oui, je me rappelle tout, jusqu'à un soir où, après avoir passé l'après-midi avec M^{lle} Héléna et vous, j'allai me coucher comme à

l'ordinaire. Alors, je ne vois plus rien... Puis je m'éveille dans une chambre inconnue, j'aperçois deux visages étrangers penchés sur moi. Ces deux femmes m'appellent Lina. Je vis quelques jours dans une sorte d'engourdissement, puis mon intelligence se réveille... mais la mémoire reste obstinément endormie. Pourtant je cherche, je cherche... j'ai comme de vagues réminiscences... Et quand, il y a quelque, temps, je vous ai aperçu au Prater, j'ai éprouvé une sorte de commotion. Je vous reconnaissais, mais je ne pouvais pas me souvenir où je vous avais vu ni qui vous étiez.

– Vos ravisseurs vous avaient certainement donné un soporifique puissant, destiné en même temps à annihiler la mémoire ! Qui donc a pu avoir intérêt à cela ?... On a parlé de tziganes...

– Je ne sais rien, je n'ai jamais pu rien savoir de M^{me} Klautz et de sa sœur.

– Qui sont ces personnes, Mirka ?

– Celles qui m'ont élevée, et chez qui je vis... les directrices d'une institution de jeunes filles.

– Cependant, elles doivent savoir qui vous

êtes, et qui vous a confiée à elles ?

– Je le suppose, mais elles ont toujours feint l'ignorance vis-à-vis de moi. Que pouvais-je faire, si jeune, et seule, sans appui, sans expérience !

– Mais maintenant, nous serons là, Mirka ! Je vais vous conduire à M..., près d'Hélène, et nous verrons alors à tirer au clair cette mystérieuse affaire.

Il se tourna vers M. de Brünstein et sa femme qui avaient assisté, fort intrigués, à cette scène imprévue, et il leur donna les explications nécessaires.

– Évidemment, Mademoiselle a été victime de quelque ténébreuse machination, dit le baron. Les tziganes ne doivent être pour rien dans cette affaire, à ce qu'il me paraît.

– Je suis de ton avis. Il faudra trouver une autre piste... Ma chère Augusta, accepteriez-vous d'offrir pour un jour l'hospitalité à Mirka ?

– Mais je crois bien, tant qu'elle voudra, pauvre petite !

– Vous allez donc rester ici, Mirka, et, demain, je vous emmènerai à M... Mais, dès aujourd’hui, je vais me rendre chez ces dames Klautz afin d’essayer de savoir quelque chose.

Mirka se souleva sur le canapé et prit une des mains de Reinhold en levant vers lui un regard de prière.

– Je voudrais... que vous leur fassiez le moins de tort possible, si elles sont coupables. Elles n’ont pas été mauvaises pour moi...

Il eut un sourire ému qui chassa complètement l’habituelle expression d’ironie de sa physionomie.

– Je reconnais bien là ma petite Mirka au cœur d’or !... Mais vous aviez autrefois de très fortes antipathies, Mirka. Je me rappelle qu’un jour... le dernier jour où nous nous sommes vus, tenez, vous m’aviez presque scandalisé à ce sujet. Et Héléna vous avait fait une petite admonestation...

– Oui, je me rappelle aussi !... Oh ! maintenant, je suis chrétienne, je leur pardonne, dit-elle gravement. Non, je ne déteste plus

personne... mais je sais toujours beaucoup aimer ceux qui m'ont fait tant de bien, ceux qui ont eu pitié de moi... Maintenant, je me rappelle pourquoi j'ai gardé ceci.

Elle sortit le petit sachet et en retira la rose flétrie qu'elle montra à Reinhold.

– Vous me l'aviez mise un jour dans les cheveux, je l'ai gardée précieusement, en souvenir de M^{lle} Héléna et de vous... Chère demoiselle Héléna ! Quand je pense que je vais la revoir !

Des larmes de bonheur jaillissaient des yeux de Mirka, sa main tremblait d'émotion dans celle de Reinhold.

– Ma pauvre petite Mirka !... Nous avons eu un tel chagrin de cette disparition !... Et rien, rien, pas un indice ! N'avez-vous pas été trop malheureuse, au moins ?

– Non, ces dames se sont montrées assez bonnes à mon égard. Mais je souffrais tellement de ce mystère qui m'entourait !... et surtout du manque total d'affection !

– Cela ne vous fera pas défaut désormais, Mirka ! Vous serez maintenant heureuse autant qu'il dépendra de nous. Voyons, racontez-nous un peu quelle était votre existence, ma chère petite Mirka.

Il s'assit près d'elle, et Mirka fit le récit de sa vie monotone, de ses tristesses, de ses recherches au fond d'une mémoire qui la fuyait au moment précis où elle croyait saisir un fil indicateur... Et Reinhold, à son tour, parla de ses parents, d'Hélène, toujours infirme, et toujours aussi bonne, aussi angéliquement résignée.

– Il n'y a qu'elle, voyez-vous, Mirka, qui puisse avoir raison de ma méfiance générale de l'humanité, ajouta-t-il en souriant. Car je suis resté incurablement méfiant, voyant en tous ceux qui m'approchent un motif intéressé.

– Voilà l'inconvénient d'être fabuleusement riche, mon très cher, riposta M. de Brünstein. Que veux-tu, chaque médaille a son revers ! Celui-ci peut compter parmi les plus désagréables.

Une ombre passa sur le visage de Reinhold.

Sans répondre, il se leva en jetant un coup d'œil sur la pendule.

– Eh ! il est tard ! Je vais envoyer immédiatement un télégramme à ma mère pour la prévenir de notre prochaine arrivée et annoncer l'heureuse nouvelle à Héléna. Puis j'irai à cette pension Klautz... Quelle adresse, Mirka ?

– Albrechtstrasse, 12.

– Ce n'est pas loin d'ici... Augusta, je vous confie cette chère Mirka ; faites-lui donner un réconfortant, car elle n'est pas encore bien remise de son saisissement.

– Ne craignez rien, mon ami, nous allons bien la soigner... Mais ne voulez-vous pas qu'on attèle ?

– Oh ! c'est inutile ! En dix minutes j'y serai...
À tout à l'heure !

Il s'éloigna, suivi du regard par Mirka, tout abasourdie encore, se demandant si elle était bien éveillée, si elle ne rêvait pas toutes ces choses étranges, si complètement inattendues

III

Dans le bureau de M^{me} Klautz, les deux sœurs, penchées sur un registre, supputaient les bénéfices de l'année. Ils devaient être assez bons, car une expression satisfaite se lisait sur la physionomie de l'une et de l'autre.

– Avec ce qu'elle nous doit, cela fait une gentille somme, dit M^{lle} Clara. L'année prochaine, ce sera mieux encore, car Lina gagnera bien, surtout si cette dame de Brünstein peut lui procurer des élèves dans le grand monde. Et puis, nous verrons à la faire paraître dans quelques concerts ; elle aura certainement un succès fou, avec sa beauté et son talent.

M^{me} Klautz hocha la tête d'un air désapprobateur. Évidemment, les audaces de sa sœur l'effrayaient toujours.

– Poltronne ! dit M^{lle} Clara en levant les épaules. Sans moi, tu conserverais cette pauvre

Lina dans une véritable prison.

Un coup frappé à la porte l'interrompit. C'était une jeune servante annonçant qu'un monsieur demandait à voir M^{me} Klautz.

– Vous a-t-il dit son nom ? demanda la directrice en se levant.

– Je le lui ai demandé, madame ; il m'a répondu que c'était inutile, parce que vous ne le connaissiez pas.

M^{me} Klautz jeta un coup d'œil sur sa coiffure, rajusta son col et descendit pour gagner le salon où la servante avait introduit le visiteur. Celui-ci s'inclina à son entrée avec une politesse fortement teintée de hauteur, tandis qu'elle demandait :

– À qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ?

– Je me nomme Reinhold Liehman, madame.

Le nom de celui que l'on appelait le roi des industriels était trop célèbre dans le monde entier pour n'avoir pas frappé bien des fois les oreilles de M^{me} Klautz.

– M. Liehman de M... ? balbutia-t-elle d'un air

surpris.

– Oui, madame, le fils de Conrad Liehman. Et je viens vous parler au sujet de cette jeune fille que vous appelez Lina.

M^{me} Klautz crut voir tout tourner autour d'elle. Par un prodige de volonté, elle réussit pourtant à se dominer.

– Et à quel propos, monsieur ?... Mais veuillez vous asseoir, je vous prie.

Il prit place sur le fauteuil désigné, tandis que son interlocutrice s'asseyait en face de lui, en ayant soin de tourner le dos à la fenêtre.

– Je vais aller droit au but, madame, dit-il froidement. J'ai reconnu en cette jeune fille rencontrée aujourd'hui inopinément chez la baronne de Brünstein, ma cousine, une enfant disparue de façon mystérieuse, il y a huit ans, et que toutes les recherches ne parvinrent pas à faire découvrir.

Si M^{me} Klautz n'avait pas l'audacieuse initiative de sa cadette, elle possédait, en revanche, en face du danger, une remarquable

présence d'esprit et un sang-froid que fortifiaient les difficultés. En un instant, elle avait dressé son plan.

– Ce que vous me dites ne m'étonne aucunement, monsieur, fit-elle avec calme. J'ai toujours pensé qu'un mystère existait en effet autour de cette enfant, qui nous fut apportée un soir, tout endormie, par un homme inconnu que nous n'avons jamais revu.

– Quoi ! on vous l'a complètement abandonnée ?

– Absolument, monsieur. Nous l'avons élevée par compassion, et ce fut, étant donné nos modestes revenus, un véritable sacrifice, mais jamais nous n'avons pu savoir qui était cette petite étrangère.

– Vous avez cependant informé la police ?

Si M^{me} Klautz n'avait été placée à contrejour, Reinhold aurait vu un bref embarras se peindre sur sa physionomie.

– Non... Nous avons eu tort, je le sais. Mais des femmes seules ne s'entendent guère à ces

choses-là, elles craignent de se trouver mêlées à des affaires ennuyeuses.

Reinhold fronça les sourcils.

– Comment ! pour cela, vous avez négligé le seul moyen de connaître la vérité ?... Une pareille faiblesse est coupable, madame, et je me refuse à la comprendre !

Un instant désarçonnée par le ton sévère du jeune homme, par sa physionomie indignée, M^{me} Klautz se reprit et riposta :

– Ce n'est pas toujours par intérêt que je l'ai fait, puisque je gardais à ma charge cette enfant que je ne voulais pas jeter à la charité publique !

– Mais comment l'aviez-vous acceptée ainsi, sans renseignements ? Cet homme ne vous a-t-il pas donné un nom ?

– Si, il m'a dit qu'il s'appelait Muller, et que la petite Lina était sa fille. Il me raconta qu'il venait de perdre sa femme, que l'enfant, étant de santé délicate, avait besoin de grands soins, et qu'il nous priait de nous charger d'elle. Il nous offrait une si belle rémunération que nous

acceptâmes aussitôt. Alors il partit nous laissant une petite somme en acompte pour les premiers mois. Et nous ne le revîmes jamais.

– Avait-il donné une adresse ?

– Oui, une adresse que nous reconnûmes fausse en allant pour réclamer notre dû.

– Mais, d’après ce que m’a dit cette jeune fille, elle devait être, à son arrivée chez vous, sous l’influence d’un soporifique puissant, qui lui avait même annihilé la mémoire, jusqu’à aujourd’hui. Ne vous en êtes-vous pas aperçue ?

– J’ai, en effet, trouvé ce sommeil très étrange, et j’en fis l’observation à son père. Il me répondit que c’était un état nerveux dû à sa faiblesse de constitution mais qu’un régime fortifiant et de bons soins le feraient vite disparaître.

– C’était bien de la crédulité de votre part, madame ! dit Reinhold avec ironie. Tout cela aurait dû vous paraître assez singulier pour vous engager à prendre immédiatement des informations.

M^{me} Klautz se réjouit une fois de plus de

l'ombre qui envahissait le salon, en sentant qu'elle pâissait sous le regard trop pénétrant du jeune homme. Elle essaya de prendre un ton de bravade.

– Je vous le répète, monsieur, il ne me convenait pas de m'élancer dans une désagréable affaire. Mais veuillez maintenant me dire à quel titre vous vous occupez ainsi de cette jeune personne que je considère comme ma pupille ?

Il se leva, une lueur de hautaine raillerie au fond du regard.

– Peut-être, un jour, me plaira-t-il de vous l'apprendre. Pour le moment, sachez seulement que Lina, comme vous l'appellez, est et restera sous la protection de ma famille, et qu'elle ne remettra jamais les pieds ici.

Il fit un pas vers la porte. Mais M^{me} Klautz étendit la main pour l'arrêter. Toute la belle assurance de la directrice avait disparu, elle devenait très humble devant cet étranger qui pourrait être un tout-puissant ennemi.

– Mais, monsieur ! ne vous méprenez pas sur

mes paroles ! s'écria-t-elle d'un ton suppliant. C'est mon affection pour cette enfant qui me fait parler. Comment, nous l'avons élevée, soignée, instruite, et vous voudriez nous l'enlever !

– Je le regrette, madame, dit-il froidement. Mais votre conduite si étrange me faisant craindre quelque complicité ou tout au moins une coupable faiblesse de votre part, je crois plus prudent d'éloigner de vous notre jeune protégée. Je me fais d'ailleurs un devoir de vous dire qu'elle vous demeure très reconnaissante de ce que vous avez fait pour elle, et qu'elle m'a même demandé d'éviter tout ce qui pourrait vous causer du tort. Je me conformerai à son désir, tant que je ne verrai pas pour elle son intérêt immédiat à agir autrement.

Il s'inclina et se dirigea vers la porte. Machinalement, M^{me} Klautz le suivit.

– Ah ! à propos, quelle sorte d'homme était-ce, que ce soi-disant père ? demanda-t-il en posant sa main sur la serrure.

En complet désarroi, elle balbutia :

– Un grand, fort, avec une barbe rousse.

– Un Allemand ?

– Oui, je crois.

– À quelle classe de la société vous a-t-il semblé appartenir ?

– Au peuple, plutôt, oui, je crois.

– C'est bien, je vous remercie.

Et, ouvrant la porte, Reinhold s'en alla rapidement vers l'hôtel de Brünstein.

M^{me} Klautz, d'un pas chancelant, rentra dans le salon. Sa sœur se tenait au milieu de la pièce, les bras tombants, la mine désespérée.

– J'ai tout entendu, Sophie. Tu avais raison, dit M^{lle} Clara d'une voix étouffée.

– Ah ! tu ne voulais pas me croire ! Nous voilà dans une charmante position, maintenant ! Ce jeune homme paraît étonnamment clairvoyant et doit posséder une volonté de fer. Avec cela, étant donnée sa situation, il dispose de toutes les influences possibles pour arriver à connaître la vérité. Heureusement encore que j'ai pu arranger

une histoire plausible !

– Oui, tu as fort habilement mélangé le vrai et le faux. Mais, Sophie, les Liehman habitent M... ! Que va-t-elle dire... que va-t-elle faire quand elle verra Lina ?

C'était cette fois, M^{lle} Clara, la plus audacieuse auparavant, qui semblait complètement abattue.

– Nous verrons, nous aviserons, murmura M^{me} Klautz. Lina ne cherchera pas à nous causer de l'ennui, bien au contraire. Après tout, nous ne lui avons jamais fait de mal.

Et nous ne savons pas du tout qui elle est, pourquoi on nous l'a confiée ainsi. Nous avons fait de notre mieux pour elle ; le reste ne nous regarde pas.

– Ce M. Liehman a parlé de complicité.

– Qui la prouvera ?... Aucune lettre n'a été échangée entre elle et moi, nous nous sommes rencontrées en dehors de tout témoin. Non, vois-tu, Clara, je crois que la situation n'est pas si mauvaise qu'elle paraît au premier abord. Quant à « elle », si elle voulait nous causer du tort, nous

la menacerions de raconter toute la vérité à M. Liehman. Même sans preuves, nous pourrions ainsi lui causer bien de l'ennui, et si les affaires de son mari sont en aussi mauvaise posture qu'on nous l'a dit, elle fera tout au monde pour éviter le plus petit esclandre venant les compliquer.

... Pendant ce temps, Reinold arrivait à l'hôtel de Brünstein, et tout droit, s'en allait vers le salon où Mirka, complètement remise de son émotion, causait avec la baronne.

À l'entrée du jeune homme, elle se leva et s'avança vivement vers lui.

– Eh bien ! monsieur Reinold ?

– Eh bien ! Mirka, je n'ai rien su. Mais pour moi, cette M^{me} Klautz est complice.

– Oh ! vous croyez !... Et de qui ?

– Voilà le point qui reste dans l'ombre. Mais ne craignez rien, nous arriverons à la vérité, peu à peu. Voyons, que je vous rende compte de mon entrevue avec cette personne.

En terminant son récit, il ajouta :

– J'ai eu l'impression, au seul son de la voix,

que cette femme mentait. Par elle, nous saurons difficilement quelque chose.

– Qu’avez-vous, Mirka ? dit-il en voyant un frisson secouer la jeune fille.

– Je pensais à ce qu’elle vous avait dit de cet homme, qui, prétend-elle, m’amena chez elle. Un homme grand, fort, à la barbe rousse. Aussitôt, j’ai revu une figure qui m’inspirait autrefois un profond effroi. C’était, je crois, un garde forestier de Volenstein.

– Holtz !

– Oui, c’est cela.

– Une figure peu sympathique, en effet. Il a quitté notre service un an environ après votre disparition, pour s’installer à Melsau, dans une maison qu’il avait achetée. On le disait fort à son aise. Faudrait-il chercher là quelque indice ?

– Je ne sais. Il peut n’y avoir qu’une simple coïncidence. Les hommes grands et roux ne manquent pas dans le monde entier. Mais ce Holtz m’inspirait une sorte d’éloignement, et j’avais grand soin de me cacher quand il venait à

Rosdorf.

– Ah ! il venait à Rosdorf ?

– Oui, pour voir sa tante, la vieille Aglaja. Celle-ci faisait toujours la grimace quand elle le voyait apparaître, mais elle le recevait fort bien, et M^{lle} de Holsenheim aussi. C'est extraordinaire comme tous ces souvenirs d'autrefois me reviennent nets et précis.

– Qu'est-ce que M^{lle} de Holsenheim pouvait bien avoir affaire avec ce garde forestier d'un autre domaine que le sien ? dit Reinhold qui paraissait suivre une idée.

– Cela, je ne le sais. En tout cas, elle et Aglaja étaient toujours de fort mauvaise humeur après sa visite.

Reinhold s'assit près de Mirka et, l'air pensif, se mit à tordre machinalement ses gants.

– Je me suis toujours demandé pourquoi M^{lle} de Holsenheim et sa nièce semblaient tant vous détester, dit-il tout à coup.

– C'est précisément la réflexion que j'ai faite à Mirka quand elle m'a eu raconté son existence là-

bas ! s'écria M^{me} de Brünstein,

– Elles étaient très fières de leur noblesse et méprisaient la pauvre tzigane, l'enfant abandonnée que j'étais, dit mélancoliquement Mirka.

M^{me} de Brünstein secoua la tête.

– D'après ce que vous m'en avez dit, il y avait autre chose que cela. Reinhold, cette M^{me} Halder habite M... ?

– Oui, son mari dirige une industrie qui a connu des jours brillants, mais périclité complètement depuis deux ans. Elle va éprouver une forte surprise en apprenant que je vous ai retrouvée, Mirka.

– Une surprise désagréable, monsieur.

– Bah ! que lui importe ! Elle n'a plus aucun rapport à avoir avec vous. À moins qu'elle ne soit mieux informée que quiconque sur la cause de votre disparition.

Mirka le regarda avec stupeur.

– Monsieur Reinhold, que pensez-vous ?

– Rien pour le moment, Mirka. Il faut que je réfléchisse, que je cherche. Allons, laissons ce sujet de côté, ma petite Mirka, et parlons de notre prochaine réunion à M..., avec notre chère Héléna, dont je me figure la joie au reçu de ma dépêche.

*

Mirka quitta le lendemain avec Reinhold l'hôtel de Brünstein, où elle avait été traitée, pendant ces vingt-quatre heures, comme un hôte de choix. La baronne s'était prise d'une profonde sympathie pour la jeune fille dont la grâce et la distinction l'avaient absolument charmée, et il fallut que Reinhold promît qu'elle accompagnerait M^{me} Liehman lors de son prochain voyage à Vienne.

À la gare, Reinhold, après avoir installé dans un sleeping-car Mirka et la vieille femme de chambre de la baronne qui l'accompagnait, s'éloigna pour acheter des revues. Mirka,

penchée à une fenêtre, causait avec M. de Brünstein demeuré sur le quai. Elle tressaillit tout à coup. Son regard, errant machinalement devant elle, venait d'apercevoir, glissant à travers les groupes de voyageurs qui circulaient, un visage déjà vu, que sa mémoire retrouvée lui permettait maintenant d'identifier : c'était le chef des tziganes qui avaient joué dans la cour de Volenstein, le dernier jour où elle s'était trouvée avec Héléna et son cousin. Et c'était aussi cet homme qui était passé près d'elle, au Prater, et l'avait si fixement regardée.

Quand Reinhold fut revenu, elle lui raconta ce fait.

– Voyons, y aurait-il réellement du tzigane là-dedans ? dit le jeune homme avec surprise. Ce sera une nouvelle piste à suivre.

– Peut-être cet homme est-il chargé de surveiller mademoiselle, fit observer M. de Brünstein.

– Qui sait !... Mais nous la garderons bien, cette fois ! dit Reinhold avec ce sourire qui adoucissait si bien sa physionomie.

Le signal étant donné, le train s'ébranlait. M de Brünstein ! serra une dernière fois la main de Mirka et de Reinhold. Et le train quitta la gare de Vienne, de cette ville où Mirka venait de vivre huit années presque prisonnière, dans l'oubli complet du passé.

IV

Il faisait grand jour lorsque le train entra en gare de M... Mirka, toute fraîche après une nuit de bon sommeil, sauta légèrement sur le quai en s'appuyant sur la main que lui tendait Reinhold.

– Vous avez bien dormi, Mirka ? s'informa-t-il avec sollicitude,

– Admirablement. Voyager dans ces conditions ne laisse pas la moindre fatigue.

– Couvrez-vous bien, il fait vraiment froid aujourd'hui, dit-il en ramenant sur les épaules de Mirka le manteau qui en glissait.

Un valet de pied s'avança et prit le bulletin que lui tendait son maître. Puis Reinhold, précédant Mirka et la femme de chambre, se dirigea vers la sortie,

– Tiens, Liehman ! dit une voix masculine.

Un jeune homme s'avancait la main tendue,

un gros garçon au visage coloré, à la moustache rousse, à l'air suffisant et poseur.

– Ah ! c'est vous, Halder ! dit Reinhold d'un ton de hautaine indifférence. Vous tombez bien, je vais pouvoir vous faire renouveler connaissance avec quelqu'un que nous désespérions de revoir.

Le regard surpris de l'arrivant se posait sur Mirka, dont la physionomie demeurait indistincte sous son voile.

– ... Mirka, reconnaissez-vous Tankred Halder ?

– Oh ! très bien, dit-elle froidement. |

– Mirka ! balbutia Tankred d'un ton stupéfié. La petite tzigane qui disparut un beau jour et qu'on ne put jamais retrouver ?

– Elle-même. Après huit ans, je viens de la découvrir et je la ramène chez-nous. Mais nous parlerons de tout cela un autre jour ; je crains que Mirka ne prenne froid ici. Annoncez seulement la nouvelle à votre mère, Halder, cela lui fera plaisir.

Sur cette phrase, lancée d'un ton tranquillement ironique, Reinhold s'éloigna avec Mirka, tous deux suivis du regard par Tankred qui murmurait :

– La drôle de chose !... Et quelle idée qu'un homme comme lui a-t-il de s'occuper de cette mauvaise graine de Bohémiens ? Il était assez furieux, il y a huit ans, quand elle a disparu ! C'est peut-être bien à cela que nous devons attribuer le peu d'empressement que M. Liehman a mis à aider mon père quand ses affaires se sont trouvées embarrassées. Ils nous ont rendus responsables de la disparition de cette tzigane dont M^{lle} de Brünstein et Reinhold s'étaient engoués. Ce serait trop fort, par exemple, si nous devons notre ruine à cette misérable créature ! acheva rageusement le jeune homme entre ses dents.

Pendant ce temps, Reinhold, tout en faisant monter Mirka dans le coupé qui les attendait, lui demandait :

- Auriez-vous reconnu ce personnage, Mirka ?
- Oui, surtout à son regard si antipathique

– Ah ! vous êtes du même avis que moi. Et quelle pose !... L'imbécile ! Il tourne autour de moi avec des flatteries plein la bouche, sans doute dans l'espoir de me soutirer de l'argent pour payer ses dettes, nombreuses, dit-on, car cet intéressant individu vit sans travailler et s'amuse tout le long de l'année. Avec cela, son père fait de mauvaises affaires. Qu'ils se débrouillent ! M. Halder a bien essayé de venir mendier l'aide de mon père, mais nous avons été d'avis tous deux : que cette famille, ridiculement vaniteuse et ne pensant qu'au plaisir, ne méritait aucun intérêt.

Tout en parlant, Reinhold s'était assis près de Mirka, et la voiture s'éloigna au trot de ses superbes chevaux, bien connus des habitants de M..., pour lesquels l'opulente famille Liehman était un fétiche et une gloire.

L'équipage s'arrêta devant un vieil hôtel de majestueuse apparence, acheté par Conrad Liehman au descendant d'une antique famille.

Des l'entrée du vestibule, Mirka, dont le goût était très délicat et le sens artistique très développé, fut frappé par le luxe sobre,

l'ordonnance parfaite de la décoration. Et cette impression s'accrut en traversant à la suite de Reinhold plusieurs salons avant d'atteindre celui où se trouvait Héléna, assise dans un fauteuil, près de la cheminée où flambait un feu vif.

Une joyeuse exclamation s'éleva. Mirka s'élança, tomba dans les bras que lui tendait la jeune infirme.

– Mirka, ma chérie !... Enfin !

Des larmes d'émotion jaillirent des yeux de Mirka, tandis qu'elle était serrée sur la poitrine d'Héléna, qu'elle baisait ce fin visage un peu pâle toujours, et si doux, si rayonnant de bonté.

Quelques instants plus tard, Mirka, débarrassée par Reinhold de son manteau et de son chapeau, s'asseyait près du feu et commençait à raconter son existence pendant ces huit années, tandis qu'un domestique servait un substantiel et délicat repas aux deux voyageurs.

– C'est extraordinaire ! c'est providentiel ! s'écria Héléna quand Reinhold eut à son tour narré la façon dont il avait retrouvé Mirka. Mais

penses-tu découvrir quelque chose dans cet imbroglio, mon cher ami ?

– Qui sait ? murmura-t-il avec un sourire énigmatique.

Le repas terminé, il se leva, laissant, dit-il, les deux amies à leurs épanchements. Mirka, avec la grâce impulsive qui la rendait si charmante, lui prit la main en disant avec une reconnaissance émue :

– Laissez-moi vous remercier, monsieur Reinhold ! Je ne sais vraiment de quelle façon vous exprimer...

– Taisez-vous, Mirka, dit-il en souriant. Tous vos remerciements ne vaudront jamais, en fait d'éloquence, le bonheur que je lis dans votre regard.

– Il est toujours le même, n'est-ce pas, mademoiselle dit Mirka, lorsque le jeune homme se fut éloigné.

– Toujours la bonté même et la défiance personnifiée. Jamais il ne se mariera, c'est impossible. Il ne croira jamais à une affection

désintéressée. La trop grande richesse est parfois un lourd fardeau, Mirka, pour les âmes fières et délicates surtout.

– Mais elle permet de faire tant de bien, mademoiselle !

– Ah ! cela oui, j'en sais quelque chose. Mon oncle et Reinhold, sachant que c'est ma plus grande satisfaction, me comblent d'or pour mes protégés. Mais cela n'empêche pas mon cousin de noter avec une ironie amère les désillusions que je rencontre, les ingratitude dont mes collaboratrices et moi sommes l'objet.

– Oh ! il faut regarder plus haut, murmura Mirka. Sans cela, nous deviendrions mauvais.

– Oui, c'est ce que je dis à Reinhold. On ne saurait imaginer, en le voyant, de quelle sensibilité son âme est douée et combien une désillusion pourrait le faire souffrir. C'est pour éviter sans doute pareille éventualité qu'il s'endurcit le cœur en se réfugiant dans un ironique mépris de l'humanité en général.

– C'est dommage ! dit pensivement Mirka en

posant son regard sur la grande photographie de Reinhold qui faisait suite, sur la table d'Hélène, à celle de son père et de sa mère.

Un peu plus tard, Mirka vit apparaître M^{me} Liehman, aimable et charmante comme autrefois, toujours élégante, mais moins mondaine. Puis, au déjeuner, la jeune fille se trouva en présence de Conrad Liehman.

Elle l'avait vu jadis deux ou trois fois au plus, et se rappelait un homme maigre et blond, à l'air sérieux, fier et un peu froid, comme son fils. Elle le retrouva le même, avec quelques rides et des cheveux grisonnants. Il se montra bienveillant et aimable pour la jeune étrangère introduite ainsi inopinément à son foyer et parut s'intéresser beaucoup au mystère qui entourait Mirka.

– Ma chère enfant, je suis comme Reinhold, je dis : « Il faudra absolument que nous voyions clair là-dedans », déclara-t-il. Ce sera long et difficile, sans doute, mais nous n'y épargnerons rien.

Deux jours après son arrivée à l'hôtel Liehman, Mirka, en causant avec Hélène, lui dit

tout à coup :

– Chère mademoiselle, vous voudrez bien, n'est-ce pas, m'aider à trouver quelques leçons par vos connaissances ?

– Des leçons ? fit Héléna avec surprise. Pourquoi faire ?

– Mais ne faut-il pas que je gagne ma vie ? Vous n'avez pu penser que je resterais indéfiniment à la charge de M. Liehman ?

Héléna ne put s'empêcher de rire.

– À la charge !... Pauvre petit oiseau !... Ne craignez rien, mon oncle et mon cousin ne vous laisseront pas mettre votre projet à exécution.

Mais, au profond étonnement d'Héléna, Reinhold, en apprenant le désir de Mirka, répondit sans hésiter :

– Elle a raison. Du moment où elle est jeune et bien portante, c'est une question de dignité pour elle que de travailler.

– Ah ! que je suis contente de voir que vous me comprenez et m'approuvez, monsieur Reinhold ! s'écria joyeusement Mirka. Vous me

trouverez bien vite quelques leçons, n'est-ce pas ?

– Mais certainement, je vous chercherai cela. Et, en attendant, ce soir nous vous demanderons de nous charmer par un peu de musique. Je n'ai rien entendu qui m'ait si profondément ému que votre jeu, Mirka.

Quand, un peu plus tard, Héléna se trouva seule avec son cousin, elle lui exprima sa surprise de l'approbation si prompte donnée au projet de Mirka.

– Elle est si jeune encore ! Comment l'envoyer donner des leçons toute seule ? Au moins aurait-il fallu attendre deux ou trois ans.

– Rassure-toi, Héléna, je ne me presserai pas de lui en trouver. Et lorsqu'elle en aura, nous la ferons accompagner par une femme de chambre, d'autant plus qu'il semble que cette enfant ait des ennemis intéressés à la faire disparaître

– Penses-tu vraiment, Reinhold ?...

– Je pense beaucoup de choses, mais je n'en veux rien dire encore.

Il se leva, marcha vers la porte puis revint vers sa cousine.

– Si Mirka n’avait pas agi comme elle l’a fait, un peu de la très grande estime dans laquelle je la tiens lui aurait été enlevée, dit-il tranquillement. C’est une petite âme loyale, délicate et courageuse, qui a droit à toute mon admiration.

En le regardant s’éloigner, Héléna eut un très doux sourire, et son regard plein de prière s’éleva vers la Vierge posée en face d’elle sur un socle de marbre.

– Qu’il soit heureux, mon cher Reinhold ! murmura-t-elle.

Dans la jolie chambre claire qui lui avait été attribuée à l’hôtel Liehman, Mirka achevait sa toilette pour la petite soirée que donnait aujourd’hui M^{me} Liehman. Elle devait y faire de la musique, et en même temps elle serait présentée aux connaissances de l’opulente famille, qui grillaient d’envie de voir cette mystérieuse petite tzigane dont l’histoire était connue de tout M...

Elle avait refusé les services de la femme de chambre et avait coiffé elle-même la lourde chevelure noire qui encadrait si bien son visage délicat. Maintenant ses petites mains vives agrafaient la robe de crépon rose offerte par M^{me} Liehman.

Un dernier coup d'œil sur la glace... et Mirka, satisfaite, prit son éventail, don d'Hélène, et descendit lentement le majestueux escalier, féériquement éclairé.

– Mirka, vous êtes idéale !

Elle leva les yeux et vit Reinhold arrêté au seuil d'une porte. La physionomie si souvent froide du jeune homme était singulièrement émue ce soir.

– Vraiment, je ne suis pas trop mal habillée, malgré mon inexpérience ? dit-elle avec simplicité.

Il eut un sourire où passait un peu de malice.

– Non, vous êtes passable, Mirka... Cependant, il vous manque quelque chose, et vous allez me permettre de vous l'offrir...

Il s'avavançait, élevant sa main droite qui tenait trois roses admirables, délicatement teintées de jaune.

– Oh ! que vous êtes bon !... Merci, monsieur Reinhold !

– Il faut en mettre une dans vos cheveux noirs, Mirka... Me permettez-vous de le faire, comme autrefois ?

Pour toute réponse, elle inclina un peu la tête, et Reinhold glissa une rose dans la sombre chevelure.

– Maintenant il ne vous manque plus rien, vous êtes parfaite, dit-il, tandis que Mirka attachait les autres roses à son corsage.

– Parfaite !... Quelle chance ! s'écria-elle gaiement. Nous allons voir si c'est aussi l'opinion de M^{lle} Héléna.

Elle se dirigeait vers une porte, mais un geste de Reinhold l'arrêta.

– Attendez un instant, Mirka... Vous nous aviez parlé l'autre jour des Büntz, dont vous aviez gardé un très bon souvenir...

– Je crois bien ! M^{me} Büntz a été si bonne pour la pauvre petite misérable que j'étais !

– Eh bien ! son mari, devenu un de nos gardes par suite de l'achat que nous avons fait de cette partie de la forêt, est en ce moment à M... avec son petit Hænsel, pour lequel il vient consulter un oculiste. Il est venu nous saluer et a déjeuné à l'office avec son fils. Là, il a appris votre présence, et me revoyant cette après-midi, il m'a exprimé timidement le désir de vous voir, parce que cela ferait plaisir à sa femme, qui vous aimait beaucoup, d'avoir de vos nouvelles.

– Mais je crois bien, pauvre homme ! Je ne l'ai guère vu qu'une fois, mais je serai contente de renouer connaissance avec le petit Hænsel.

Sur l'ordre de Reinhold, un domestique s'éloigna pour aller prévenir le garde forestier. Et peu après apparut un homme maigre et brun, à la bonne figure sympathique, et un gros petit garçon dont les yeux rougis clignotaient sous la vive lumière.

– Voici M^{lle} Mirka, Büntz, dit Reinhold.

– Gentiment, Mirka tendit la main au père, embrassa l'enfant, demanda des nouvelles d'Anna et de la petite Lieschen, et enfin s'informa avec intérêt de ce que l'oculiste avait dit pour la vue de l'enfant.

– Mademoiselle, il a dit qu'elle avait besoin d'être soignée, sans quoi il la perdrait... Il faut que nous revenions le mois prochain, puis encore après. Ce sera très long, dit-il.

– Pauvre Hænsel ! dit Mirka en caressant les cheveux rasés de l'enfant. Tu diras à Lieschen que je me rappelle très bien d'elle et de la vieille poupée qu'elle voulait toujours me mettre dans les bras... Monsieur Büntz, je vous charge de toutes mes amitiés pour votre femme que je serais si heureuse de revoir.

– Elle aussi, bien sûr, mademoiselle... Surtout à cause du papier...

– Quel papier ?

– Celui que l'oncle Lohn lui a laissé pour vous.

– Pour moi ?... Quelle sorte de papier ?

– Je ne sais pas, mademoiselle. C’est dans une enveloppe cachetée que l’oncle lui a remise deux jours avant sa mort, en lui disant de vous la donner quand vous auriez dix-huit ans. Nous l’avons rangé bien soigneusement... Et, comme vous aviez disparu, nous ne savions pas trop comment nous pourrions accomplir la commission.

– Il faudra envoyer ce papier à M^{lle} Mirka, Büntz, dit Reinhold.

– Mais oui, monsieur, dès mon arrivée ! Ma femme va être bien contente, cela la tourmentait, d’autant plus qu’il avait parlé d’injustices à réparer, de mal qu’il avait laissé faire...

– Envoyez-nous cela le plus tôt possible, Büntz... Vous pouvez vous retirer... Et ne vous inquiétez pas des dépenses nécessaires pour votre petit garçon, je m’en charge.

Puis, sans écouter les remerciements du brave homme, il prit la main de Mirka et se dirigea vers le salon où Héléna attendait vêtue de blanc, assise dans le fauteuil qu’elle ne quittait guère.

– Regarde un peu la jolie fleur rose que je t’amène, Héléna, dit Reinhold en entrant.

– Une fleur... Oui, c’est le mot ! Venez près de moi, chérie, que je vous admire.

Mirka s’assit près de la jeune fille et entourant câlinement son cou de son bras.

– Admiration mutuelle, alors, mademoiselle ! dit-elle en riant. Car vous êtes tellement charmante dans tout ce blanc !... N’est-il pas vrai, monsieur Reinhold ?

– Mesdemoiselles, je n’ai qu’un mot à dire : vous êtes délicieuses toutes deux ! répondit-il en s’inclinant.

– Oh ! Reinhold qui devient complimenteur ! s’écria gaiement Héléna. Quelle merveille !... Mais dis donc, mon ami, il faudrait, avant l’arrivée de nos invités, nous entendre sur ce que doit jouer Mirka Tu avais changé d’avis, hier soir, à ce sujet...

– Oui, je crois que la tarentelle plaira mieux à nos invités... Qu’en pensez-vous, Mirka ?

– Je pense comme vous, monsieur Reinhold...

Mais ne croyez-vous pas que la chanson tzigane ?...

– Non, non ! dit-il vivement. Ce morceau fait mes délices, je ne veux pas le faire entendre aux profanes. C'est votre âme tout entière, c'est votre cœur que vous mettez dans l'interprétation de cette œuvre d'un artiste inconnu. C'est pourquoi vous devez la réserver pour nous, vos amis.

– Oh ! avec bonheur ! dit-elle en levant ses grands yeux rayonnants vers le visage grave et ému de Reinhold.

Comme l'avaient bien pensé les Liehman, cette soirée fut un succès pour leur jolie protégée. On ne se lassait pas de l'entendre, et Reinhold, dont le regard vigilant ne quittait guère la physionomie de Mirka, dut s'interposer, en déclarant que la jeune fille était fatiguée et qu'elle devait déposer son violon pour le reste de la soirée.

Il y avait là M^{me} Halder et ses deux aînés. M^{me} Liehman, à qui elle n'était que fort peu sympathique, l'avait cependant invitée, à la demande de Reinhold.

– Il faut lui présenter son ancienne pupille, cela lui fera plaisir, avait dit le jeune homme avec une malicieuse ironie.

Et il avait paru s’amuser prodigieusement lorsque, M^{me} Halder étant entrée, elle avait vu devant elle, debout près de M^{me} Liehman, cette ravissante créature que la maîtresse du logis lui avait ainsi présentée :

– Mirka, notre petite amie retrouvée.

Bien qu’elle eût été certainement prévenue par son fils, M^{me} Halder n’en avait pas moins paru éprouver une violente émotion. Son visage coloré était devenu pourpre, ses lèvres avaient eu une brève crispation. Et sa voix avait des intonations un peu rauques, tandis qu’elle disait :

– Ah ! Mirka !... Vraiment, quelle chose extraordinaire !... Et que vous est-il donc arrivé, ma petite ? Pourquoi êtes-vous partie de Rosdorf ?

– Je ne suis pas partie, madame, on m’a enlevée, répondit froidement Mirka.

– Ah bah !... Et qui donc ?

Reinhold, qui se tenait non loin de là, s'avança vivement, avant que Mirka pût répondre.

– Mais nous serions très heureux si vous pouviez nous l'apprendre, madame ! dit-il avec une imperceptible intonation de raillerie.

Les lèvres de M^{me} Halder pâlirent un peu, ses paupières battirent. Mais elle se mit à rire en répliquant :

– Je ne suis pas dans le secret des tziganes !... Car, évidemment, eux seuls peuvent être les auteurs de cet enlèvement, puisque enlèvement il y a.

– Oh ! des tziganes qui auraient mis l'enfant dans une pension !... C'est vraiment trop invraisemblable ! riposta Reinhold avec un énigmatique sourire.

Pour qui aurait observé ce soir M^{me} Halder, on aurait remarqué, à l'expression de son regard, au fébrile mouvement de ses mains tourmentant l'éventail, qu'elle était en proie à une sourde anxiété. Ses yeux, comme magnétiquement attirés, se reportaient sans cesse vers Mirka, très

entourée, très recherchée

– N'est-ce pas ridicule aux Liehman, maman, de faire paraître dans leur salon cette bohémienne ? disait à son oreille sa fille Camilla, incolore petite personne que la jalousie rendait furieuse. Voyez donc, Tankred lui-même va faire des grâces devant elle !... Et M. Reinhold la traite comme une princesse. Elle devrait avoir au moins le tact de se tenir à sa place, c'est-à-dire dans un coin du salon, comme une petite mendicante qu'elle est.

Ce n'était certes pas le désir qui en manquait à Mirka ! Elle avait dû faire un très grand effort pour paraître à cette soirée, et, même au milieu de cette atmosphère un peu grisante pour ses dix-huit ans, elle éprouvait une sensation de plaisir à la pensée que demain elle se retrouverait dans le calme de la vie habituelle. Elle l'avoua à Reinhold, lorsque, les derniers invités partis, il lui demanda son impression sur la soirée.

– Ah ! vraiment, Mirka, c'est ainsi que vous aimez le monde ? dit-il en riant. Pourtant, ce n'était là qu'une très simple petite soirée. Que

diriez-vous d'une de ces cohues que l'on appelle un grand bal ?

– Il est vrai que je ne crois pas avoir l'étoffe d'une mondaine... Mais peut-être trouverais-je plus de plaisir dans ces réunions si je n'avais pas cette position mal définie toujours gênante.

– Mirka, quelqu'un vous l'aurait-il fait sentir ? s'écria-t-il, une flamme de colère brillant déjà dans son regard.

– Non, pas positivement... Mais il y a des nuances que l'on sent malgré tout.

Il demeura un instant silencieux, le front barré d'un pli profond. Puis il prit la main de Mirka et plongea ses yeux dans les belles prunelles noires qui s'imprégnaient de tristesse...

– Mirka nous ne vous demanderons plus de paraître dans ces réunions, jusqu'à ce que vous n'ayez plus à craindre d'ennuis de ce genre. Je trouverai bien un moyen pour que tous ces gens qui osent vous montrer tant soit peu de dédain en arrivent un jour à solliciter la moindre attention de votre part.

Elle le regarda avec surprise, puis se mit à rire.

– Je voudrais bien savoir comment vous arriverez à ce résultat, monsieur Reinhold !

– C'est mon secret, dit-il avec un fin sourire.

Cette nuit-là, Mirka rêva, beaucoup de M^{me} Halder, de Tankred et de Camilla, dont la vue lui avait été fort désagréable. Ils la poursuivaient, lui jetaient des pierres... Reinhold venait à son secours, il l'enlevait dans ses bras, l'emportait en courant... Et tout à coup, elle s'apercevait que ce n'était pas Reinhold, mais le tzigane vu deux fois à Vienne.

VI

Mirka s'éveilla la tête un peu endolorie et, sautant à bas de son lit, elle fit rapidement sa toilette, dans l'intention de se rendre à la messe, comme elle en avait coutume chaque matin. Ayant sonné la femme de chambre mise à son service, elle sortit avec elle et se dirigea vers l'église.

Il tombait une petite pluie fine qui rendait l'atmosphère d'une humidité pénétrante. En sortant de l'église, la femme de chambre proposa de prendre un raccourci. Mirka ayant accepté, elles s'engagèrent dans une rue étroite, bordée sur toute sa longueur de vieux murs enclosant de vastes jardins.

Elles n'étaient pas seules à suivre ce chemin. Derrière elles arrivait une sorte de charrette, recouverte d'une bâche, telle qu'en ont les nomades. Un homme au teint bronzé et aux longs

cheveux noirs tenait par la bride le vieux cheval et l'obligeait à marcher bon pas, malgré le pavé glissant.

Tout à coup l'homme, arrivé à quelques mètres des deux femmes, lâcha le cheval, bondit sur la femme de chambre et lui asséna un formidable coup sur la tête. Puis il se retourna vers Mirka et, avant qu'elle eût pu pousser un cri, la saisit à bras-le-corps, tandis qu'un autre homme s'élançait de la charrette, lui enfonçait un bâillon dans la bouche et approchait de ses narines un petit flacon.

Elle sentit un engourdissement subit la gagner et perdit tout à fait la notion de ce qui l'entourait.

*

Reinhold rentrait de sa quotidienne promenade à cheval, lorsqu'il vit à la porte de sa demeure un rassemblement. À sa vue, les groupes s'écartèrent, et il aperçut sur une civière le corps inanimé de Martha, une des femmes de chambre

de sa mère.

– Qu'est-ce donc ? s'écria-t-il.

Un agent de police s'avança et, le saluant, expliqua que cette femme venait d'être trouvée étendue sans connaissance dans une rue déserte. Des papiers qu'elle portait sur elle avaient permis d'établir son identité et de connaître son domicile.

– Pauvre Martha !... Qu'on la porte immédiatement dans sa chambre et qu'on coure chercher le médecin, dit Reinhold aux domestiques groupés près de la porte.

– Léopold est déjà parti, Monsieur, dit l'un d'eux en s'avançant. Mais seulement il y a autre chose...

– Quoi donc ?

– M^{lle} Mirka était partie avec Martha, et Ludwig, qui était de service dans le vestibule, ne l'a pas vue rentrer.

– Elle n'est pas rentrée ?... Elle avait été à la messe, sans doute ?

– Je le pense, Monsieur, car elle avait son

livre.

– En ce cas, elle est peut-être demeurée à l'église... Allez vite voir, Josef.

Tandis que le domestique s'éloignait en courant, Reinhold sautait à terre, jetait les rênes à un des serviteurs et s'empressait de gagner l'appartement de sa cousine, afin de s'informer si Mirka avait quelque raison pouvant la retenir au dehors.

– Elle ne m'a absolument parlé de rien. D'ailleurs, elle n'aurait pas renvoyé Martha, dans la crainte de nous contrarier, car elle sait que nous n'aimons pas la savoir seule.

– C'est incompréhensible !... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

– Oh ! Reinhold ! En plein jour !

– Oui, je sais, cela me paraît difficile... Enfin, attendons !... Je vais voir comment on installe cette pauvre Martha.

En même temps que Josef revenait de l'église, en annonçant que M^{lle} Mirka n'y était pas, le médecin arrivait à l'hôtel Liehman. Conduit près

de Martha, il l'examina longuement et réussit, après bien des efforts à la faire revenir à elle, mais l'intelligence demeurait absente... En sortant de la chambre, il demanda à voir un de ces messieurs, et, conduit près de Reinhold, il lui dit à brûle-pourpoint :

– Monsieur Liehman, cette femme a reçu sur la tête un formidable coup de poing ou de quelque instrument contondant.

Reinhold bondit.

– Vous dites ?... Ce serait donc un attentat ?

– Je le crois !

– Mais alors, Mirka ?

Le médecin regarda avec surprise la physionomie bouleversée du jeune homme... En quelques mots, celui-ci le mit au courant.

– Le doute ne me semble guère possible, en effet... Il faudrait prévenir la police.

– Oui, à l'instant, dit Reinhold en s'élançant vers l'escalier.

Sans même prendre le temps de changer sa

tenue de cheval, il courut chez un haut fonctionnaire de la police, lui raconta l'histoire de Mirka, fit tout mettre en branle pour des recherches immédiates. Puis il rentra à l'hôtel et alla trouver Héléna, toute désolée et inquiète.

– Rien, Reinhold ? s'écria-t-elle à l'entrée de son cousin.

– Rien, ma pauvre amie. On va faire toutes les recherches possibles... Mais qu'est donc en réalité cette enfant pour que deux fois elle disparaisse ainsi ?

– C'est, en effet, extraordinaire !... As-tu quelque idée là-dessus, Reinhold ?

– Une idée... une intuition, plutôt, et que je n'oserais faire connaître à personne, en dehors de toi. Déjà, à la première disparition, la singulière façon d'agir de M^{me} Halder, si peu empressée de faire rechercher l'enfant, m'avait mis dans l'esprit comme un vague soupçon, étant donnée surtout l'inexplicable antipathie que sa tante et elle semblaient professer pour cette pauvre petite. Cependant, le fait de l'enlèvement par des tziganes semblait plausible... Il ne l'a plus été

pour moi lorsque j'ai su que l'enfant avait été élevée dans cette pension Klautz. Ce ne sont pas là manières de tziganes... Et voici que maintenant je reviens plus fortement à cette idée : la main de M^{me} Halder doit être là-dedans.

– Mais pourquoi, Reinhold ?

– Ah ! voilà où gît le mystère ! Pour agir ainsi, elle a évidemment une bien puissante raison. Peut-être l'enfant a-t-elle une origine tout autre qu'elle ne le prétend et craint-elle quelque fâcheuse révélation, surtout si Mirka demeure près de nous, qu'elle sait gens à tout mettre en œuvre pour faire rendre justice à notre protégée, s'il y a lieu.

– Cela me semble bien incroyable.

– Le plus incroyable est souvent le plus réel ! murmura Reinhold en secouant la tête.

Le lendemain, la police n'avait encore trouvé aucun indice. Mirka avait disparu aussi mystérieusement que la première fois.

Le profond chagrin d'Hélène égalait à peine la douloureuse anxiété de Reinhold. Il semblait prêt

à bouleverser ciel et terre pour retrouver la jeune tzigane et s'enfermait dans son cabinet de travail pour méditer sur les soupçons éclos dans son cerveau.

Ce fut là que, le surlendemain de la disparition de Mirka, on lui remit une lettre timbrée de Melsau, le village le plus proche de Volenstein. Elle était de Hans Büntz et contenait une enveloppe cachetée, celle que Lohn avait chargée sa nièce, de remettre à Mirka.

Reinhold considéra longuement cette enveloppe. Peut-être contenait-elle quelque précieuse indication. Qui sait si ce vieux serviteur des Holsenheim ne connaissait pas bien des choses.

D'autre part pouvait-il prendre connaissance de ce papier destiné à Mirka ?... La conjecture était délicate, et Reinhold alla en référer à Héléna, la sage conseillère,

– Le cas est, en effet, embarrassant... Mais tu n'agirais pas là par curiosité, Reinhold, l'intérêt de Mirka te conduirait seul. Bien certainement, notre petite amie ne t'en voudra pas, d'autant

plus qu'elle saura pouvoir compter sur ta discrétion absolue.

– Oh ! cela, certes !... Eh bien ! si dans deux jours la police n'a pas trouvé d'indice sérieux, j'ouvrirai l'enveloppe de Lohn.

Ce même jour, Reinhold se rendit chez M^{me} Halder, qui donnait une matinée dansante. Elle ignorait la disparition de Mirka, que Reinhold avait voulu tenir secrète. Il la lui apprit à brûle-pourpoint... Elle manifesta une stupeur qui, si elle était jouée, révélait une remarquable habileté. Reinhold l'observait attentivement et crut saisir une inquiétude au fond de son regard. Mais il ne remarqua pas autre chose sur cette physionomie qui excellait à dérober toutes les impressions de l'âme.

Il se retira peu après, malgré les protestations de la maîtresse de maison et de Camilla qui faisait vainement des mines en son honneur. Accompagné par Tankred, il gagna l'antichambre pour prendre son chapeau.

Un homme passait en ce moment et le salua. Reinhold reconnut aussitôt Holtz, son ancien

garde forestier.

– Tiens, vous voilà à M..., Holtz ? dit-il

– De passage seulement, Monsieur. J’habite toujours Melsau.

Quand le garde forestier eut disparu. Reinhold, tout en prenant son chapeau, dit négligemment :

– J’ignorais que vous connaissiez cet homme.

Tankred leva les épaules.

– Ma mère l’a connu là-bas, à Rosdorf, où il allait voir sa tante, la vieille Aglaja. Depuis quelques années, il vient ici deux fois par an sans en être prié. À la place de ma mère, j’aurais vite fait de le mettre au pas !... Mais non, on l’héberge autant qu’il le veut ! Voilà deux jours qu’il est ici... Et il a, cette fois une tête particulièrement désagréable, comme vous avez pu le remarquer.

Reinold avait, en effet, noté au passage l’expression arrogante et farouche de la rude physionomie du garde forestier.

Tandis que sa voiture s’éloignait de la demeure des Halder, le jeune homme songeait :

Cette dame Klautz m'a dit que l'enfant avait été amenée chez elle par un homme grand et fort, à barbe rousse... En admettant qu'elle n'ait pas menti, il y aurait peut-être quelque chose à voir du côté de Holtz. Ces relations avec M^{me} Halder, et autrefois avec M^{lle} de Holsenheim, sont assez singulières. Cet homme doit venir de temps à autre soutirer de l'argent... Et qui sait si, ayant caché Mirka en lieu sûr, il n'est pas là pour toucher le prix de ce rapt ?

Cette idée tourmenta fort Reinhold pendant toute la nuit, et il se leva le lendemain, résolu à informer la police de ses soupçons au sujet de Holtz, afin qu'elle pût prendre tous les renseignements nécessaires sur l'emploi du temps du garde forestier le jour de l'attentat.

Puis, comme aucune nouvelle de Mirka n'avait été recueillie, il se décida, dans l'après-midi, sur le conseil d'Hélène et de son père, à ouvrir l'enveloppe de Lohn.

Elle renfermait plusieurs feuillets, couverts d'une écriture irrégulière et assez peu lisible, d'autant plus que l'encre avait pâli. Reinhold lut

lentement :

« Je sens que je vais bientôt mourir, et je voudrais auparavant essayer de réparer autant que je le puis l'injustice que j'ai laissé commettre sous mes yeux, injustice que je soupçonnais sans en avoir de preuves formelles. C'est pourquoi j'écris ceci, racontant en toute sincérité ce que j'ai vu et deviné.

« Je suis depuis mon enfance au service des Holsenheim. Le baron Wilhelm, le dernier héritier mâle, m'avait en grande affection. C'était un homme généreux et bon, mais violent et très faible à la fois.

« Il ne s'était pas marié et vivait à Rosdorf avec sa sœur M^{lle} Adèle, et les deux jeunes filles de son frère cadet, les jeunes baronnes Isidora et Renata, orphelines de père et de mère.

« La préférée était la cadette, très jolie, très gaie, de caractère assez original et très décidé, mais ayant le meilleur cœur du monde... M^{lle} Isidora se montrait fort jalouse de sa sœur, et M^{lle} Adèle, dont elle était la favorite, prenait fait et cause pour elle.

« À vingt ans l'aînée épousa M. Halder. M^{lle} Renata, elle, disait qu'elle n'était pas du tout pressée, qu'elle préférait rester près de son oncle. Celui-ci, qui était alors déjà perclus de tous ses membres, la gâtait beaucoup et lui passait toutes ses fantaisies... M^{lle} Adèle et M^{me} Halder étaient horriblement inquiètes au sujet de l'héritage, ainsi que me l'apprit un jour une conversation entendue par hasard. Elles accusaient entre elles la cadette de manœuvrer pour se faire tout léguer.

« Sur ces entrefaites, M^{lle} Renata qui était élevée d'une manière assez indépendante, s'en alla passer quelque temps en Autriche, chez une amie, fille d'un notable fonctionnaire. Un mois s'écoula. Puis mon maître reçut une lettre qui parut le mettre hors de lui. Il fit appeler sa sœur, eut avec elle un long entretien à la suite duquel M^{lle} Adèle fit ses préparatifs de départ et se fit conduire à la gare.

« Mon maître semblait dans un état de surexcitation extraordinaire. Il mâchonnait des menaces, et je crus surprendre le nom de Renata.

« M^{lle} Adèle revint trois jours plus tard. Elle

s'enferma avec M. le baron, ils causèrent longtemps. Et quand elle sortit je vis que ses yeux brillaient de joie.

« Quant à mon pauvre maître, la maladie dont il souffrait sembla dès lors s'augmenter. Et comme, un jour, je demandais si M^{lle} Renata n'allait pas revenir bientôt, il s'écria violemment :

– Jamais !... Jamais !... Ne me parle plus de cette misérable, de cette ingrate !

« Je me le tins pour dit. Mais j'étais bien curieux de connaître ce qui s'était passé. C'est en vain pourtant que je questionnai Aglaja, qui avait toute la faveur de M^{lle} Adèle ; je ne pus rien tirer d'elle, en admettant qu'elle sut quelque chose.

« Et voilà qu'un an plus tard – c'était un soir, le baron Wilhelm était très mal – je vis entrer dans la chambre où je veillais mon maître une jeune dame brune enveloppée dans une grande cape. C'était M^{lle} Renata... Elle me fit signe de me retirer et j'obéis.

« Que se passa-t-il entre le mourant et elle ? Je ne l'ai jamais su. Elle sortit une demi-heure plus tard. Mais voilà qu'au bas de l'escalier elle se heurta à M^{lle} Adèle. Celle-ci jeta un cri. Oh ! mais, un véritable cri de rage !

– Toi ici, misérable !... Tu oses !

– Oui, j'ose venir recevoir le dernier adieu de celui qui m'a tenu lieu de père ! répondit la voix ferme de sa nièce. Et mon devoir serait de demeurer ici jusqu'à son dernier soupir si un devoir plus impérieux encore ne m'appelait près de mon mari malade et de ma petite fille.

« Moi qui écoutais cela du premier étage, je demeurai abasourdi. M^{lle} Renata était mariée !

« Oui, va donc les retrouver bien vite, femme de bohémien ! rugit M^{lle} Adèle. Et ne t'avise plus de remettre les pieds ici, si tu ne veux pas en être ignominieusement chassé.

– Ne parlez pas si haut, ma tante, car celle qui sera chassée dans peu de temps peut-être ne sera pas celle que vous pensez !

« Et là-dessus j’entendis un pas léger qui s’éloignait, une porte qui se refermait.

– Que veut-elle dire ?... Que veut-elle dire ? balbutia M^{lle} Adèle, parlant tout haut, dans son émotion.

« Je rentrai dans la chambre de mon maître. Il était tout pâle, et la paralysie qui lui avait déjà gagné la langue semblait avoir augmenté.

« Je saisis pourtant ces mots :

– Renata... héritière... seule... Les autres... hypocrites...

« M^{lle} Adèle entra à ce moment. Il fit un geste pour la repousser. Elle n’insista pas et se mit à fureter dans la chambre, derrière le chevet du lit elle ramassa un papier où se discernait de loin des mots raturés. Elle devint très pâle en le lisant et s’éloigna bien vite.

« Trois jours plus tard, mon pauvre maître rendit le dernier soupir... M^{me} Halder arriva le lendemain soir, elle eut de longs conciliabules avec sa tante, et toutes deux ne pouvaient pas dissimuler complètement une certaine inquiétude.

« Aussitôt après les funérailles et l'ouverture du testament qui instituait M^{me} Halder légataire universelle, avec la charge de fournir une forte pension à sa tante, M^{lle} Adèle fit faire ses malles et partit avec Aglaja pour l'Autriche, afin de se remettre, dit-elle, de ses émotions.

« Huit jours plus tard, comme je revenais de faire une course à Melsau, en passant par la forêt, je tombai, dans un petit sentier de raccourci, sur Aglaja, en grande conversation – à voix basse – avec son neveu, Lukas Holtz, garde forestier sur le domaine de Volenstein. À la figure qu'ils firent, je vis qu'ils étaient fortement mécontents d'être dérangés. Sans paraître le remarquer, je dis d'un ton surpris :

– Comment ! vous voilà, Aglaja ? D'où tombez-vous donc ? Je vous croyais encore en Autriche.

– Non, j'en arrive aujourd'hui, répondit-elle en essayant de prendre un air aimable. M^{lle} Adèle est restée là-bas pour faire enterrer M^{lle} Renata.

– M^{lle} Renata est morte ? m'écriai-je.

– Oui, de la fièvre typhoïde... Elle s'était mariée contre la volonté de son oncle, je peux bien vous le dire maintenant, ajouta-t-elle. Malgré tout, M^{lle} Adèle, quand elle l'a sue malade, est partie près d'elle et l'a bien soignée. Mais elle est morte tout de même.

– Et la petite fille ? laissai-je échapper.

« Elle devint blême et me regarda comme si j'étais un spectre.

– La petite fille ? Il n'y a pas de petite fille, dit-elle d'une voix mal assurée

– Ou, s'il y en a eu, il n'y en a plus, ajouta Holtz, qui me regardait d'un air singulier.

– Ah ! dis-je seulement.

« Mais nos yeux s'étaient rencontrés, et depuis ce jour l'instinctive antipathie que j'éprouvais pour cet homme ne fit que s'augmenter.

« Le surlendemain, arriva une dépêche de M^{lle} de Holsenheim, annonçant son arrivée pour le soir même. Je retournai à Melsau, afin de chercher différents objets dont Aglaja avait besoin. Chez l'épicier, je rencontrai la femme de

Holtz, une pauvre créature courbée sous la tyrannie de cet homme dur et despote. Sa mine presque joyeuse me frappa.

– Lukas est parti depuis deux jours, je ne sais pas pour où, me confia-t-elle en s'en allant. Il ne me dit jamais rien de ce qu'il fait, d'abord... Et je ne sais pas du tout quand il reviendra.

« La pauvre femme était toute ravie de ces courts moments de tranquillité.

« En rentrant à Rosdorf, j'attelai pour aller chercher M^{lle} de Holsenheim à la gare. La nuit tombait quand nous reprîmes le chemin du château, par la route traversant la forêt.

– Tout à coup, une forme masculine surgit hors d'un sentier : la voix rude de Holtz dit :

– Arrêtez. Lohn, j'ai une commission pour M^{lle} de Holsenheim.

« M^{lle} Adèle m'avait empêché d'allumer les lanternes. C'était inutile, disait-elle, sur cette route si peu fréquentée. Connaissant son habituelle parcimonie, la chose ne m'avait pas surpris.

« Il faisait nuit complète à ce moment. Je distinguai pourtant vaguement un paquet informe, assez long, que Holtz faisait pénétrer dans l'intérieur de la voiture en disant :

– Voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre, Mademoiselle.

– Ah ! merci, Holtz !... Merci beaucoup, et à bientôt ! répondit M^{lle} Adèle.

« Le garde forestier disparut et je fis repartir mes chevaux. Quand la voiture s'arrêta devant le perron de Rosdorf, Aglaja se précipita vers la portière qu'elle ouvrit.

– Tiens, débarrasse-moi de cela, Aglaja ! dit M^{lle} Adèle

« Je me retournai machinalement à cet instant et je vis passer entre les bras d'Aglaja ce fameux paquet. Avais-je la berlue ?... Il me semblait qu'une sorte de miaulement s'en échappait.

« Vite Aglaja l'emporta, et M^{lle} Adèle entra à son tour dans le château.

« Le lendemain matin, comme je venais prendre mon déjeuner de midi, après avoir soigné

les chevaux et nettoyé le jardin, qu'est-ce que je vois sur les genoux d'Aglaja ?... Un tout petit bébé aux cheveux noirs qui avalait gloutonnement le lait d'un biberon.

– C'est une petite tzigane abandonnée que M^{lle} de Holsenheim a recueillie, m'expliqua Aglaja. Seulement, comme elle ne voulait pas s'embarrasser, une personne complaisante s'est chargée de la lui amener, et elle nous est arrivée ce matin... Une fameuse charge que Mademoiselle se met sur le dos ! Mais elle est si bonne !

« Je restai un moment stupéfié. M^{lle} Adèle, si regardante, recueillant une petite abandonnée !

« Et puis, peu à peu, je pensai à ce que j'avais vu. Et, à mesure que je distinguai chez l'enfant une ressemblance de plus en plus accentuée avec M^{lle} Renata, une persuasion descendait en moi ; cette enfant était sa fille. Mais pourquoi M^{lle} de Holsenheim cachait-elle la véritable origine de l'enfant ? M^{me} Halder, quoi qu'il advînt, était en possession de la fortune de son oncle par un

testament en bonne forme. Que craignait-on de cette enfant ?

« J'ai toujours été d'un naturel apathique et ennemi de tout ce qui pouvait m'attirer quelque ennui. De plus, M^{lle} de Holsenheim, dérogeant à ses habitudes parcimonieuses – et ceci était pour moi une preuve de plus qu'elle avait quelque chose à cacher – se montrait très généreuse à mon égard. Or, à cette époque, j'avais encore Roschen, ma petite fille ; et j'erêvais de la rendre riche et heureuse. Voilà pourquoi je ne cherchais pas à faire la lumière sur le mystère dont je soupçonnais une partie.

« Roschen mourut à six ans, et je vis là une punition de Dieu pour ma coupable faiblesse, grâce à laquelle une orpheline était peut-être victime d'une injustice. Mais je me raidis dans mon orgueil ; je dis : « Il est trop tard maintenant, on ne me croira plus si je parle. »

« Mais l'enfant grandissait ; elle devenait si jolie, avec ses grands yeux noirs, trop souvent tristes, car la pauvre petite n'était pas ménagée par M^{lle} de Holsenheim et par Aglaja ! Je lui

montrais de la sympathie, et je me sentais le cœur serré d'un remords lorsqu'elle disait, avec un regard de reconnaissance :

– Merci, monsieur Lohn !

Pauvre petite déshéritée, un rien, la moindre marque d'intérêt lui semblait si douce !

À quoi lui servirait d'être reconnue de la race des Holsenheim ? pensais-je pour casser ce remords. Elle n'en aura pas un sou de plus et se trouverait en outre privée de l'aide de ses parents, furieux contre elle et contre moi qui aurait dévoilé leur secret.

« Mais quelque chose en moi protestait contre ce raisonnement.

« Et voilà qu'en ces derniers temps le remords s'est fait plus violent. C'est pourquoi j'écris ces lignes, et je vais les confier à ma nièce. Anna Büntz, avec mission de vous les remettre, Mirka, lorsque vous aurez dix-huit ans. Vous en ferez ce que vous voudrez ; peut-être vous aideront-elles à retrouver un nom, et, qui sait ! une famille paternelle... Ayez un souvenir pour le vieux Colin

et un pardon, pour ma faiblesse coupable, en vous rappelant que vous avez eu un peu d'affection pour moi.

« *Karl Lohn.* »

Reinhold ne fit qu'un bond de son cabinet à l'appartement d'Hélène. Il entra en agitant son papier dans le salon où la jeune infirme travaillait.

– Hélène, j'avais bien deviné !... Lis... Lis ceci !

– C'est incroyable ! dit la jeune fille, après avoir pris connaissance de la confession de Lohn. Ainsi, ce serait vraiment cette demoiselle de Holsenheim qui aurait fait disparaître l'enfant ?

– Oui, de complicité avec M^{me} Halder, sans doute... Le brave Lohn nous explique bien des choses et nous trace la voie à suivre.

– Holtz en sait peut-être long sur ce sujet, Reinhold ?

– C'est probable, et, avec de l'argent, il est possible que je le fasse parler. Je vais partir

demain matin pour Melsau... Mais, pendant ce temps, que devient-elle, notre pauvre petite Mirka ! ajouta-t-il avec une émotion qui fit trembler sa voix.

VII

Ce matin-là, Mina Holtz était en plein dans le grand nettoyage de sa demeure, tâche qu'elle accomplissait chaque semaine avec l'aide d'une femme du village. Le dallage du petit vestibule ruisselait, tandis que, dans la cuisine ouvrant sur un perron, Rosa, la femme de service, frottait énergiquement le sol carrelé.

– Jetez-moi encore un seau d'eau là-dessus, s'il vous plaît, Madame Holtz, demanda-t-elle.

Mina, une grande femme pâle, aux cheveux blonds grisonnants, saisit un seau tout plein déposé dans un coin de la cuisine et lança son contenu à travers la pièce avec tant de vigueur qu'une partie de l'eau alla éclabousser le perron.

– Eh ! dites donc, attention ! s'écria une voix masculine.

Quelqu'un apparaissait au seuil de la cuisine :

un grand jeune homme blond en correcte tenue de voyage.

– Monsieur Liehman ! balbutia Mina en devenant cramoisie. Pardon !... Oh ! pardon, Monsieur ! Je ne savais pas... je ne vous avais pas entendu.

– Il n’y a pas de mal, rassurez-vous, dit Reinhold en soulevant son chapeau, Holtz est-il ici ?

– Non, Monsieur, mais il ne tardera pas, certainement. Si vous vouliez bien attendre un peu ?...

Il fit un signe affirmatif, et elle le conduisit jusqu’à un petit parloir orné de meubles prétentieusement élégants.

– Ne vous dérangez pas de vos occupations, j’attendrai très patiemment en fumant un cigare, dit Reinhold en voyant la brave dame s’arrêter au milieu du salon, évidemment perplexe sur ce qu’il convenait de faire, la politesse lui soufflant qu’elle devait tenir compagnie à son hôte, et la timidité lui faisant envisager avec effroi la

perspective d'un tête-à-tête avec le jeune M. Liehman que l'on disait très fier et surtout assez sec.

Elle s'empressa donc de profiter de l'invitation, tandis que Reinhold ouvrait une fenêtre et allumait un cigare.

Le jeune homme était un peu neveux, l'attente l'impatientait visiblement. Et cependant, un quart d'heure s'était à peine écoulé, lorsqu'un pas pesant retentit derrière la porte. Celle-ci ouverte, livra passage à Holtz, son chapeau à la main.

– Monsieur Liebmann, vous me faites l'honneur... commença-t-il.

Reinhold l'interrompit d'un geste brusque.

– Je viens pour quelque chose de très grave, Holtz. Je saute par-dessus les préliminaires usités en pareil cas ; il est dans ma nature d'aller droit au but. Vous savez qui est la petite fille recueillie par M^{lle} de Holsenheim ?

Holtz ne broncha pas. Pourtant, Reinhold remarqua un léger frémissement de ses lourdes paupières.

– Moi, je sais ?... Mais pas plus que les autres, Monsieur ! M^{lle} de Holsenheim a toujours dit que c'était une petite tzigane.

Reinhold leva impatiemment les épaules.

– Trêve de faux-fuyants ! Il existe un écrit de Lohn qui montre votre complicité dans cette machination.

– Lohn a raconté quelque chose sur moi ? Je serais, en vérité, bien curieux de connaître les mensonges qu'il a pu inventer !

Pour un esprit moins persuadé que celui de Reinhold, la tranquillité de l'ex-garde forestier aurait paru la marque d'une âme innocente. Mais le jeune homme ne s'y laissa pas prendre.

– Je vous préviens qu'il est inutile d'user de roueries avec moi, Holtz, dit-il avec un calme glacial. Je sais que vous avez joué un rôle dans l'existence de Mirka. C'est vous qui l'avez conduite... endormie par quelque puissant soporifique, à cette pension Klautz.

– Klautz ? dit Holtz d'un air de paisible surprise. C'était le nom d'un vieux cousin à moi,

mort depuis longtemps.

Un éclair de colère passa dans les yeux bruns de Reinhold.

– Prenez garde, Holtz ! Je n’ai jamais permis à quiconque de se moquer de moi. Je sais que je pourrais réunir assez de preuves pour vous faire condamner. Cependant, voici ce que je veux bien vous proposer : en échange d’une déposition écrite de tout ce que vous savez, je vous remettrai une forte somme, avec laquelle vous quitterez immédiatement l’Allemagne pour aller vous établir au loin, en Amérique ou ailleurs... Choisissez : la condamnation à peu près certaine ou une petite fortune.

Le ton net du jeune homme, l’inflexible décision qui se lisait sur sa physionomie parurent faire quelque effet sur son interlocuteur. Une hésitation passa dans le regard de Holtz. Il dit enfin d’un ton brusque :

– Qui m’assurera que vous ne me ferez pas poursuivre ?

– Je vous laisserai le temps de vous mettre en

sûreté avant de déposer ma plainte.

Holtz croisa les bras et demeura un moment immobile, la tête courbée. En face de lui, Reinhold, impassible, tirait de lentes bouffées de son cigare.

Enfin, le garde forestier releva la tête.

– Je parlerai si vous y tenez... Mais la somme ?... combien ?

– Trente mille marks, payables aussitôt que vous m'aurez appris ce qu'il me faut.

Une lueur d'ardente convoitise traversa les prunelles de Holtz.

– Eh bien ! je vais vous dire... Après tout, je ne suis pas aussi coupable que vous semblez le penser, fit-il en redressant orgueilleusement sa tête puissante. J'ai été l'instrument d'une autre... M^{lle} de Holsenheim. C'est pour elle que ma tante Aglaja vint me trouver un jour, en me demandant si je voulais bien me charger, moyennant une bonne somme d'aller dans une petite ville d'Autriche enlever un enfant, la fille de M^{lle} Renata, la cadette de M^{me} Halder, que M^{lle} Adèle

voulait soustraire à la domination de son père, un tzigane. J'acceptai, et je jurai de garder le silence le plus absolu sur l'origine de l'enfant. Je partis donc pour l'Autriche, j'arrivai à la nuit dans la petite ville de Krüngen, je gagnai facilement, grâce aux indications données par ma tante, la demeure habitée par M^{lle} Renata et son mari, en dehors de la ville. Tout était en l'air, la jeune femme étant morte quelques jours auparavant et son mari, en proie comme elle à la fièvre typhoïde, agonisant en ce moment. À la faveur de ce désordre, je pus accomplir sans encombre ma mission. J'enveloppai la petite en lui donnant la forme d'un paquet, et, pour plus de sûreté, j'allai reprendre le train à une station un peu éloignée. De même, au lieu de descendre à Melsau, je m'arrêtai à la petite station de Klönberg, et, à travers champs, je gagnai la route de Rosdorf, où j'attendis le passage de M^{lle} de Holsenheim pour lui remettre l'enfant. C'est à ce moment, sans doute, que Lohn a commencé à se douter de quelque chose ?

Reinhold inclina affirmativement la tête.

– Après cela je ne me suis plus occupé de la petite. Je venais de temps à autre chercher de l'argent ; c'était bien le moins qu'on me payât mon silence ! fit-il cyniquement. On se faisait tirer l'oreille, mais on me payait tout de même. Je savais trop de choses.

Et puis, on pouvait encore avoir besoin de moi. C'est précisément ce qui arriva. Un beau jour – une belle nuit, plutôt – j'emportai l'enfant, bien endormie auparavant, jusqu'à Vienne, où je la remis à une dame Klautz... Et voilà, Monsieur, tout ce que je sais.

– Mais quel est le motif du mystère dont M^{lle} de Holsenbeim a voulu entourer cette enfant ?

– Cela, Monsieur, je l'ignore. Mais il lui fallait une raison bien puissante pour courir tant de risques et dépenser tant d'argent.

– Quel rôle M^{me} Halder a-t-elle joué là-dedans ?

– Oh ! elles étaient complices ! C'était M^{me} Halder qui dirigeait et qui payait. Mais voilà, les affaires vont de plus en plus mal, et il n'y avait

plus moyen de rien tirer d'elle.

– N'est-ce pas vous qui avez opéré aussi dans cette dernière disparition de Mirka, à M... ?

– Pour ça, non, Monsieur !... Elle a donc encore disparu ?

Quand Reinhold lui eut raconté ce qui s'était passé, il hocha la tête.

– Je m'étonne bien que M^{me} Halder ait risqué encore pareille chose et ait mis d'autres personnes dans le secret, alors qu'elle m'avait là, tout prêt à recommencer, si elle me payait. Naturellement, les autres n'ont pas non plus travaillé pour rien. Je doute fort que ce soit elle qui ait fait opérer cet enlèvement, Monsieur.

– Mais qui donc aurait intérêt ?

– Ah ! pour cela, je n'en sais rien !

Reinhold se détourna pour jeter au dehors son cigare éteint et demeura un instant silencieux, regardant machinalement le jardin dépouillé.

– Quel était le nom du père de Mirka ? demanda-t-il tout à coup.

– Je ne l’ai jamais su, Monsieur. Mais à Krüngen on s’en rappellerait peut-être. C’était un homme qui avait reçu une certaine éducation, paraît-il, et qui était un extraordinaire musicien. C’est tout ce que je sais.

– C’est bien... Voici la somme promise, un chèque sur la banque Maison, de New-York, dit Reinhold en sortant un papier de son portefeuille.

– C’est justement en Amérique que je veux aller. Merci, Monsieur.

– Partez demain. J’attendrai le temps matériel nécessaire pour que vous soyez hors d’atteinte.

– Oh ! ce sera vite fait !... d’autant plus que je ne m’embarrasserai pas de ma femme. Elle viendra me rejoindre plus tard.

– Arrangez-vous comme vous voudrez, cela vous regarde... Maintenant, écrivez ce que vous venez de me dire.

Une demi-heure plus tard, Reinhold gagnait la gare de Melsau, emportant dans son portefeuille le papier signé de Holtz qui allait lui permettre de mettre au pied du mur M^{me} Halder.

Il se présenta le lendemain à la demeure de l'industriel. Une femme de chambre l'introduisit dans le salon où arriva presque aussitôt M^{me} Halder, très empressée.

Il s'inclina légèrement, et, interrompant le flot de phrases aimables qui s'échappaient des lèvres de la maîtresse du logis, dit d'un ton sec :

– Je viens, madame, vous demander des renseignements au sujet de Mirka.

– Des renseignements ? dit-elle d'un ton surpris.

Une vague inquiétude s'allumait dans son regard.

– Oui, madame, des renseignements au sujet de sa disparition, d'abord...

– Mais comment voulez-vous que je sache ? Mais je n'en sais rien ! s'écria-t-elle en levant les bras au plafond.

– Et ensuite au sujet de sa véritable origine, continua imperturbablement Reinhold.

Une pâleur soudaine remplaça un instant les couleurs habituelles du teint de M^{me} Halder.

– Monsieur... mais je ne comprends pas pourquoi vous venez me demander cela ! dit-elle en essayant d'affermir sa voix. Vous savez comme moi que nous ne connaissons rien de cette enfant, sinon qu'elle nous a semblé être de race tzigane...

– Il est possible qu'elle le soit du côté paternel. Mais qui était sa mère ?

– Sa mère ?... Mais je l'ignore... absolument !

Elle se troublait sous le regard perçant et dur de Reinhold.

– Eh bien ! si vous l'ignorez, je le sais, moi ! Mirka est votre nièce, la fille de votre sœur cadette.

– Mais quelle invention ! Où avez-vous été chercher cela ? s'écria-t-elle avec une feinte indignation. Ma sœur s'était mariée, il est vrai, contre la volonté de notre oncle, elle a eu un enfant, mais il est mort... ils sont morts tous les trois.

– Ce sera facile à constater sur les registres de la paroisse de Krüngen, dit froidement Reinhold.

Une lueur de stupeur et d'inquiétude passa dans le regard de M^{me} Halder.

– L'enfant n'est pas morte à Krüngen, dit-elle.

– En effet, puisqu'elle a été enlevée, par Holtz et transportée à Rosdorf.

– Monsieur ! c'est intolérable ! Vous doutez de la véracité de mes paroles, vous inventez je ne sais quelle histoire.

– En tout cas, l'inventeur n'est pas moi, mais Lohn, le serviteur de votre tante, et Holtz. Je possède certains papiers signés d'eux, qui pourraient vous causer des ennuis, madame, et amener l'arrestation de M^{lle} de Holsenheim.

Cette fois, elle était devenue blême. Reculant un peu, elle crispa sa main droite au dossier du fauteuil.

– Mais, monsieur... balbutia-t-elle.

– Il est inutile d'essayer de feindre avec moi, madame. Dites-moi la vérité, et en retour je m'arrangerai pour ne rien ébruiter de tout ceci. Autrement, je fais la plus large publicité à cette affaire, et c'est le discrédit sur vous, c'est la ruine

totale et sans remède.

M^{me} Halder était écrasée, anéantie. Devant elle, Reinold la dominait de son regard froid et méprisant.

– Dites-moi d’abord où se trouve Mirka.

– Mais je ne sais pas ! Je vous jure Monsieur Liehman ! Je vous jure que je ne sais pas, que je ne suis pour rien dans cette disparition ! dit-elle désespérément eu joignant les mains.

Il y avait dans son accent une indéniable sincérité qui frappa Reinhold.

– Vous ne savez pas ? Pourtant, qui donc, en dehors de vous, aurait pu faire cela ?

– Je ne comprends pas. Mais ce n’est pas moi. Oh ! non ! je vous assure ! Je n’aurais plus risqué cela maintenant !

– Bien, nous verrons. Si vous me trompez, je saurai vous en faire repentir. Mon père a les moyens d’amener la ruine immédiate et complète de votre maison. Il peut aussi, si tel est son bon plaisir, vous aider à la relever. Vous voyez donc de quel côté se trouve votre intérêt. Maintenant,

dites-moi ce qui s'est passé entre votre sœur et vous, et pourquoi vous avez caché l'origine de Mirka.

Subjuguée, elle raconta tout... Renata, pendant son séjour en Autriche, avait connu un tzigane du nom d'Atikarus, prodigieux musicien et homme de grand caractère. Il avait demandé sa main, et la jeune fille avait écrit à son oncle pour solliciter son consentement. M. de Holsenheim, furieux, avait répondu par un refus des plus blessants, et, le lendemain, M^{lle} Adèle était partie pour ramener Renata. Celle-ci avait refusé, et majeure, s'était mariée peu de temps après.

M^{lle} de Holsenheim et M^{me} Halder avaient soigneusement attisé la colère du baron. Elles confisquaient aussi les lettres écrites par Renata et qui sollicitaient en termes émouvants le pardon de l'oncle dont elle avait été la préférée. M. de Holsenheim, très violent, était aussi le plus faible des hommes et se serait facilement laissé reprendre par l'influence de Renata.

Mais la jeune femme était venue un jour, elle avait réussi à pénétrer sans qu'on la vit jusque

près du baron mourant.

En s'en allant seulement elle avait rencontré sa tante. Et elle était partie en jetant une parole qui avait fortement inquiété M^{lle} de Holsenheim, non sans raison, car, en entrant quelques instants plus tard dans la chambre du baron, elle avait trouvé par terre un papier couvert de ratures, un début de testament instituant Renata légataire universelle.

Une anxiété terrible s'était emparée de M^{lle} Adèle. Renata avait dû retourner complètement les idées du mourant, et elle emportait sans doute un testament annihilant le premier.

Ce fut avec un véritable effroi que, le jour de la mort du baron, M^{me} Halder et sa tante virent ouvrir l'enveloppe contenant les dernières volontés du défunt. Renata n'allait-elle pas apparaître, apportant triomphalement les quelques lignes qui la faisaient dame et maîtresse de Rosdorf ?

Mais on ne la vit pas. Elle ignorait sans doute encore la mort de son oncle.

M^{lle} de Holsenheim partit le jour même pour

Krügen, la petite ville d'Autriche où vivaient Renata et son mari. Elle voulait savoir la vérité, et, si réellement sa nièce possédait un autre testament, lui proposer une transaction, en lui inspirant la crainte d'un procès en captation qui pourrait la dépouiller complètement.

Mais en arrivant chez Renata elle trouva la jeune femme au plus mal, en proie à la fièvre typhoïde, et son mari atteint de la même maladie, presque désespéré lui aussi.

Cependant Renata reconnut sa tante, et elle s'écria d'un ton de triomphe :

– Vous n'aurez pas cet argent pour lequel vous avez travaillé à détacher mon oncle de moi ! Toute la fortune des Holsenheim sera pour ma petite Wilhelmine !

Ce que craignaient M^{me} Halder et sa tante s'était donc produit. Renata était l'héritière légale du baron Wilhelm, et sa sœur se trouvait complètement dépouillée.

M^{lle} Adèle rentra, en proie à une exaspération sourde, à l'hôtel où elle était descendue. Le

lendemain, elle retourna chez Renata. La jeune femme venait de rendre le dernier soupir.

Alors M^{lle} de Holsenheim, dans cette maison en désarroi, où son titre de tante de la défunte lui donnait de l'autorité, se mit à chercher le testament du baron. Elle fouilla tous les meubles, explora tous les placards.

Elle alla jusqu'à pénétrer dans la chambre où Atikarus, le mari de la pauvre Renata, se débattait contre la mort ; renvoyant la garde sous un prétexte quelconque, elle chercha dans le secrétaire, dans l'armoire, partout où elle pensait découvrir le fameux papier.

Mais en vain, il demeura introuvable.

En proie à un découragement furieux, elle était allée s'asseoir dans une pièce voisine, où dormait la petite Wilhelmine. Et en regardant l'enfant – l'héritière maintenant, peut-être – une idée germa en elle, puis un plan s'élabora dans son esprit.

Le soir de ce jour, Atikarus rendait le dernier soupir. Il n'avait aucun parent, M^{lle} de Holsenheim se chargea de tout organiser pour les

funérailles, et elle annonça son intention de recueillir l'enfant.

Mais, deux jours plus tard, la petite Wilhelmine disparaissait. M^{lle} Adèle s'activa pour faire faire les recherches et réussit à détourner les soupçons sur des tziganes reçus quelque temps auparavant par Atikarus. L'inexplicable disparition du violon de celui-ci, vu encore par M^{lle} de Holsenheim le jour où elle était entrée dans la chambre du mourant, vint donner un nouveau poids à cette supposition.

Mais on ne put parvenir à retrouver ces hommes, et le silence se fit sur cette affaire qui avait un instant éveillé la tranquille petite ville de Krüngen.

M^{lle} Adèle s'occupa de faire vendre les meubles, bien simples, qui ornaient la demeure des jeunes époux défunts. Auparavant, elle se livra à de minutieuses recherches. Mais elle ne trouva pas de testament. S'il en existait un, Renata avait dû le remettre à un homme d'affaires.

C'était une épée toujours suspendue sur la tête

de M^{me} Halder, dans le cas où l'on découvrirait l'enfant. Pendant les premiers temps, sa tante et elle vécurent dans des transes. Wilhelmine, devenue Mirka, était tenue le plus possible loin de tous les regards. Il n'y avait que Lohn qui pouvait avoir des soupçons. Mais il aimait l'argent, et on lui en avait donné.

À mesure que les années s'écoulaient, les craintes des deux femmes s'apaisaient. Mirka était laissée libre de courir dans le parc et dans la forêt, où elle ne rencontrait d'ailleurs que des gardes forestiers qui n'avaient jamais eu vent de l'affaire de Krüngen.

Mais voilà que Reinhold s'était avisé de s'intéresser à cette petite fille, de se poser en protecteur. Le danger était d'autant plus grand que Lohn semblait avoir des velléités de remords et de réparation. Que Reinhold eût seulement un simple soupçon, il était capable, avec sa fortune et ses influences, d'arriver à connaître la vérité. Il fallait donc que l'enfant disparût, de nouveau. Et, cette fois encore, Holtz se chargea de la mission.

M^{me} Halder connaissait de longue date M^{me}

Klautz et sa sœur. Elle possédait la preuve d'un grave abus de confiance commis par ces deux femmes, et les tenait ainsi à sa merci. Sans leur dire qui était Mirka, elle leur annonça que l'enfant leur serait amenée par un homme de confiance, et que le secret le plus absolu devait être gardé sur elle.

– Voilà, monsieur, tout ce que je puis vous dire, acheva M^{me} Halder.

Elle était très pâle, car, malgré sa perversion, elle avait conscience de l'horreur que sa conduite devait inspirer à celui qui l'écoutait, impassible, la lèvre méprisante.

– C'est bien, dit froidement Reinhold. Mais n'avez-vous pas idée par qui Mirka a pu être enlevée, cette fois ?

Elle hésita un instant, et dit enfin :

– Ne pensez-vous pas que les tziganes ?...

– Les tziganes ?... À quel propos ?

– Atikarus était pour eux une sorte de chef très vénéré. Nous avons toujours soupçonné que son violon, sacré pour eux, avait été enlevé par un des

leurs. Et il se pourrait qu'ils aient recherché sa fille, qu'ils aient réussi à s'emparer d'elle, la considérant comme leur bien, parce qu'elle a du sang tzigane dans les veines.

– Cette explication est plausible. Mirka m'a parlé, en effet, d'un tzigane qui l'avait croisé un jour en la regardant d'une manière singulière. Ce sera une piste à suivre. Malheureusement, ces gens ne manquent pas de mystérieuses retraites où ils peuvent cacher la pauvre enfant.

Il fit quelques pas vers la porte. M^{me} Halder dit d'une voix tremblante :

– Comment vous arrangerez-vous pour faire connaître la véritable origine de Mirka, sans... sans m'accuser ?

– Je verrai... Nous pourrions peut-être dire que vous l'ignoriez, que votre tante a trouvé l'enfant abandonnée par les tziganes et l'a recueillie sans savoir qui elle était. On en croira ce qu'on voudra. Vous comprenez qu'avant toute chose Mirka doit retrouver son nom et son état-civil. Je veux bien vous ménager, mais non pas à ses dépens. Du reste, nous verrons cela plus tard. Ce

qui importe maintenant, c'est de la retrouver.

Il prit froidement congé de M^{me} Halder, de plus en plus humble et anéantie, et regagna sa voiture, où, tout en roulant vers la demeure du chef de la police, il songea longuement au nouveau plan nécessaire pour se lancer à la recherche de la disparue qui occupait si singulièrement son cœur jusque-là insensible.

VIII

Lentement, comme une lourde brume se dissipant peu à peu, l'engourdissement qui avait jusque-là envahi le cerveau de Mirka disparaissait. Ses yeux, grands ouverts et vagues encore, se posaient avec stupeur sur les objets qui l'entouraient.

Elle se trouvait dans une sorte de grotte assez vaste, au sol couvert de sable rougeâtre. Une table grossière, deux chaises faites de rondins de bois, un grand coffre à ferrures d'acier bruni délicatement travaillées en formaient tout le mobilier, avec le lit sommaire sur lequel était étendue la jeune fille.

Dans un coin, une vieille femme, vêtue d'un costume bariolé, était accroupie et tressait des brins d'osier. Son visage au teint noirâtre était semé d'innombrables rides, et sa tête aux cheveux grisonnants branlait constamment, tandis

qu'elle marmottait dans une langue étrangère.

Elle leva tout à coup les yeux et rencontra le regard fixé sur elle.

– Ah ! te voilà réveillée enfin ! C'est heureux, vraiment ! Alady avait un peu trop forcé la dose.

Tout en parlant ainsi, en un allemand bizarre, elle se levait et s'approchait de la jeune fille.

– Où suis-je, ici ? murmura Mirka.

– Ne t'inquiète pas, enfant. Tu es chez tes frères, chez ceux de ta race.

– Mes frères ?

Ses grands yeux interrogateurs et anxieux se posaient sur la vieille femme.

– Oui, chez les tziganes, de qui était issu ton père.

Mirka se redressa brusquement.

– Ah ! c'était donc vrai ?... Je suis fille de tziganes ?

– Par ton père, oui. Mais il avait commis la faute d'épouser une étrangère, une Allemande, dit la vieille d'un ton de suprême dédain. Cependant,

nous souvenant que le sang de notre race coule aussi dans tes veines, nous avons voulu que tu deviennes complètement nôtre...

– Alors, c’est vous qui m’avez fait enlever là-bas, à M... ? s’écria Mirka.

La mémoire lui revenait soudainement, elle se revoyait dans cette rue avec Martha.

– Pas moi, mais celui qui a été élu comme notre maître par les chefs des tribus assemblées, Mukarus, mon petit-fils, dont le père était cousin de ton père.

Cette fois, Mirka se redressa complètement sur le lit où elle avait été étendue tout habillée, sur une peau d’ours blanc.

– Mais à quel propos ?... Comment a-t-on osé ?...

La vieille tzigane posa sa main sèche sur le bras de Mirka.

– Tiens-toi en repos et oublie tout ton passé. Maintenant, tu es à nous. Mukarus te dira lui-même ce que tu as à faire.

Au même instant, la porte qui fermait la grotte

tournait sur ses gonds. Un homme apparut et s'avança lentement vers Mirka.

Il était jeune, de taille haute et souple. Ses longs cheveux noirs entouraient un beau visage bronzé où, sous des cils épais, brillaient des yeux noirs durs et impérieux.

Il s'inclina légèrement et dit en excellent allemand :

– Tu me parais tout à fait remise maintenant, Mirka, je suis enchanté de le constater.

Un instant suffoquée par ce tutoiement, Mirka redressa fièrement la tête en ripostant :

– Comment vous permettez-vous de me parler ainsi ?

Une sorte de sourire souleva la sombre moustache du tzigane.

Cela t'offusque ? Il faut pourtant t'y habituer, car c'est la coutume parmi nous. Du reste, cela te semblera beaucoup plus simple dans quelques jours quand tu seras ma femme.

– Votre femme !

Elle se dressait debout, pâle et frémissante, ses yeux, remplis de stupeur et d'indignation, fixés sur le visage impassible du tzigane.

– Certainement, la femme de Mukarus, le chef suprême de toutes les tribus. Ton père, Atikarus, avait reçu, lui aussi, l'investiture sacrée, mais il s'est éloigné de ses frères, sans les renier toutefois. Quand il a épousé l'Allemande, mon père lui a prédit que le malheur tomberait sur lui. Et sa femme est morte, à lui aussi ; tu as été mystérieusement enlevée, nous n'avons jamais pu savoir ce que tu étais devenue jusqu'au jour où un des nôtres, Alady, te vit dans un château où il allait jouer avec sa troupe. Il fut frappé par tes yeux, tout semblables à ceux d'Atikarus célèbres par leur beauté. Il voulait prendre des renseignements, savoir qui tu étais. Mais, le lendemain, il apprit que tu avais disparu encore. Et il ne retrouva plus ta trace jusqu'au jour où il te rencontra à Vienne. Alors, sur mon ordre, il te suivit sans cesse, épiant l'instant favorable. L'occasion se présenta enfin. Et maintenant, tu es pour toujours au milieu des tiens, Mirka !

– Oh ! non, jamais, jamais je ne resterai !
s'écria-t-elle avec véhémence.

Mukarus fronça les sourcils.

– Je n'ai pas coutume d'être contredit, dit-il sèchement, De gré ou de force, tu seras ma femme. Soumets-toi donc de bonne grâce, car jamais tu ne reverras ces Allemands parmi lesquels tu vivais.

– Si, je les reverrai, dit-elle énergiquement. Prenez garde à vous ! Ceux qui m'ont entourée de bonté et d'affection me feront rechercher, et vous payerez cher la contrainte où vous prétendez me tenir.

Mukarus eut un rire moqueur.

– Sois sans crainte, tous les policiers de Sa Majesté l'empereur et roi ne parviendront jamais à te découvrir ici. Tu n'as qu'à te soumettre, te dis-je. Mère, donne-lui le violon de son père, la musique calmera ses nerfs et lui inspirera de meilleures pensées.

Il s'éloigna après avoir enveloppé de son regard dominateur la jeune fille qui lui jetait un

coup d'œil de défi.

La vieille femme se dirigea vers le coffre, introduisit dans la serrure une petite clé admirablement travaillée, et, soulevant le couvercle, prit un vieux violon posé, avec son archet, sur un tas de fourrures diverses. Elle revint vers Mirka et le lui tendit.

– Tiens, il est à toi. Nous l'avons fait enlever après la mort de ton père, parce que, nous autres tziganes, nous croyons que l'esprit du musicien demeure dans son instrument. Et nous voulions garder l'esprit d'Alikarus, qui a été un grand artiste.

– Atikarus ? murmura Mirka.

Où donc avait-elle entendu ce nom ?

Ah ! elle se rappelait. C'était celui de l'auteur de la chanson tzigane.

Et, saisissant l'archet, elle se mit à jouer. À travers la grotte, la tendre mélodie s'épandait, puis elle devenait plus ardente, presque farouche.

Et, tout à coup, Mirka s'arrêta. Des larmes emplissaient ses yeux, des sanglots lui montaient

à la gorge. Cette chanson était le morceau préféré de Reinhold, elle ne le jouait plus maintenant que pour lui et pour Héléna, ainsi qu'il le lui avait demandé.

Reinhold !... Quand le reverrait-elle ?

Ses mains défaillantes laissèrent glisser le violon, dont les cordes, frôlant sa robe exhalèrent un gémissement sourd. Et, tournant le dos à la vieille tzigane elle se laissa retomber sur son lit en cachant entre ses mains son visage contracté par la souffrance.

*

Il y avait maintenant huit jours que Mirka était prisonnière des tziganes.

Et c'était le lendemain qu'elle devait devenir la femme de Mukarus.

Chaque jour, malgré ce que lui avait dit le tzigane, elle avait espéré voir apparaître les sauveurs. Mais rien n'était venu troubler l'immuable solitude du coin de forêt où se

trouvait la grotte mystérieuse qui lui servait de prison.

Tous les matins, Holka, la vieille tzigane, lui faisait faire au dehors une promenade. Mais, pour sortir de la grotte, on lui bandait les yeux, et la même cérémonie avait lieu à la rentrée.

Pourtant, ce matin, Mirka avait pu un instant écartier son bandeau sans que sa geôlière s'en aperçût, et elle avait vu qu'elles pénétraient dans un épais fourré, puis de là, dans une sorte de carrière abandonnée où les ronces et les herbes poussaient avec une folle profusion. Ensuite, les deux femmes, l'une entraînant l'autre par la main, s'étaient engagées dans un étroit boyau, Holka avait ouvert une porte, et la jeune fille s'était retrouvée dans sa prison.

Mais à quoi lui servait de connaître ce secret, puisque la vieille tzigane gardait toujours sur elle la clé de la porte dont Mukarus possédait un double ?

Le front douloureusement serré, le cœur déchiré par l'angoisse, elle songeait à tout cela, ce soir-là, tout en effleurant machinalement de

son archet les cordes du violon d'Atikarus. Après la prière qui montait sans cesse à ses lèvres dans l'affreuse situation où elle se trouvait, la musique était sa plus précieuse consolation depuis qu'elle était enfermée dans cette geôle. Surtout elle ne se lassait pas de redire la chanson tzigane ; il lui semblait alors sentir près d'elle l'âme de Reinhold, et elle éprouvait une sensation d'espoir, d'apaisement.

Dans son coin habituel, la vieille Holka, accroupie, mangeait lentement une sorte de galette. À tout instant elle portait à ses lèvres une bouteille glissée et buvait avec volupté. Mirka s'était déjà aperçue que la grand-mère de Mukarus avait un faible pour la boisson. Cependant, jusqu'ici, elle ne s'y était pas livrée avec excès.

Mais il paraissait devoir en être autrement ce soir. Les rasades se multipliaient, et la vieille qui titubait un peu, se leva pour aller chercher dans une cachette pratiquée derrière le coffre, une nouvelle bouteille.

– C'est pour boire à ta santé, Mirka, dit-elle

d'une voix pâteuse. Pour ton mariage, demain. Tu seras la femme de Mukarus, il te fera reine des tziganes.

Mirka frissonna et se détourna avec un geste de répulsion. Holka, sans s'en apercevoir, reprit sa place et se remit à boire, cette fois avec une sorte de hâte gloutonne. Tout à coup, elle chancela et s'abattit sur le sol.

La jeune fille eut un moment d'effroi. Dominant son premier mouvement d'horreur, elle s'élança vers la vieille femme pour lui porter secours, mais elle recula avec dégoût. Holka était ivre-morte.

– Mais alors !... la clé ?... je peux avoir la clé, songea tout à coup Mirka.

Oh ! le soudain rayon d'espoir !... Que deviendrait-elle ensuite ? Comment sortirait-elle de la forêt qui enserrait la cachette des tziganes ?...

Elle n'en savait rien, mais en tout cas n'importe quoi valait mieux que le sort qui l'attendait ici.

Elle s'approcha de nouveau de la vieille tzigane. Doucement, avec d'infinies précautions, elle souleva la jupe sous laquelle pendait une vaste poche.

Elle tremblait de tous ses membres. Holka, malgré tout, n'allait-elle pas s'apercevoir ?

Mais non, la vieille femme était abrutie, terrassée. Mirka glissa la main dans la large poche, ses doigts rencontrèrent une grosse clé et s'en saisirent.

Alors elle courut vers la porte, elle introduisit la clé dans la serrure et tourna doucement.

Ciel ! elle ne s'était jamais aperçue que cette porte faisait tant de bruit. Si Mukarus ou quelque autre tzigane était près de là, c'en était fait d'elle.

Mais rien ne bougeait. Et la porte était ouverte maintenant, le chemin de la liberté était devant Mirka.

Elle éleva son cœur dans une fervente prière, puis, revenant sur ses pas, elle prit le violon demeuré sur le lit. C'était le seul souvenir du père qu'elle n'avait pas connu, elle ne voulait pas

l'abandonner.

Elle s'engagea résolument dans le boyau rocheux où régnait une forte humidité et se trouva bientôt dans l'espace qui s'étendait au milieu des carrières. Heureusement, la lune était à son premier quartier et répandait une lueur suffisante pour guider la fugitive.

Elle traversa le fourré et se trouva dans la forêt. Alors elle se mit à marcher à grands pas sur le sol détrempé par des pluies récentes.

La peur d'être poursuivie lui donnait des forces insoupçonnées. Elle allait, allait au hasard, car rien ne la guidait à travers la forêt superbe dépouillée par l'approche de l'hiver.

De temps à autre elle sursautait. Quelque animal fuyant à son approche troublait un instant le silence impressionnant, ou bien elle avait cru entendre derrière elle un bruit de pas.

Et voici qu'une lassitude immense la gagnait. Sortirait-elle jamais de cette forêt dont elle ne connaissait pas le nom ni la situation ?

Elle dut enfin ralentir le pas. Bientôt, elle se

traîna. Mais elle avançait encore, tenaillée par cette pensée :

– Ils vont découvrir ma fuite... Ils vont me rejoindre !

Pourtant, c'était fini, elle ne pouvait plus. Avec un gémissement de désespoir, elle se laissa tomber sur le sol mouillé en serrant machinalement contre elle le violon d'Atikarus.

IX

Depuis combien de temps se trouvait-elle là, anéantie, le corps glacé par l'humidité ?... Voici qu'un contact doux et chaud sur son visage lui faisait ouvrir les yeux. Un frisson de terreur la secoua à la vue d'une tête velue, de deux yeux jaunes fixés sur elle.

Un loup !

Ce fut la première idée jaillissant de son cerveau engourdi. Mais l'animal passa de nouveau sa langue sur son visage, et elle reconnut avec un inexprimable soulagement qu'elle avait affaire à un chien.

Une voix masculine s'éleva :

– Uko !

Le chien s'éloigna. Quelques instants plus tard, Mirka le voyait reparaître, suivi d'un homme portant le costume des paysans magyars.

Sauvée !... elle était sauvée ! Se soulevant avec un soudain retour de force, elle tendit les mains vers lui.

– Dieu soit béni ! C’est lui qui vous envoie sur mon chemin.

– Eh ! Seigneur ! qu’avez-vous, ma pauvre dame ? Que vous est-il arrivé ?

Il parlait l’allemand avec difficulté, mais il comprit fort bien les explications de Mirka.

– Pauvre demoiselle ! Je vais vous emmener chez nous. Ma femme vous soignera bien, et puis vous écrirez un mot à ceux qui s’inquiètent de vous.

Ce disant, le Magyar, petit homme nerveux, aux bons yeux clairs brillants dans un visage bruni, enleva comme une plume Mirka et s’en alla d’un pas alerte.

Il sortit bientôt de la forêt et s’engagea dans un sentier creux qui le conduisit à une maisonnette de fort modeste apparence. Il entra, et tout en prononçant quelques mots en langue magyare à l’adresse d’une femme occupée à allumer le feu,

il déposa la jeune fille sur le lit placé dans un coin de la salle où l'aube répandait sa clarté blafarde.

La femme s'approcha en joignant les mains et en jetant des exclamations. Puis elle se mit en devoir de réchauffer Mirka, de lui faire boire un peu de lait. Après quoi la jeune fille anéantie de fatigue et en proie à un peu de fièvre, tomba dans un lourd sommeil.

Quand elle s'éveilla, le jour entrait à flots dans la petite salle. Près du foyer où chantonnait une marmite, la Magyare était assise et raccommodait un vêtement.

Une impression de calme se dégageait du modeste petit intérieur, demeure de braves gens, serviables et bons, ainsi que Mirka put s'en convaincre mieux encore ce jour-là. Ils l'entouraient de soins, s'ingéniaient à lui procurer quelque confortable. Et Lajos, le mari, s'en alla malgré la pluie battante porter au plus prochain bureau de poste – fort éloigné malgré tout – un télégramme à l'adresse de Reinhold.

Pourtant, Mirka n'était pas complètement

rassurée. La demeure de Lajos était toute proche de la forêt de Bakony où les tziganes possédaient de mystérieux repaires. C'était dans l'un d'eux que Mirka avait été retenue prisonnière. Mukarus n'allait-il pas la découvrir avant qu'elle fût de nouveau sous la protection des Liehman ?

Reinhold recevrait la dépêche aujourd'hui. Il partirait aussitôt, Mirka en était sûre. Il avait toujours été si bon pour la pauvre petite tzigane !... Après-demain, il pourrait être ici.

Mais, d'ici là, Mukarus !...

Malgré ses inquiétudes, elle réussit à s'assoupir vers le soir, pendant que Lajos et Illona, sa femme, prenaient silencieusement leur repas. Mais un coup frappé à la porte la fit tout à coup sursauter.

Lajos se leva et demanda :

– Qui est là ?

– Ouvre, tu le verras, répondit une voix dure.

– Mukarus ! murmura Mirka en devenant livide. Il vient me reprendre ! Oh ! sauvez-moi, je vous en prie !

– N’ayez crainte, mademoiselle, nous ne vous livrerons pas, dit Lajos.

– Eh bien ! ouvres-tu ? demanda une voix impatientée.

– Je n’ouvre pas à ceux qui cachent leur nom.

– Oh ! s’il ne te faut que cela ! Je suis Mukarus, le tzigane.

– Que veux Mukarus ?

– Ouvre, je te le dirai. Ouvre promptement, ou tu t’en repentiras.

– Je n’ai pas affaire avec les tziganes.

– Mais les tziganes ont affaire avec toi... ou plutôt avec quelqu’un que tu caches. Obéis à mes ordres, ou sinon, ceux qui m’accompagnent mettront le feu à ta demeure.

Mirka, tremblante mais résolue, se redressa sur son lit.

– Je ne veux pas être cause pour vous d’un malheur. Faites ce qu’ils veulent.

– Jamais nous ne livrerons celle qui a trouvé refuge sous notre toit ! s’écria Lajos avec

noblesse. Il adviendra ce que Dieu voudra, nous nous soumettons à sa sainte volonté ; mais nous aimons mieux donner notre vie que de commettre une mauvaise action.

Et, se tournant vers la porte, il cria :

– Fais ce que tu voudras, tzigane maudit, nous ne sommes pas des traîtres, ni des lâches.

On entendit un bruit de voix, puis une violente poussée fut faite sur la porte. Mais elle était solide et ne céda pas.

Mirka, après s'être rapidement habillée, se mit en prières avec Illona., tandis que Lajos sortait d'une armoire son fusil et y introduisait des cartouches.

Un peu de fumée s'éleva tout à coup, puis devint peu à peu plus intense. La porte, les volets, les revêtements en bois de la maisonnette flambaient.

– Laisse ton fusil, il ne te servira à rien, mon pauvre Lajos ! dit Illona. Nous serons asphyxiés et cuits avant que tu aies pu frapper un de ces coquins.

Elle s'interrompit... Une détonation venait de se faire entendre au dehors.

– Est-ce un secours ? s'écria Lajos.

Pan... une seconde détonation, puis une troisième, et d'autres encore. Un gémissement sourd avait retenti.

Les flammes s'allongeaient maintenant dans la petite salle, les trois malheureux suffoquaient.

Tout à coup, le volet d'une des fenêtres, moins atteint que les autres, céda sous l'effort d'une main vigoureuse. Les vitres volèrent en éclats, le châssis de la fenêtre s'effondra et un être humain se dressa dans l'ouverture vers laquelle s'allongeaient déjà les flammes.

– Mirka, êtes-vous là ? cria une voix rauque.

– Reinhold !... Oui, oui !

– Venez, venez vite !

Elle était déjà près de la fenêtre. Il l'enleva entre ses bras, courut la déposer plus loin, sur l'herbe. Puis il revint aider Lajos et sa femme derrière lesquels s'élança Uko, le bon chien.

– Les tziganes ? balbutia Lajos.

– Tués ou blessés. Rien à craindre de ce côté.

Maintenant, tâchons de sauver au moins quelque chose de votre maison.

Déjà, les hommes qui accompagnaient Reinhold – quatre vigoureux Magyars – apportaient d'un petit lac tout proche l'eau nécessaire, dans de grands seaux heureusement trouvés sous un hangar près de la demeure de Lajos. Bientôt, l'incendie diminua d'intensité, on put espérer qu'une petite partie du modeste mobilier serait épargnée.

Reinhold, après s'être assuré que Mirka n'avait pas trop souffert de ce commencement d'asphyxie, s'était joint aux pompiers volontaires, ainsi que Lajos. Quand il vit son aide inutile, il revint vers la jeune fille, et, s'agenouillant près d'elle, prit une de ses mains tremblantes et glacées.

– Mirka ! ma pauvre petite Mirka ! La Providence m'a permis d'arriver à temps. J'ai une voiture tout près d'ici, nous allons partir pour le village de Gihacz, où vous trouverez des soins et

du repos. Par quelles angoisses j'ai... nous avons passé, Mirka !

Une impression d'une douceur infinie envahissait l'âme de Mirka en entendant cette voix pénétrante, que l'émotion faisait frémir, en rencontrant le profond et affectueux regard de Reinhold.

– Oh ! si vous saviez... si vous saviez ce que j'ai souffert aussi, monsieur Reinhold !

– Vous me direz cela, Mirka. Maintenant, il faut gagner le plus tôt possible Gihacz.

– Mais ces pauvres gens ?... Leur maison est détruite à cause de moi.

– Nous allons les emmener au village, et nous saurons les dédommager largement, Mirka.

– Vous êtes si généreux ! dit-elle avec un regard de reconnaissance émue.

Appuyée au bras de Reinhold, elle gagna la voiture qui avait amené le jeune homme, et qui était arrêtée à l'entrée du sentier menant à la demeure de Lajos. Sur l'invitation de Reinhold, le Magyar et sa femme y prirent place aussi, et

l'équipage retourna vers Gihacz, escorté par les quatre vigoureux cavaliers hongrois qui avaient accompagné le jeune Liehman à la recherche de la disparue.

Car, ainsi que Reinhold l'apprit à Mirka une fois qu'il la vit bien installée à l'auberge de Gihacz, il était sur la piste des ravisseurs lorsque, en arrivant au village, il avait entendu un homme parler d'une jeune étrangère recueillie par un paysan voisin de la forêt de Bakony. Immédiatement, il était parti avec les quatre Magyars engagés à son service, et il était arrivé au moment où la maisonnette commençait à flamber. À sa vue, les tziganes avaient essayé de fuir, mais ses compagnons et lui les avaient poursuivis et mis hors d'état de nuire.

– Sont-ils blessés, monsieur Reinhold ? demanda Mirka.

– Trois le sont légèrement, l'état du quatrième semble assez grave. C'est un bel homme, à la physionomie très dure.

– Mukarus, sans doute, dit Mirka en frissonnant. Mais comment avez-vous pu savoir

que j'avais été enlevée par les tziganes ?

Il se mit à rire gaiement.

– L'affreux argent est parfois bien utile, Mirka, je l'ai constaté en cette circonstance. J'ai réussi de cette manière à délier des langues récalcitrantes. Et vous ne vous imaginez pas ce que j'ai encore à vous apprendre ! Je sais qui furent votre père et votre mère.

– Mon père ?... C'était un tzigane, Atikarus.

– Ah ! vous savez !... Mais votre mère ?

– Non, je ne sais pas... Dites !... dites vite !

– Elle s'appelait Renata de Holsenheim.

– De Holsenheim ? balbutia Mirka.

– Oui, la sœur de M^{me} Halder.

Et Reinhold fit par le menu à la jeune fille stupéfiée le récit des machinations de M^{lle} Adèle et de sa nièce Isidora.

– Vous me pardonneriez, n'est-ce pas, Mirka, d'avoir commis l'indiscrétion d'ouvrir l'enveloppe de Lohn ? ajouta Reinhold en finissant.

Elle lui prit les mains en levant vers lui ses yeux pleins de larmes.

– Oh ! Monsieur Reinhold !... Monsieur Reinhold, comment vous remercierai-je ! Que n'avez-vous pas fait pour la pauvre Mirka !

– Mon seul désir est d'en faire bien davantage encore ! dit-il avec émotion. Vous ne pouvez savoir, Mirka, le bien que vous m'avez fait, à moi, me défiant de tous, et qui n'ai jamais pu découvrir en vous une pensée intéressée. Mais reposez-vous maintenant, mon récit vous a un peu agitée. Nous passerons toute la journée de demain ici, pour que vous vous remettiez le mieux possible, et ensuite nous prendrons le train pour rejoindre M..., où mes parents et la chère Héléna attendent avec anxiété. Je leur ai envoyé hier un télégramme annonçant l'heureuse issue de mon voyage. Mais vous ne m'avez pas dit ce qui s'est passé pour vous depuis votre enlèvement, et ce qu'était ce Mukarus à la physionomie inquiétante ?

Elle lui raconta tout, et le vit bondir quand elle parla des prétentions matrimoniales de Mukarus,

puis s'attendrir au récit des souffrances physiques et morales endurées par Mirka durant sa captivité et lors de sa fuite à travers la forêt.

– Oh ! comme nous allons vous soigner, Mirka ! Vous verrez que...

Un coup frappé à la porte l'interrompt. C'était une servante de l'auberge qui venait annoncer que Lajos demandait à parler à la demoiselle.

– Faites-le entrer, répondit Reinhold après avoir consulté Mirka du regard.

Le Magyar apparut, portant un paquet enveloppé dans un morceau de toile. Il salua les deux jeunes gens et dit en s'adressant à Mirka :

– Je viens de ma pauvre maison, Mademoiselle, et j'ai trouvé quelque chose à vous, dans le coin de la salle que l'incendie a épargné à peu près. C'est endommagé, par exemple. On a marché dessus, en essayant de sauver nos meubles.

Tout en parlant, il écartait la toile, et Mirka vit le violon de son père, en partie brisé.

Elle le prit et le posa sur ses genoux.

– Il y a un papier collé là ! voyez donc, monsieur Reinhold ! dit-elle avec surprise en tendant au jeune homme un débris de la boîte auquel pendait un petit papier attaché par deux de ses coins à ce qui avait été l'intérieur de l'instrument.

– Tiens, c'est bizarre ! Qu'y a-t-il d'écrit là-dessus ? L'encre est presque effacée.

« Moi, Wilhelm-Karl de Holsenheim, je lègue en toute propriété ma fortune, meubles et immeubles, à ma nièce Renata-Maria de Holsenheim, épouse de Jan Atikarus. »

– Le testament !... Mirka, le fameux testament tant cherché par M^{lle} de Holsenheim !

Un moment abasourdie, Mirka murmura enfin :

– Elles avaient donc bien deviné !... Mais voyez, il y a quelque chose écrit derrière.

– En effet, et par une autre main.

« C'est moi, Jan Alikarus, qui ai caché le

testament dans mon violon, parce que ma femme se défiait de sa tante et de sa sœur qui pouvaient essayer de le soustraire avant qu'il lui soit possible de le mettre en lieu sûr chez un homme de loi. Si nous n'échappons pas à la maladie qui vient de nous saisir tous deux, j'espère qu'un jour notre fille le découvrira dans cet instrument que je lui recommande de conserver précieusement dans le testament qu'on trouvera après ma mort en ouvrant le secrétaire de ma chambre. »

– Pauvre père !... pauvre père ! dit Mirka avec émotion. Ma mère et lui se doutaient des intentions de M^{lle} Adèle. Oh ! pauvre maman, comme elle a dû souffrir en songeant qu'elle me laissait pour ainsi dire à la disposition de son ennemie !

– Vous avez là de quoi vous venger, Mirka, dit Reinhold en montrant la petite feuille de papier.

Elle secoua doucement la tête.

– Me venger ! Oh ! le vilain mot, si peu chrétien ! M'approuveriez-vous de le faire,

monsieur Reinhold ?

Elle le regardait avec un sourire où la malice se mêlait à l'émotion. Il se pencha et effleura de ses lèvres les petits doigts amaigris...

– Non, car je ne reconnaitrais plus ma charitable et délicate petite Mirka, dit-il gravement.

X

Quelle délicieuse sensation de bonheur éprouva Mirka en se retrouvant à l'hôtel Liehman au milieu de cette famille qui la considérait comme sienne ! Et maintenant, elle n'était plus l'enfant trouvée, la petite tzigane née de parents inconnus. Elle avait un nom... et même, si elle le voulait, une fortune.

Le lendemain de son retour, Héléna lui montra une lettre de faire-part envoyée par M^{me} Halder, annonçant la mort de M^{lle} Adèle de Holsenheim.

– Pauvre femme ! pourvu qu'elle ait reconnu ses torts ! dit Mirka. Je lui ai pardonné, et je souhaite que son repentir lui mérite la miséricorde divine.

– Reinhold va faire connaître à M^{me} Halder que vous êtes retrouvée, et l'informer en même temps de la découverte du testament.

– Ce testament est-il valable ?

– Mais parfaitement ! Pourquoi ne le serait-il pas ? Rosdorf est à vous, mignonne, et M^{me} Halder devra vous verser la fortune existante au moment de la mort du baron.

– Ah ! dit seulement Mirka.

*

Quelques jours plus tard, comme Mirka travaillait à un ouvrage charitable dans le jardin d'hiver faisant suite au salon, Reinhold entra, un papier à la main.

– Voyez donc, Mirka, comme le brave Lajos et sa femme ont su délicatement exprimer leur reconnaissance ! C'est un plaisir d'obliger de si excellentes gens !

– Commencez-vous donc à reconnaître que l'argent, qui fait commettre tant de crimes et de bassesses est susceptible aussi de nous procurer de hautes et pures satisfactions ? dit Mirka tout en prenant la lettre qu'il lui tendait.

– Oui, je le crois. Vous finirez par me convertir tout à fait, chère Mirka, dit-il en souriant.

– Vous avez raison, cette lettre d’humbles paysans est charmante ! s’écria Mirka, sa lecture terminée. Ce sont de grands cœurs dignes de la générosité royale dont vous avez fait preuve à leur égard.

– Ce n’était qu’un faible témoignage de la reconnaissance que je leur garde pour avoir recueilli et défendu notre petite Mirka... Et maintenant, dites-moi ce que nous faisons de ce fameux testament ?

La jeune fille leva vers lui son regard pensif et grave.

– J’ai entendu dire que les Halder faisaient de mauvaises affaires ?

– Oui, ils sont sur le chemin de la ruine.

– Si je les oblige à rendre ce qu’ils me doivent ?....

– Ils se trouveront dans la complète misère.

– Alors, je ne peux pas faire cela, monsieur

Reinhold !

Il eut un rire moitié railleur, moitié ému.

– J'en étais sûr ! M^{me} Halder n'a pourtant pas craint, elle, de vous réduire à la misère !

– Oh ! Il ne faut pas penser à cela ! dit gravement Mirka. J'aime mieux leur laisser cet argent, voyez-vous, parce que si je l'exigeais d'eux, cela ressemblerait à une vengeance. Je suis jeune, bien portante, j'ai mon talent de violoniste, je travaillerai.

Elle s'interrompit brusquement. Reinhold, se penchant, venait de prendre sa main et la portait à ses lèvres.

– Ma petite Mirka au cœur d'or, à l'âme courageuse ! Votre supériorité morale m'écrase un peu ; je n'ose presque plus vous demander ce qui fait l'objet de mon ardent désir... Mirka, accepteriez-vous de devenir la femme de ce pauvre imparfait que je suis ?

Elle devint pourpre et balbutia :

– Votre femme !... la pauvre Mirka !... Vous voulez, monsieur Reinhold ?... Non, ce n'est pas

possible !

– Pourquoi ne serait-ce pas possible ?

– Mais parce que... vous êtes une si haute personnalité... tandis que moi... Et votre fortune...

– Laissez donc ma fortune tranquille, petite Mirka. Elle nous servira à faire du bien, voilà tout. Et si je ne vous avais pas rencontrée, je crois qu'elle aurait fait de moi un célibataire endurci, car j'aurais toujours craint d'être épousé pour elle seule.

– Alors, avec moi, vous ne craignez pas ? dit-elle avec un joli sourire plein d'émotion.

– Non, oh ! Non, Mirka ! Vous êtes toujours l'enfant digne et fière dont l'attitude me frappa dans la forêt de Rosdorf. Puis-je garder cette chère petite main, dites ?

– Oui, gardez-la, vous qui avez entouré de tant d'affectueuse bonté la pauvre petite abandonnée ! murmura-t-elle avec un regard rayonnant.

Le printemps trouva Reinhold Liehman et sa jeune femme à Volenstein, que M. Liehman avait

donné en toute propriété à son fils, au moment de son mariage.

Mirka avait revu avec bonheur sa chère forêt. Mais elle s'était un peu attristée de ne plus comprendre comme autrefois le langage des vieux arbres.

– C'est que tu n'es plus la petite sauvage de jadis ! lui disait son mari en riant. Si tu veux, nous bâtirons une hutte et nous vivrons en pleine forêt ; alors les arbres te diront de nouveau leurs secrets.

– Mais je ne demanderais pas mieux ! répondit-elle gaiement. Ce serait si bon, cette existence solitaire dans le calme de la forêt ! Seulement, nous avons notre petite mission sociale à remplir ; à cause de cela, nous ne pouvons songer à nous séparer du monde.

Très souvent les jeunes époux dirigeaient leur promenade vers la demeure d'Hans Büntz ; Anna, toujours active et avenante, et Lieschen une jolie fillette blonde, les accueillaient avec joie et leur servaient un bol de lait ou un verre de bière, en toute simplicité, comme le voulait Reinhold. Le

jeune homme avait fait entrer Hænsel dans un des établissements Liehman, et Hans avait reçu une augmentation de traitement qui avait ravi le brave père de famille.

Mirka était aussi allée revoir Rosdorf. Elle avait trouvé la vieille Aglaja impotente, abandonnée là, M^{me} Halder ne lui envoyant plus que des subsides insuffisants. Au premier moment, elle avait accueilli la jeune femme avec défiance et effroi ; puis, la voyant si douce, si pleine de charité, elle s'était rassurée et attendrie bientôt.

– Je ne mérite pas ce que vous faites pour moi, Madame ! lui dit-elle enfin un jour. J'ai été si mauvaise... et si coupable !

– Si vous vous repentez, Dieu aura pitié de vous, pauvre Aglaja. Et moi je vous pardonne volontiers.

La vieille femme s'éteignit un soir de mai, après avoir reçu les secours de la religion. La garde que Mirka avait placée près d'elle pour la soigner en fit informer dès le lendemain matin la jeune femme.

– Encore une à qui tu as rendu le bien pour le mal, Mirka ! dit Reinhold, qui se trouvait dans la chambre de sa femme quand elle reçut la nouvelle. En revanche, en voici d'autres qui vont se trouver punis dès ce monde. Mon père m'écrit que la faillite de la maison Halder est imminente.

Mirka pencha un peu la tête et se mit à enrouler machinalement sur l'un de ses doigts l'un des rubans qui garnissaient son élégante robe d'intérieur.

Reinhold, souriant malicieusement, posa sa main sur le bras de sa femme.

– Tu as quelque chose à me demander, Mirka. ?

Elle leva les yeux et se mit à rire.

– Tu devines tout ce que je pense ! Eh bien ! oui, je voudrais... Est-ce que ton père ne peut pas empêcher cette faillite ?

– Rien ne lui est plus facile.

– Alors ?...

– Tu veux que je lui demande ?

– Je t’en prie, mon cher Reinhold !

– Qu’est donc devenue la farouche petite tzigane qui disait autrefois avec tant d’énergie, en parlant des habitants de Rosdorf : « Je les déteste !... Je les déteste ! »

– Cette petite tzigane-là n’existe plus. Il ne reste que celle qui a souffert beaucoup, c’est vrai, mais qui a éprouvé que l’une des plus douces, des plus pures jouissances du cœur résidait dans le pardon.

– Eh bien ! pardonnons, petite Mirka ! Et, pour me remercier, viens me jouer notre chère chanson tzigane où vibre si bien l’âme de ton père, une âme que je m’imagine ardente, noble et douce comme la tienne, fille d’Atikarus, petite tzigane chérie.

Cet ouvrage est le 344^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.